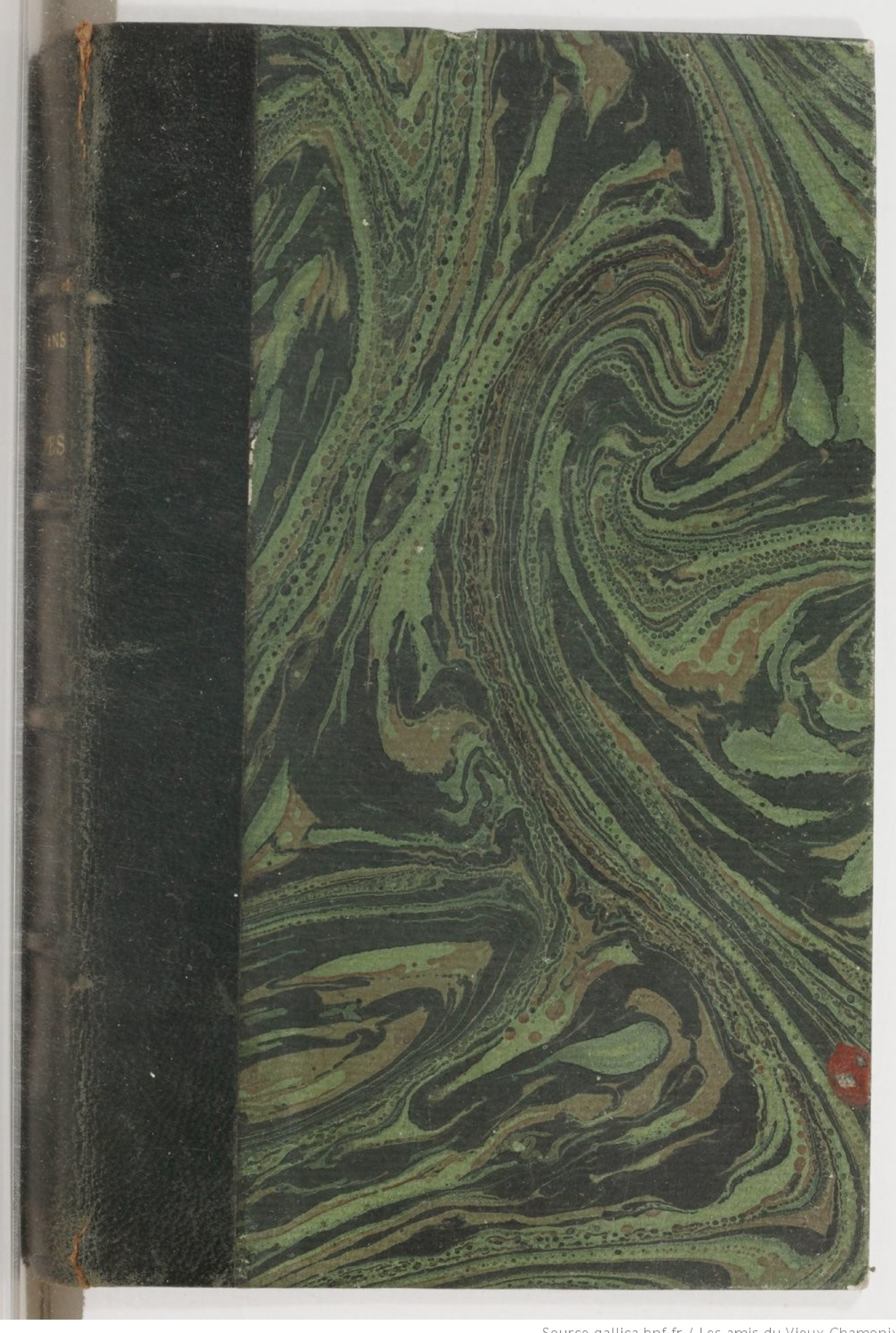
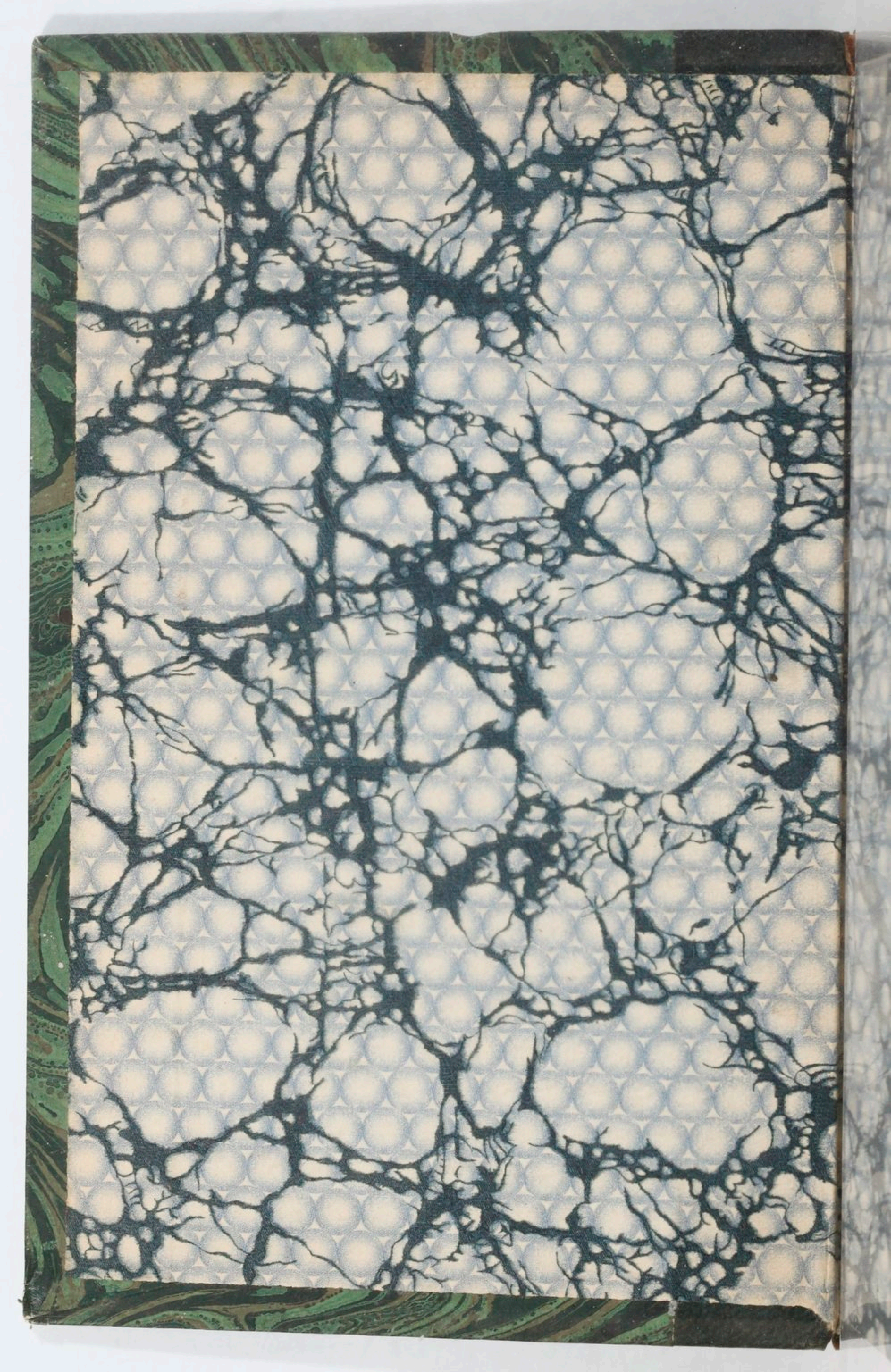
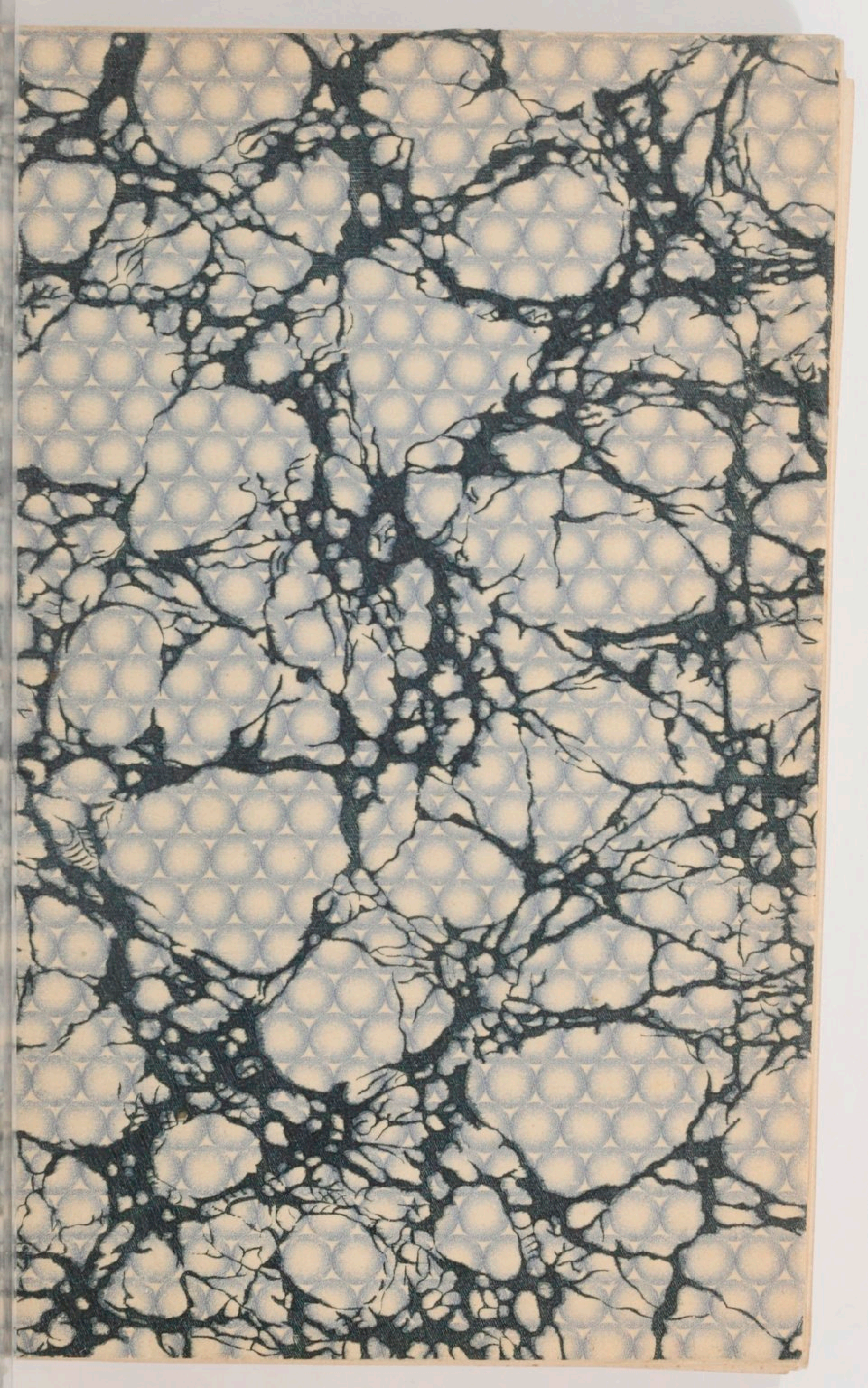
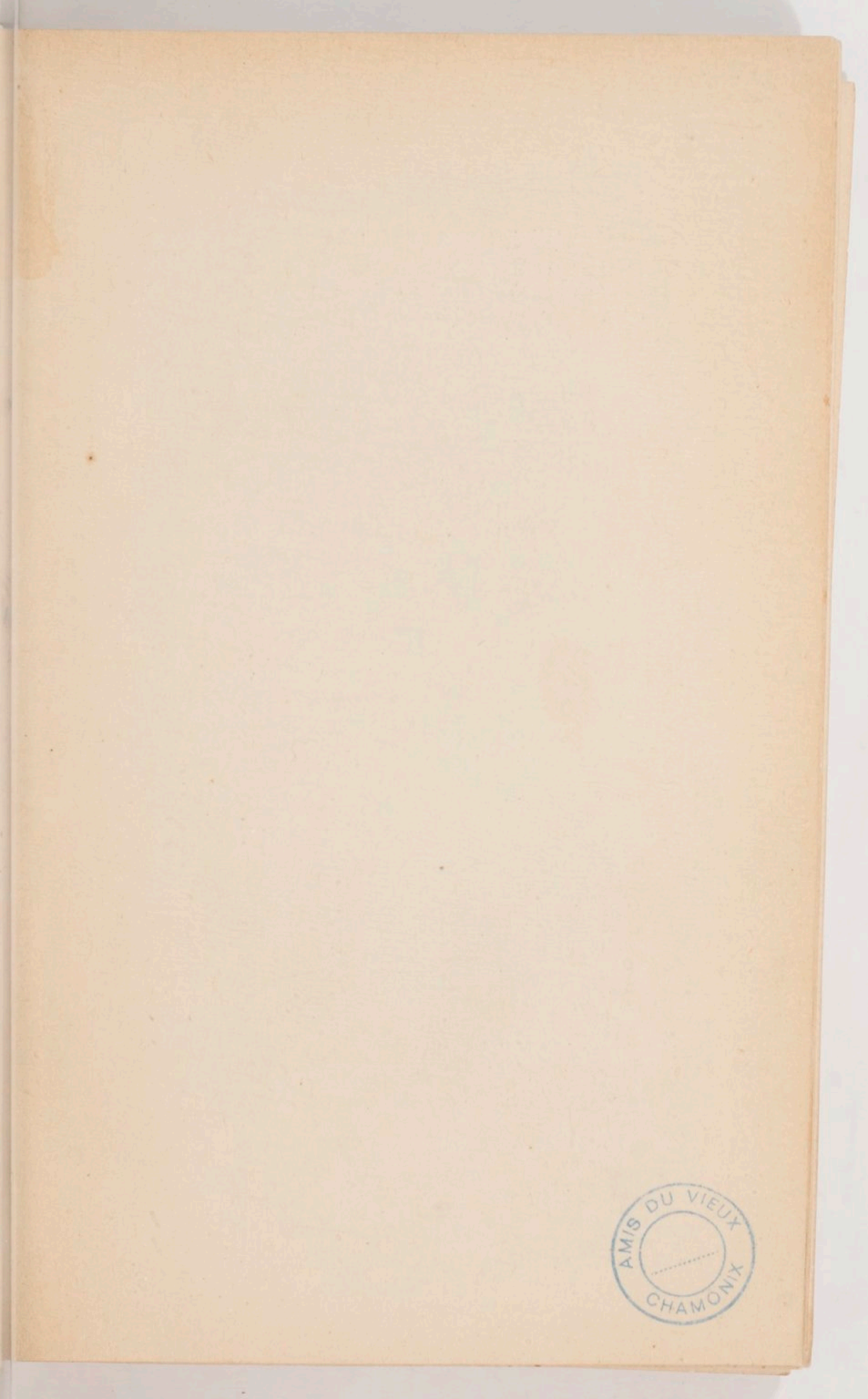
Louis d'Orléans. Dans les Alpes, 1896-1899. Mont-Blanc, Aiguille du Midi, Mont-Rose, Mont-Cervin. Aiguille méridionale [...]








AMIS DU VIEUX
CHAMONIX

DANS LES ALPES

1896-1899

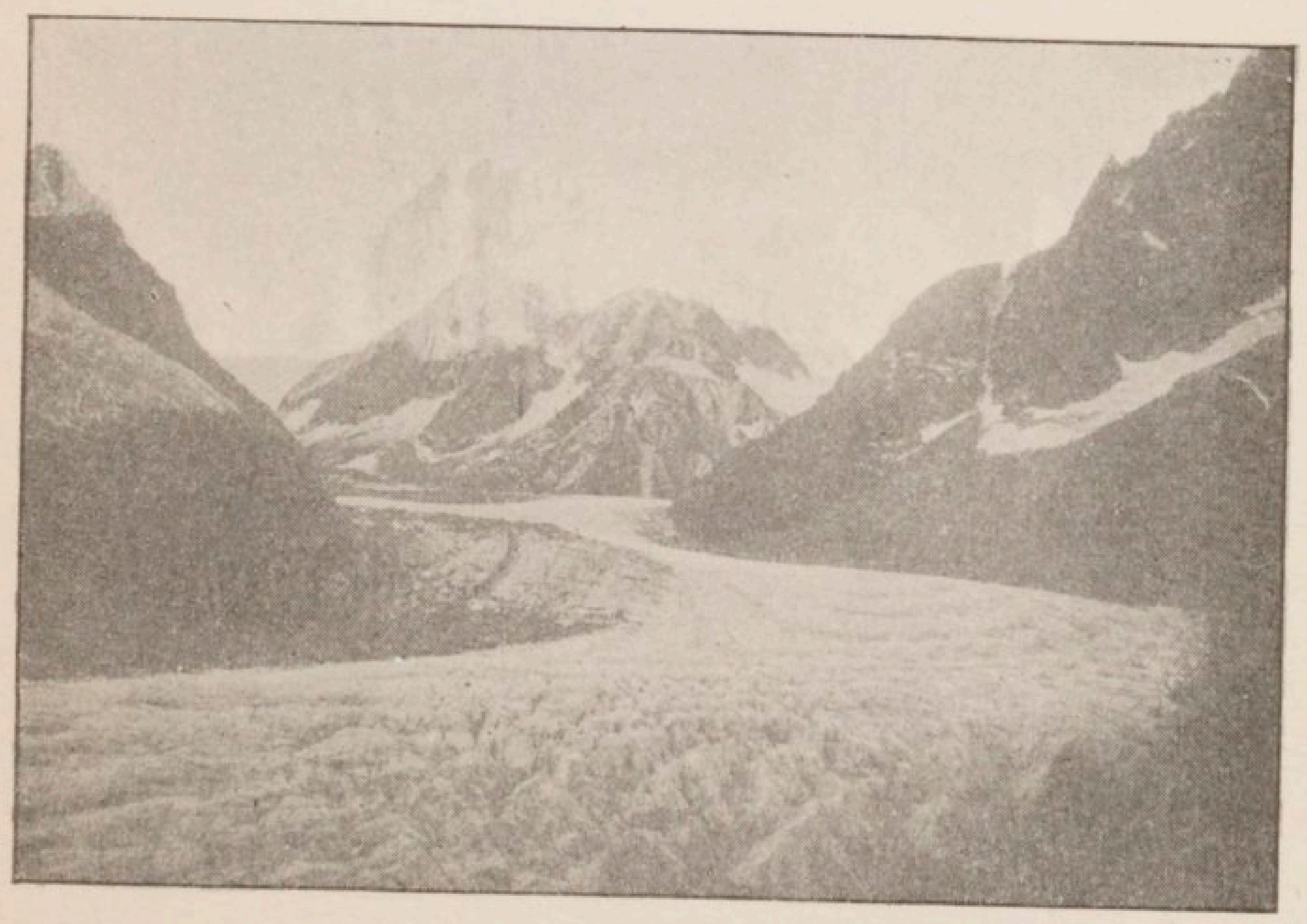


LOUIS D'ORLÉANS

DANS LES ALPES

1896-1899

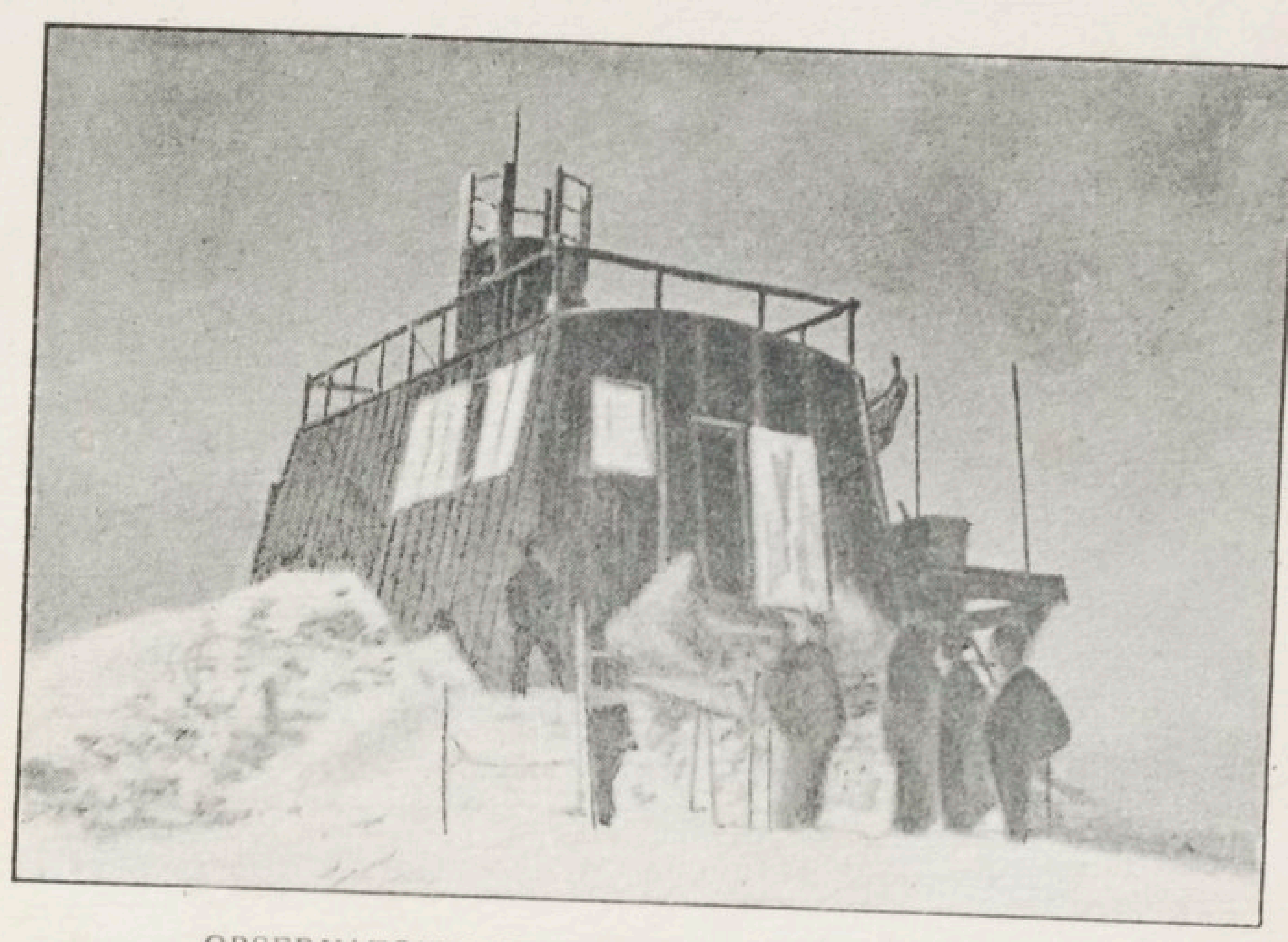
MONT-BLANC — AIGUILLE DU MIDI
MONT-ROSE — MONT-CERVIN
AIGUILLE MÉRIDIONALE D'ARVES
LA MEIJE — BARRE DES ÉCRINS



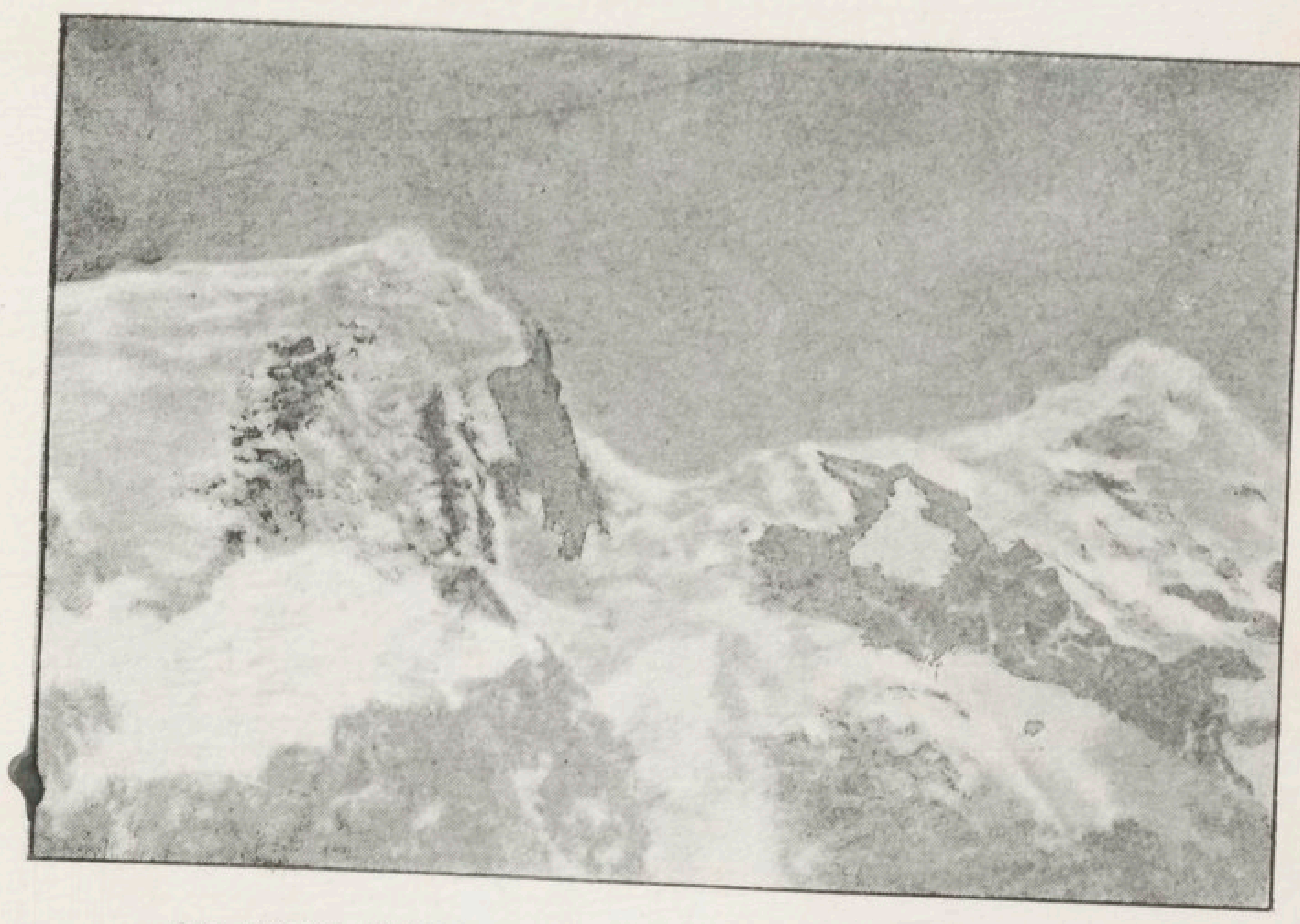
LA MER DE GLACE

PARIS
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE

1901



OBSERVATOIRE DU SOMMET DU MONT BLANC



LE MONT MAUDIT ET LE MONT BLANC DU TACUL
VUS DES GRANDS-MULETS

AU MONT-BLANC

(15-16 septembre 1896)

Pierre d'Orléans. — Louis d'Orléans. — (Antoine d'Orléans.) — Candido de Guimarâës. — Hubert Archer. — Albert Latapie, domestique. — (Augustin Damen, *id.*) — Guides : Frédéric Payot, Alphonse Payot, Joseph Charlet, François Couttet. — Porteurs : Jules Ravanel, Édouard Ravanel, Léon Bazan, Jules Simon des Bois, Charles Édouard.

Peu gaie, notre arrivée à Chamonix ! Il est 5 heures de l'après-midi, et depuis le matin le temps ne fait qu'empirer. Le Mont-Blanc a mis son chapeau, et, de toute la chaîne, c'est à peine si l'on aperçoit le haut des glaciers des Bossons et de Tacon-

naz, dont les crevasses ont des teintes livides; sur la route, le vent du Sud-Ouest, tiède, humide, soulève la poussière en tourbillons annonçant l'orage. S'il allait nous empêcher de monter au Mont-Blanc!

A l'hôtel, chez les guides, en ville, on est peu rassurant; seul, M. Janssen (1), chez qui nous dînons, espère encore, appuyé de son baromètre. — A 8 heures, l'orage éclate : les éclairs se succèdent sans relâche, et le bruit du tonnerre, roulant de montagne en montagne, ébranle la vallée; puis la pluie commence, et c'est sous des torrents d'eau que nous regagnons l'hôtel.

Le lendemain, à 5 heures du matin, un moment d'espoir! Le ciel est pur et la chaîne du Mont-Blanc, toute saupoudrée

(1) M. Janssen, membre de l'Académie des sciences, directeur de l'Observatoire de Meudon, a fondé au Mont-Blanc deux Observatoires, l'un aux Grands-Mulets, l'autre au plus haut sommet. Ce savant éminent passe une partie de la belle saison à Chamonix.

de neige fraîche, étincelle au soleil levant. Mais bientôt, au bas de la vallée, apparaît un point noir qui grandit à chaque instant; de tous les côtés à la fois arrivent des nuages; la pluie se met à tomber, fine et froide, plus menaçante que l'orage d'hier.

Que faire? Renoncer à l'ascension, pour aujourd'hui du moins! C'est ce que nous conseillent les guides : pourtant nous espérons encore. A 9 heures, enfin, le temps semble vouloir s'éclaircir; une lutte s'engage entre les vents d'Ouest et d'Est; à 9 heures et demie c'est notre allié qui l'emporte, et les nuages, en longues bandes blanches, descendent le long des montagnes vers le bas de la vallée. En avant pour le Mont-Blanc! Il pleut bien encore un peu; mais, bah! M. Janssen répond du temps, et la chance est toujours pour nous.

A 10 heures, notre caravane quitte Chamonix et peu après, laissant la grande

route à droite, s'engage sur le sentier de Pierre-Pointue. Le chemin est facile et notre pied encore léger. Aussi, en moins de deux heures, sommes-nous à la cabane de ce nom, au pied de l'Aiguille du Midi et au bord du glacier des Bossons. Trois quarts d'heure d'arrêt pour déjeuner; puis, en route! Nos guides sont maintenant au complet : nous formons en tout une troupe de seize personnes.

En trois quarts d'heure nous atteignons Pierre-à-l'Échelle, à l'entrée du glacier; là-bas, au milieu des neiges, se dressent les Grands-Mulets, notre but d'aujourd'hui; ils semblent tout près, et pourtant trois heures de chemin nous en séparent encore.

Le temps qui s'était de nouveau recouvert s'éclaircit tout à coup; les uns après les autres, les pics apparaissent : voilà enfin le Mont-Blanc dans une auréole de nuages qui le fait paraître encore plus haut.

Le cœur joyeux, nous nous engageons sur le glacier; le chemin d'ailleurs est aujourd'hui facile, la neige nouvelle a rempli la plupart des crevasses, et seules, les plus grandes, faciles à contourner, nous montrent leurs fonds aux teintes bleues, vertes, effrayantes.

Nous longeons ici des séracs magnifiques dont les uns ont plus de 10 mètres de hauteur, énormes blocs de glace aux nuances vertes, prêts à s'écrouler sous la poussée du glacier dont ils symbolisent la puissance et à broyer tout ce qui se trouvera sous eux. Ce n'est heureusement d'ordinaire qu'au printemps et pendant la nuit que ces chutes ont lieu. Le principal danger de ce passage provient surtout, paraît-il, des pierres qui parfois, à l'heure du dégel, se détachent de l'Aiguille du Midi.

A droite, les guides nous montrent, à travers les crevasses et les séracs, le che-

min, bien autrement difficile, de la montagne de la Côte, suivi par Jacques Balmat, lors de sa première ascension.

C'est maintenant que commence la partie la plus pénible de la traversée des glaciers : la jonction. Les glaciers de Bossons et de Taconnaz, *marchant* ici côte à côte avec des vitesses différentes, forment entre eux une sorte de ravin dans lequel les blocs, entassés pêle-mêle, alternent avec de profondes crevasses. Il faut chercher son chemin à travers ce dédale de ruines naturelles, contourner les séracs, sauter les crevasses, ou même, quand le glacier est mauvais, les passer sur des échelles.

Les guides nous attachent par groupes, plutôt par précaution que par nécessité ; car aujourd'hui la jonction ne présente aucun danger. En moins d'une demi-heure, d'ailleurs, nous atteignons l'autre bord : le glacier de Taconnaz, juste au-dessous des

Grands-Mulets. Encore une montée en zig-zag, assez pénible dans la neige ici profonde, puis une petite escalade de quelques mètres, et nous nous trouvons sur la plate-forme qui porte l'hôtellerie : il est un peu moins de 5 heures. — Vite nous entrons, car il fait déjà froid dehors et nos pieds sont gelés. Puis, réchauffés, nous ressortons : le soleil se couche en ce moment ; à nos pieds, Chamonix, éclairé de ses derniers rayons, apparaît dans tous ses détails. Nous nous amusons, avec la longue-vue de l'hôtellerie, à rechercher les endroits connus ; nous apercevons même, dans le jardin de l'hôtel d'Angleterre, M. de Guimarãës, père de notre compagnon Candido, qui, de son côté, nous examine avec la lunette de l'hôtel.

Puis, nous visitons l'Observatoire de M. Janssen, construit en 1889, avant celui du sommet. Il contient, comme l'autre, un météorographe donnant automatiquement

pendant huit mois les indications relatives au vent, à l'hygrométrie, à la pression atmosphérique, à la température, etc.

Après le dîner, très bon pour l'altitude, nous ressortons, et, à 8 heures, comme il a été convenu avec M. Janssen, nous allumons un feu de Bengale rouge qui pendant quelques minutes éclaire tout le rocher. — La vallée ne tarde pas à répondre; là-bas, au bout de Chamonix, une lueur bleue nous souhaite bonne nuit.

Nous rentrons nous coucher, Pedro, Candido et Archer à l'hôtellerie, Antoine et moi à la cabane de l'Observatoire que M. Janssen avait aimablement mise à notre disposition.

Bientôt nous nous endormons, et seul le bruit des avalanches qui gronde autour de nous parvient à interrompre pour quelques instants notre sommeil d'ascensionnistes fatigués.

A 3 heures du matin, brusque réveil! Les habitants de l'hôtellerie, ayant assez dormi, viennent me chercher en toute hâte. Précipitation inutile d'ailleurs, car les guides ne sont pas pressés : ils attendent pour partir qu'un petit nuage qui couvre encore le Mont-Blanc se soit entièrement dissipé. Pendant ce temps, nous déjeunons et échangeons nos impressions de la nuit : il paraît qu'un de nos compagnons a été réveillé par une martre qui grattait à la fenêtre et qu'il a vue s'enfuir au clair de lune.

A 4 heures enfin, nous nous attachons par groupes de trois ou quatre et nous nous mettons en marche. Il fait encore nuit, et les guides sont obligés d'allumer deux lanternes. Le thermomètre marque cependant déjà zéro, malheureusement pour nous, car la neige n'étant pas gelée, à chaque pas nous enfonçons jusqu'aux genoux. Je suis en tête, et mon guide fait les pas. Mais au

bout d'un quart d'heure nous laissons passer l'équipe suivante que relaye la troisième, et ainsi de suite. De cette façon nous avançons sans trop de peine, quoique lentement.

Peu à peu cependant le jour se lève : c'est d'abord, derrière nous, la chaîne du Buet (1) qui s'éclaire, puis, une à une, les pointes de la chaîne du Mont-Blanc. La neige, bleuâtre dans l'ombre, rougit déjà en certains points qu'atteint le soleil levant ; à gauche, l'Aiguille du Midi se détache avec ses dentelures, en noir sur le ciel.

Les pentes deviennent cependant plus raides. En plusieurs endroits, les guides sont obligés de tailler des marches dans la neige. Voici la crevasse du Dôme, qui parfois n'est pas commode ; aujourd'hui rétrécie par la neige, elle n'a que la largeur d'un

(1) Le Mont-Buet fait partie de la chaîne parallele à celle du Mont-Blanc, dont elle est séparée par la vallée de Chamonix.

mètre tout au plus, ce qui permet, avec l'aide des guides, de la sauter sans difficulté. Encore une pente de neige glacée, assez raide, et nous sommes sur le Petit Plateau (3,620 m. d'altitude). A droite, sur les contreforts du Dôme du Goûter, pendent des séracs menaçants, dernière digue arrêtant l'avalanche qui, amenée lentement par la marche du glacier, un jour ou l'autre balayera le plateau. Malheur à ceux qu'elle rencontrera sur son passage! C'est ici qu'il y a deux ans a été ensevelie la plus grande partie d'une caravane.

Les guides nous font hâter le pas. Heureusement la zone dangereuse est peu étendue : en moins d'un quart d'heure le Petit Plateau est traversé, et la montée recommence. De nouveau les piolets (1) travaillent

(1) Les alpinistes désignent sous le nom de *piolet* une sorte de petite pioche portative dont ils se munissent pour pouvoir tailler des marches dans le rocher ou la glace.

et la marche se ralentit. Quelques crevasses, entremêlées de séracs, nous forcent à faire un détour à gauche, jusqu'à la limite des deux glaciers, formée ici par une chaîne de rochers se continuant jusqu'aux Grands-Mulets; le premier est le rocher du Bon Retour, ainsi nommé par de Saussure en souvenir de sa première ascension.

A 7 h. 20 enfin, nous débouchons sur le Grand Plateau (3,900 m.), trois heures et demie après notre départ des Grands-Mulets; sinon la fatigue, du moins la faim commence à se faire sentir; d'ailleurs c'est toujours ici qu'on déjeune. Halte donc! Sur la neige les guides étendent une couverture, et sur la couverture nos provisions. Nous nous asseyons autour, soit sur la neige, soit sur nos piolets. Le beau soleil qui nous éclaire n'arrive pas cependant à réchauffer nos pieds trempés par la neige.

Nous sommes ici dans un cirque comme

ceux des Pyrénées, cirque étincelant et gigantesque qui a pour arène le Grand Plateau et pour gradins les pentes du Mont-Maudit, du Mont-Blanc et du Dôme du Goûter. L'ouverture, du côté de la vallée, forme à nos yeux une ligne blanche toute droite, horizontale, au-dessus de laquelle apparaissent au loin quelques pointes de la chaîne du Buet. C'est ici le véritable royaume des neiges; autour de nous, tout est idéalement blanc; seuls quelques rochers font tache sur cette blancheur. Le ciel, par contre, est, comme on le remarque souvent sur les hauteurs neigeuses, presque noir, et sur ce fond les crêtes, encore plus blanches, se détachent admirablement.

Le déjeuner dure à peine une demi-heure, car le froid nous chasse de notre campement. Nous reprenons nos piolets, les guides leurs sacs, et en marche !

Trois chemins conduisent d'ici au Mont-

Blanc : celui des Bosses du Dromadaire, celui du Corridor et l'ancien chemin de Jacques Balmat, de beaucoup le plus court, mais aussi le plus dangereux à cause des avalanches. Nos guides choisissent le Corridor ; nous prenons donc à gauche, traversant un grand éboulis de blocs de glace provoqué sans doute par quelque récente avalanche. Puis nous attaquons la montée qui du Grand Plateau mène au Corridor : c'est peut-être la partie la plus raide de l'ascension ; aussi n'est-ce qu'en faisant des zigzags et en mettant soigneusement nos pieds dans les foulées des premiers que nous montons sans glisser. La partie supérieure surtout est difficile : c'est un véritable mur de glace qu'il s'agit d'escalader. Les guides montent d'abord et taillent, à coups redoublés de piolet, quelques marches, faisant tomber une vraie grêle sur ceux qui les suivent ; puis, les uns après les autres, nous

nous hissons à notre tour. Enfin tout le monde est en haut, et la marche continue plus facile dans la neige du Corridor. A gauche, nous avons le Mont-Maudit, qui ne semble guère plus haut que nous ; à droite, la Pierre-Rouge avec ses murs de glace. Puis tout à coup, au fond, apparaissent quelques pics. Peu à peu la vue s'étend : voici devant nous la chaîne du Mont-Blanc, le Mont-Rose, la Jungfrau... un avant-goût de la vue du sommet.

Après une courte halte, nous recommençons l'escalade sur les pentes de glace de Pierre-Rouge. Nous glissons à qui mieux mieux, et il faut toute la sûreté de pied de nos guides pour nous retenir pendant cette montée d'environ une heure.

Aussi n'est-ce qu'après maint effort, maint arrêt, que nous arrivons au haut du Mur de la Côte. Nous nous trouvons alors sur un plateau d'assez grande dimension, parsemé

de quelques rochers. Sur la droite, nous apercevons l'Abri de Pierre-Rouge, petite cabane qui est rarement utilisée. Devant nous, nous avons la calotte du Mont-Blanc avec l'Observatoire qui semble être tout près...

Quelques minutes de repos, et en route pour la dernière étape. Étape dure s'il en est ! Non que la pente soit escarpée ou même glissante, non qu'on enfonce dans la neige ; mais le manque d'air se fait sentir : plus d'énergie, plus de vigueur ! On se sent abattu, fatigué, on voudrait continuellement s'asseoir. — Ces trois petits trajets d'un quart d'heure chacun : Pierre-Rouge — Petits Rochers, Petits Rochers — Petits Mulets, Petits Mulets — Observatoire, le dernier surtout, semblent d'une longueur décourageante, et pourtant entre chacun de ces points il y a peut-être 800 mètres...

Cependant, cette fois-ci, on y est : plus que cinq minutes... plus que quelques mètres, que quelques pas... Midi juste! Nous arrivons à l'Observatoire... Deux coups de canon bien distincts parviennent jusqu'à nous : on nous a vus de Chamonix... En un moment, fatigue, faiblesse, ennui... tout disparaît ! On est pour cinq minutes à la joie du triomphe. Rien ne peut plus nous empêcher d'atteindre le sommet du Mont-Blanc, 4,810 mètres au-dessus du niveau de la mer.

L'observatoire de M. Janssen était, le jour de notre ascension, habité par neuf ouvriers, chargés de compléter la pose du nouveau télescope. L'édifice forme une pyramide quadrangulaire tronquée émergeant de la neige, à 5 ou 6 mètres de hauteur. Il se compose de deux étages. L'étage inférieur, souterrain ou plutôt enfoui dans la neige, contient les instruments de précision,

le météorographe et le petit télescope que M. Janssen vient d'y faire transporter. L'étage supérieur donne de plain-pied sur la neige du sommet. Il est divisé en trois chambres assez confortablement aménagées et où l'on peut, comme le jour de notre ascension, obtenir une agréable chaleur. Enfin, sur le toit de l'Observatoire, une tourelle, desservie par une échelle, porte une plate-forme d'où l'on embrasse toute la circonférence du panorama.

Pour jouir de ce coup d'œil nous étions favorisés par un temps merveilleux : quelques nuages à peine s'élevaient du côté du Dauphiné.

La vue qu'on embrasse du sommet du Mont-Blanc a pour elle son étendue ; sous d'autres rapports on peut ne la placer qu'au second rang. Au point de vue esthétique, elle a les défauts de celles des grands sommets : il lui manque quelque chose de

plus haut, une masse dominante qui fasse ressortir le reste du paysage, telle qu'est le Mont-Blanc lui-même pour tous autres points de la chaîne. De plus, on se perd dans le trop grand horizon : à cette distance, les plus belles montagnes ne ressemblent plus qu'à d'énormes pâtés de neige.

Comme vue géographique, on pourrait faire au Mont-Blanc le reproche de n'être pas assez central : le Nord et l'Ouest semblent, à côté de l'Est ou du Sud, bien dégarnis.

La partie la plus intéressante est peut-être la chaîne du Mont-Blanc elle-même avec l'Aiguille du Midi, l'Aiguille du Dru, les Aiguilles Vertes, les Aiguilles du Tacul, les Grandes Jorasses, l'Aiguille et le Col du Géant. Vue d'en haut, cette série de pointes, de minarets et de crénelures, d'arêtes tranchantes, de cirques énormes, de fleuves

gelés, a quelque chose d'étrange, de saisissant.

Plus loin à l'Est, c'est le Mont-Rose, avec sa grande masse blanche, qui frappe d'abord la vue ; puis le Cervin avec sa corne gigantesque et fascinante ; plus au Nord, la chaîne imposante des Alpes Bernoises : la Jungfrau, blanche et souriante ; le Finsteraarhorn et le Moine, renfrognés et terribles. Puis, petit à petit, les montagnes vont s'abaissant. Voilà le lac de Genève, entouré de montagnes qui semblent des collines, et, dans le fond, les sommets du Jura. Puis c'est la vallée du Rhône qui commence. Ici tout près, dans ses moindres détails, l'œil suit la vallée de l'Arve : Chamonix, Sallanches, aussi nettes que du Mont-Fleuri (1) Bonneville... ; du côté opposé, celles de Courmayeur et d'Aoste.

(1) Sommet voisin de Sallanches dont nous avions fait l'ascension précédemment.

Voici, plus loin, quelques parties de la vallée de l'Isère... Puis ce sont de nouveau de grandes masses blanches : les Alpes du Dauphiné, le Pelvoux imposant, la Barre des Écrins et la Meije, semblables à de grandes ruines... puis la Tarantaise... la chaîne du Grand Paradis, toute blanche avec ses sommets en forme de plateau; enfin, tout à fait au sud, un amas indéchiffrable de montagnes, de vallées, de collines, allant jusqu'à la Méditerranée...

Mais Frédéric Payot paraît au haut de l'échelle : il faut partir si nous voulons être le soir même à Chamonix. Vite, nous cassons une croûte, comme disent les guides, puis en route, et adieu au Mont-Blanc! Il est une heure un quart.

Quelle différence entre la descente et la montée! En quelques minutes, glissant, culbutant, roulant, courant, nous sommes sur le plateau de Pierre-Rouge d'où nous avions

mis plus d'une heure à atteindre le sommet. Sans nous arrêter, nous continuons notre marche. Encore quelques coups de piolet pour le Mur de la Côte, quelques pas pénibles dans la neige du Corridor, un petit arrêt au haut du Mur de Glace, et nous reprenons notre course vers le Grand Plateau. Il est 2 heures un quart quand nous atteignons l'endroit de notre déjeuner. Notre ami Archer, parti du sommet quelques instants avant nous, nous y a précédés de 20 minutes.

Cependant le soleil commence à baisser, et l'ombre gagne de plus en plus. Il faut repartir! Nos guides prennent dans leurs sacs les objets laissés le matin au Grand Plateau, et la course recommence. Cette fois-ci, nous sommes entièrement séparés les uns des autres : chacun cherche, avec son guide et son porteur, à aller le plus vite possible. La neige est molle, et nous enfonçons à chaque

enjambée : aussi n'est-ce qu'une suite de chutes interminable. Quelquefois, entraînés par l'élan, nous faisons plusieurs mètres sur le dos. Heureusement que les guides sont là pour nous retenir. Hurrah! Voici les Grands Mulets, non loin desquels mon guide me montre la crevasse où, l'an dernier, tombèrent le voyageur et les deux guides de Courmayeur, victimes d'une glissade, qui semble cependant ne présenter aucun danger. J'arrive à l'hôtellerie à 3 heures trois quarts, ayant mis deux heures et demie à descendre ce que nous avions monté en huit heures. Bientôt, les uns après les autres, tous arrivent, et, à 4 heures et demie, nous étant rattachés, nous repartons avec mon jeune frère Antoine qui nous a attendus aux Grands Mulets.

Le glacier est aujourd'hui plus mauvais qu'hier; la neige a en grande partie fondu, et le chemin, piétiné par plus de vingt per-

sonnes qui ont fait l'ascension des Grands Mulets, est extrêmement glissant. Le mieux est encore de se laisser aller en tâchant de garder l'équilibre; en tout cas, l'utilité de la corde se fait bien sentir : seule, parfois, elle nous retient au bord des crevasses qui se sont ouvertes entièrement; il y en a que nous n'avions même pas vues hier et qui sont aujourd'hui difficiles à passer. Enfin, après mainte chute, mainte glissade involontaire, nous posons le pied en terre ferme, et en quelques minutes nous arrivons à Pierre-à-l'Échelle.

Le spectacle est en ce moment magnifique... Aux derniers rayons du soleil couchant, la chaîne du Mont-Blanc s'est comme embrasée. Devant nous, tout est rouge, depuis l'Aiguille du Midi, pourpre, jusqu'à la cime rose du Dôme du Goûter. Les plateaux, déjà dans l'ombre, sont rouge foncé, les crevasses violettes. Par des fentes non

soupçonnées, la lumière pénètre, se jouant sur la neige en contrastes charmants; les nuances les plus diverses se rencontrent sans se heurter; le rouge domine tout!... Soudain, tout s'éteint... le soleil s'est couché derrière les Aiguilles de Varens... nous nous remettons en route.

En vingt minutes nous sommes à Pierre Pointue. Le temps d'offrir un vin d'honneur aux guides qui nous ont si bien aidés, et nous repartons. Il est 6 heures trois quarts, et la nuit commence à tomber. Les deux Payot allument des lanternes, et alors commence, dans l'obscurité du bois, la descente rapide, fantastique. Frédéric Payot marche devant nous de son pas souple et nerveux; il tient sa lanterne tournée vers nous; lui même ne s'inquiète guère du chemin. A chaque coude, automatiquement il tourne, et la colonne le suit presque au pas de course; à 8 heures on débouche à Chamonix, six heures trois

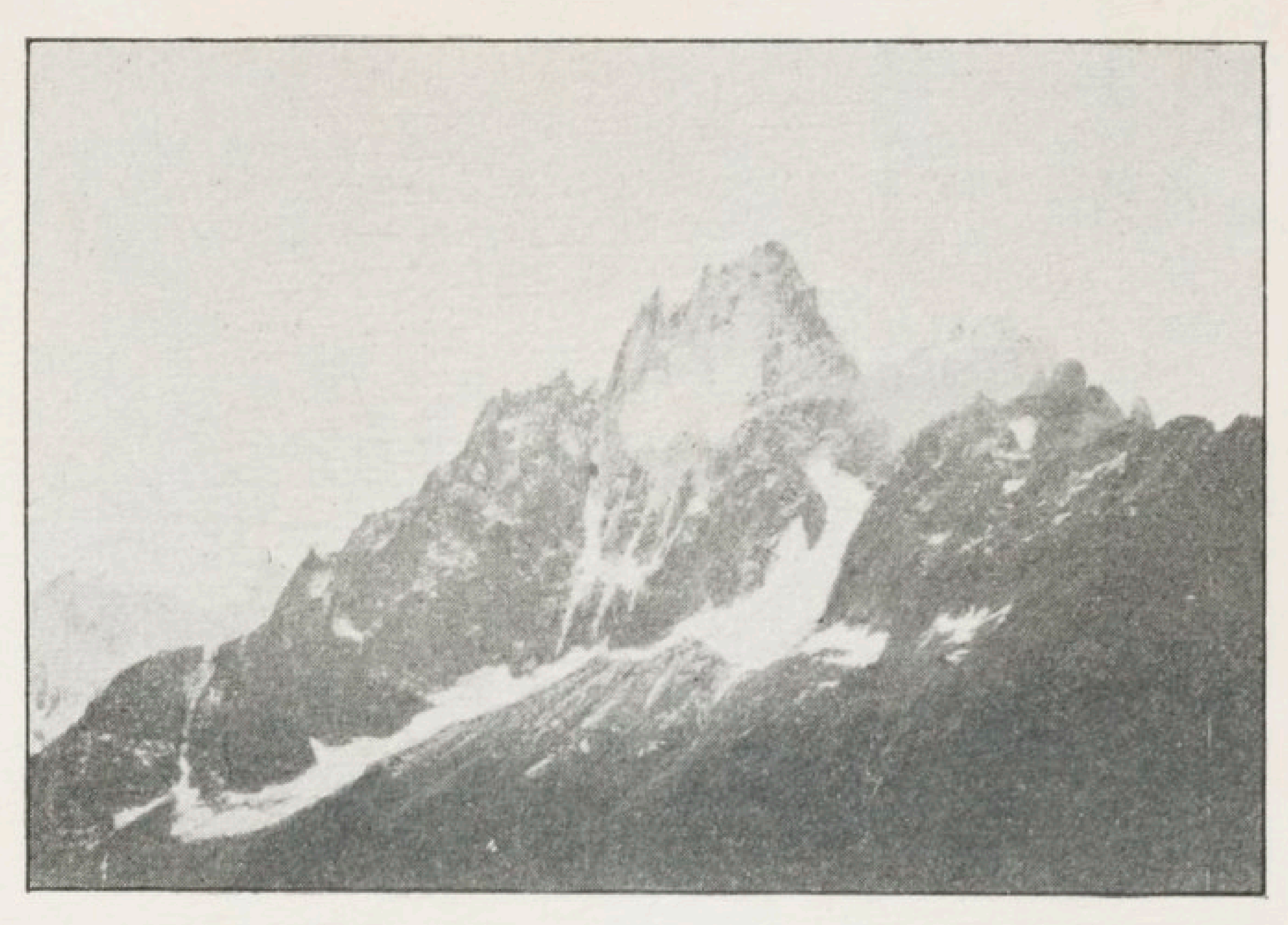
quarts après notre départ de l'Observatoire du sommet.

Notre première visite est naturellement pour M. Janssen, dont les bons conseils et l'obligeance à nous choisir les meilleurs guides nous ont permis de profiter de l'heureuse chance que le temps nous offrait, et ont assuré le succès de notre ascension. Puis, gaiement, on s'en va dîner : l'énervement et la joie nous empêchent de sentir la fatigue, et ce n'est que tard que nous allons nous coucher. Le lendemain, au réveil, la fatigue se révèle par un peu de courbature, mais ce n'est pas payer trop cher la plus belle ascension que l'on puisse faire, accomplie dans les meilleures conditions qu'on pût souhaiter.

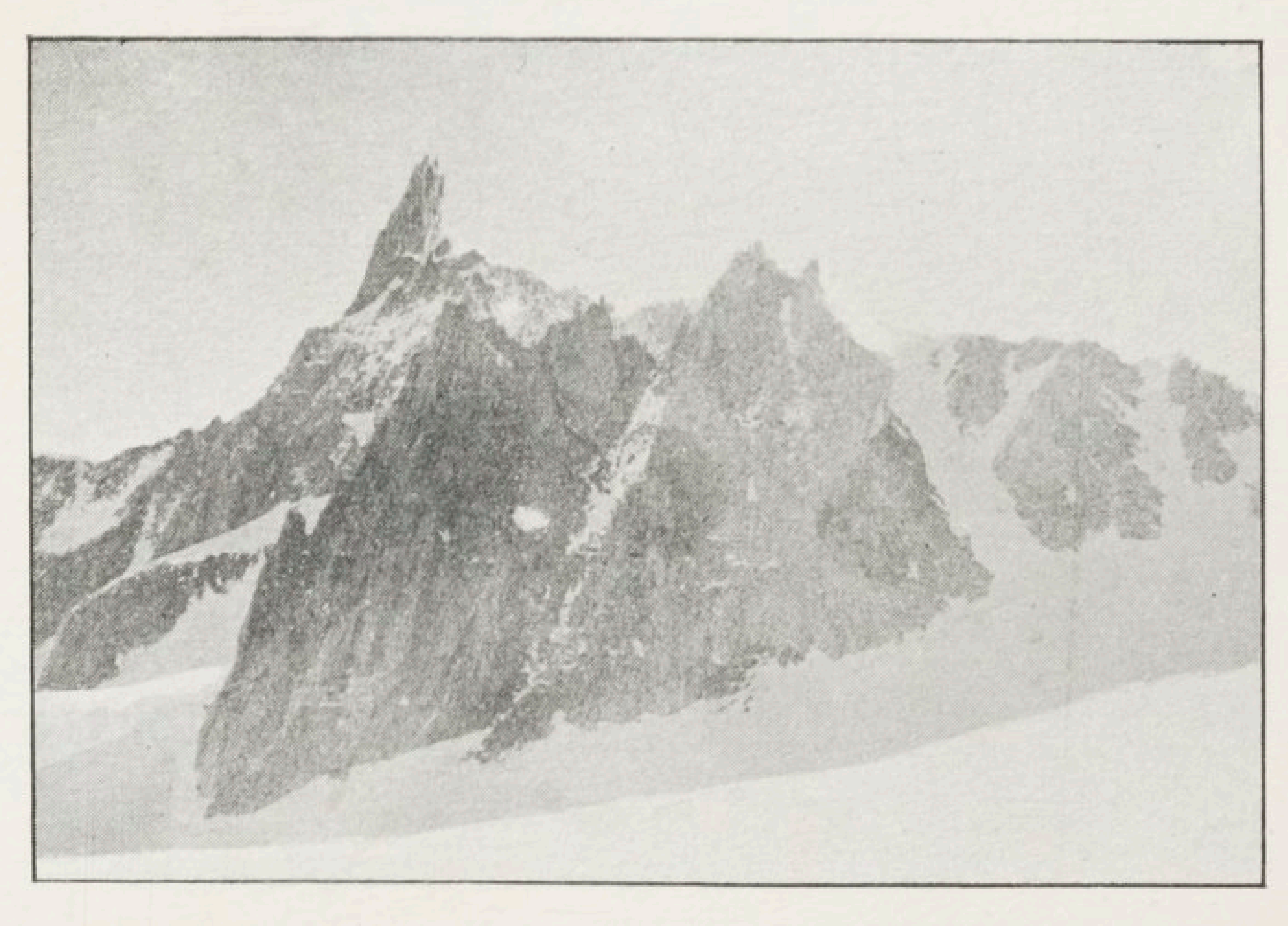
A 2 heures, nous disions au revoir au Mont-Blanc et à Chamonix. Si, à nos yeux d'alpinistes, le prestige du plus élevé des sommets européens est quelque peu dimi-

nué par la facilité avec laquelle nous en avons triomphé, il est rehaussé par le souvenir des spectacles incomparables dont nous avons joui.

Octobre 1896.



AIGUILLE DU CHARMOZ, VUE PRISE DE MONTANVERT



DENT DU GÉANT ET AIGUILLES MARBRÉES

A TRAVERS

LA CHAINE DES ALPES

DE CHAMONIX A COURMAYEUR

L'AIGUILLE DU MIDI

(29-31 août 1897)

Quelque charmante que puisse être une promenade, du moment qu'on la répète trop souvent, elle devient mortellement ennuyeuse. C'est ce que nous pensions en montant, le 29 août 1897, par un chaud après-midi, ce terrible chemin du Montanvert, début forcé de toutes les ascensions du côté de la Mer de Glace. Aussi allions-

nous à petits pas, la tête baissée, impatients d'atteindre un chalet, un tournant, indice du but plus proche, voyant avec indifférence passer tout ce qui descendait : alpinistes et guides le piolet en main, la corde en bandoulière, touristes sans prétention, simples promeneurs en costume et souliers de ville, soufflant, transpirant et voulant, avec leurs longs bâtons, à corne de chamois, se donner des airs de vainqueurs du Mont-Blanc; dames à mulet, geignant sur leurs selles trop dures, enfants, chiens : en un mot toute l'échelle des passionnés de la montagne. Vers 4 heures et demie, deux heures après notre départ de Chamonix, nous arrivons enfin au Montanvert.

A 5 heures, nous nous remettions en route, emportant cette fois les vivres et les couvertures nécessaires. Quelques minutes d'arrêt de temps en temps pour faire, avec

nos piolets, métier de bûcherons, ramasser le bois dont nous avions besoin, et nous arrivions aux Ponts.

Les Ponts! ce mot seul évoque dans l'esprit des promeneurs de la Mer de Glace des idées vertigineuses de précipices, de plaques glissantes, de rampes de fer auxquelles l'instinct de conservation vous cramponne pendant vingt minutes. Et pourtant, il est bien amusant, ce passage! Des endroits un peu trop étroits, des marches un peu trop hautes, il est vrai : mais avec les barres de fer, ce n'est qu'un jeu.

Après les Ponts, on est en cinq minutes au réservoir d'eau qui dessert le Montanvert, dernière eau de source avant l'Italie; et, quelques pas plus loin, à la moraine de la Mer de Glace.

Ici, tout change. Si souvent qu'on l'ait éprouvé, on ne reste jamais insensible au plaisir de marcher sur une glace bien unie,

au travers des crevasses bleues et des moulins sans fond. Et puis, sur la Mer de Glace, c'est le mouvement, le mouvement du dégel : dans les fentes du glacier, la neige fondue a formé de véritables torrents : ils apparaissent, disparaissent, coulent dans leurs lits azurés et s'abîment définitivement dans quelque *moulin* mystérieux : longtemps encore on les entend gronder sous la glace où ils continuent leur course insensée…

Autour de nous, les aiguilles éclairées par le soleil couchant sont pourpres d'un côté, bleuâtres de l'autre. C'est le Drû à la flèche aérienne ; l'Aiguille Verte aux pentes redoutables; l'Aiguille du Moine, belle pyramide au rocher sombre; au fond, les grandes et les petites Jorasses avec leurs effrayantes parois de glace et de rocher; l'Aiguille du Tacul avec sa dent noire surgissant au-dessus de la blancheur des

neiges ; les Périades conduisant par un pont gigantesque jusqu'au mont Mallet relié lui-même à l'Aiguille du Géant, l'aiguille par excellence ; à droite, c'est la terrible Dent du Requin, vaincue deux fois seulement ; le Greppon, immense château fort aux crénelures étranges ; le Grand Charmoz à l'arête tranchante. Encore un moment, et tout devient violet, puis gris : c'est la nuit qui commence, il faut se hâter !

A travers ce dédale, Payot nous conduit sans hésitation. Il la connaît, la Mer de Glace, depuis 33 ans qu'il est guide !

Vivement nous traversons la moraine du glacier de Léchaud, puis le glacier de ce nom ; il est uni et peu crevassé, aussi courons-nous presque. Devant, au-dessus de la moraine du Talèfre, nous voyons la Pierre-à-Bérenger, énorme bloc incliné vers le bas du glacier à l'abri duquel nous devons

passer la nuit; à gauche, c'est la cascade gelée des séracs du Talèfre, s'étendant jusqu'au pied de l'Aiguille du Moine. En quittant le glacier de Léchaud, nous prenons un sentier, s'il mérite ce nom, qui, traversant la moraine du Talèfre, nous mène en une demi-heure à la plate-forme de Pierre-à-Bérenger.

Il est 7 heures et il fait nuit. Devant nous se dresse d'un seul bloc la muraille des Grandes Jorasses, rehaussée encore par la lumière indécise des étoiles.

Les guides ont allumé du feu autour de la cabane, étendu du foin à l'intérieur et préparé les provisions. Allons dîner, puis nous coucher : demain, il faudra se lever de bonne heure.

La cabane, réparée cette année par les guides de M. Vallot qui y fit un séjour, offre tout le confortable que peut donner un abri de ce genre. Enfouis dans nos sacs

de peaux de mouton, on nous range à côté l'un de l'autre, et c'est avec une agréable sensation de harengs en boîte que doucement nous nous endormons.

Trois heures du matin, réveil général! Les guides qui ont mieux aimé rester assis et causer autour du feu pendant la nuit, viennent nous sortir l'un après l'autre de nos sacs. Le temps de prendre un peu de café chaud, de pain et de fromage, de fermer nos paquets, d'enrouler les cordes, et nous nous mettons en marche à la file indienne sur le sentier de la moraine.

Il fait encore nuit : les guides ont allumé leurs lanternes.

En une demi-heure à peine nous arrivons au bord du glacier du Talèfre sur lequel nous nous engageons. La glace bien unie est recouverte d'une mince couche de neige qui l'adoucit sans la ramollir : le chemin monte à peine : ce n'est qu'une promenade.

Autour de nous les montagnes en amphithéâtre commencent à se colorer de rose aux premiers rayons du soleil : l'Aiguille Verte apparaît d'abord; puis les Droites, les Courtes, l'Aiguille du Talèfre... toute une ligne crénelée nous entoure. Au fond, un étroit bandeau de neige monte jusqu'à la crête, c'est le col du Talèfre ; à gauche, celui du Triolet ; à droite, celui de Pierre-Joseph.

Cependant la pente du glacier augmente ! De petites crevasses apparaissent d'abord ; puis ce sont de grandes rotures qui nous barrent le chemin et qu'il faut contourner. Nous nous attachons en trois groupes et continuons notre marche, d'ailleurs facile. Le glacier, de plus en plus roturé, nous oblige à de plus en plus nombreux zigzags. Néanmoins, comme la glace est bonne, après une petite escalade entre un amas de séracs gigantesques d'une part et une

énorme crevasse de l'autre, nous arrivons bientôt au bas du couloir proprement dit.

On s'arrête quelques minutes pour manger et boire; puis la marche recommence, lente cette fois, à cause des degrés qu'il faut tailler dans la glace à peine recouverte de neige.

« Enfoncez le bout de vos pieds! » ne cessent de répéter les guides; et nous enfonçons consciencieusement. De fait, une glissade dans ce couloir ne serait pas drôle; au bas de la pente, qui est ici d'au moins 45 ou 50 degrés, s'ouvre une large roture, telle la gueule d'un crocodile affamé. Peu après, nous prenons sur la gauche, le long de la paroi du couloir qui offre au moins un appui solide : on n'y est plus à la merci de la neige. Cent mètres plus haut il faut traverser le couloir. Les guides n'avancent qu'avec des précautions extrêmes, tassant soigneusement la neige sous leurs pas et

enfonçant leurs piolets tant qu'ils peuvent. Bientôt, l'endroit difficile est passé. Quelques minutes de facile grimpade, et nous atteignons le col du Talèfre, limite de la France et de l'Italie (3,570 mètres). Il est 8 heures du matin.

Malheureusement nous ne pouvons nous arrêter. Là-bas, sur les Aiguilles, de longues traînées blanches annoncent que la tourmente n'est pas loin, et le vent cingle dur. Nous descendons sur le versant italien, le froid cesse; aussi nous arrêtons-nous pour déjeuner. Cependant la neige arrive : en un moment, tout disparaît derrière les petits flocons blancs. Grâce à Dieu, cela ne dure pas longtemps, et nous pouvons nous remettre en route.

La descente dans les rochers est d'abord facile, quoique rapide; toutefois, il faut les quitter pour prendre une pente de glace de 50 degrés recouverte de neige. Au bas, à

l'intersection de cette pente et du glacier de Triolet, une large et longue crevasse nous invite à la prudence. Heureusement, çà et là émergent quelques pointes de rochers auxquelles l'un au moins de la cordée peut solidement se tenir. Parfois l'on glisse, mais la corde est là. Encore deux ou trois marches de 1^{m},50 de hauteur à franchir, et la fameuse crevasse est enfin contournée. Ici, sur le glacier du Triolet, nous pouvons aller sans crainte. Bientôt, cependant, la pente augmente; assis alors, nous dévalons avec une vitesse vertigineuse, les uns derrière les autres, amassant des tas de neige qui nous portent jusqu'en bas. Le piolet nous sert de frein et de gouvernail. En quelques secondes nous faisons plus de chemin qu'en marchant cinq minutes. Deux ou trois fois ce jeu recommence; aussi en une demi-heure sommes-nous arrivés aux séracs. Encore quelques glissades sur la

neige fraîche, et, pour trois heures, nous voilà condamnés à la moraine.

Pendant trois heures, dans ce vallon étroit et sauvage, aux pentes dénudées, sans autre végétation que quelques touffes de rhododendrons desséchés, il nous faut marcher à travers un amas de rocs énormes, de cailloux, d'éboulis. Au commencement encore nous évitons la moraine proprement dite en prenant à gauche par des sentes légèrement gazonnées; mais bientôt après avoir passé la cabane du Triolet, il nous faut descendre une paroi escarpée, puis un couloir rempli de pierres roulantes assez long à traverser. C'est l'heure du déjeuner; au bord d'un petit ruisseau, nous étalons nos provisions pour le dernier repas avant Courmayeur.

Mais voici la grande moraine. Les pierres, d'abord petites, deviennent de plus en plus grandes. Au bout d'une demi-heure

ce sont de véritables blocs avec des intervalles qui rendent les sauts difficiles. Çà et là nous suivons le lit d'un ruisseau qui traverse la moraine, mais aussitôt il disparaît sous les pierres qu'il faut de nouveau escalader. Enfin les guides nous annoncent le terme de notre supplice. Il y a là, paraît-il, à un quart d'heure de marche, un pont qui nous conduira sur l'autre bord. Cet espoir nous ranime, et, avec une nouvelle énergie, nous cherchons le pont. Le pont malheureusement ne se montre pas, pour la bonne raison qu'il est emporté. Avec un calme imperturbable, les guides nous racontent qu'il va falloir, pendant une demi-heure, continuer encore sur la moraine. C'est alors une explosion d'indignation parmi nous. « Continuer sur la moraine? — Ah non! Plutôt traverser à la nage. »

Par bonheur, le tronc d'un jeune sapin renversé se trouve là. A la manière des

sauvages de Cooper, nous le redressons et le laissons retomber sur l'autre rive; puis, avec nos piolets en guise de balanciers, nous passons les uns après les autres, sans que personne tombe à l'eau. Ce succès nous donne du courage. Un autre bras de ruisseau est passé de la même manière. Décidément nous sommes pontonniers.

A partir de cet endroit, c'est la grande route jusqu'à Courmayeur. A une demiheure de là, nous trouvons les voitures que nous avons commandées. Deux heures après, en suivant le Val Ferret si vert et si riant avec son tapis de fleurs et ses ruisseaux limpides, bien différents des ruisseaux boueux des glaciers, nous arrivons à Courmayeur. Il est 3 heures de l'après-midi, heure française.

Le col de Talèfre est un des passages de la chaîne qui ont une utilité réelle. Whymper (*Scrambles amongst the Alps*) prétend qu'il

est plus court que le col du Géant. Sans aller si loin, on peut entre ces deux cols établir un parallèle :

Nous avons mis :

De Chamonix au Montanvert.........	2 h.
Du Montanvert à Pierre-à-Bérenger...	2 h. 30
De Pierre-à-Bérenger au Col.........	4 h.
Du Col au val Ferret................	4 h.
Du val Ferret à Courmayeur.........	2 h. 30

Soit, de Chamonix à Courmayeur, arrêts non compris, 15 heures de marche; et cela sans nous presser, car j'avais avec moi mon jeune frère Antoine.

D'autre part, voici les temps que les guides m'ont indiqués pour le col du Géant comme correspondant aux nôtres pour le col de Talèfre :

Chamonix au Montanvert............	2 h.
Montanvert au col du Géant.........	7 h. 30
Col du Géant à Courmayeur.........	3 h. 30

En tout, 13 heures.

C'est donc une différence de deux heures

en faveur du col du Géant. Il faut ajouter que par le col du Géant on évite les moraines, ce qui, comme on l'a vu, n'est pas le cas pour le col de Talèfre. Quoi qu'il en soit et en dépit de la fatigue causée surtout par les pierres pointues, les vrais touristes trouveront un grand plaisir à cette belle excursion.

A Courmayeur, peu de choses à voir. C'est une petite ville ancienne, aux rues étroites et mal pavées dont les maisons vieilles et grises n'ont rien de commun avec d'autres villes d'eaux. A part trois grands hôtels semblables à des casernes, dans les couloirs desquels on se perd, mais où du reste on est très bien, nulle construction moderne. Au cimetière on visite le tombeau d'Émile Rey, le plus célèbre guide qui oncques fut à Courmayeur et qui, après avoir fait quantité de premières ascensions et traversé des passages où nul ne s'est engagé depuis, s'est

tué vers 1891, en descendant l'Aiguille du Géant, glissant d'un endroit qui paraît pourtant sans danger. On voit sur son tombeau une croix, un piolet et une corde; au-dessous, une espèce d'arc en pierre et la devise : « Aujourd'hui à moi, demain à toi. » (*Hodie mihi*, *cras tibi,* disaient les Latins.)

Le lendemain, à 10 heures du matin, par un temps couvert, nous partions de Courmayeur, ayant devant nous ce qu'on pouvait voir de la chaîne du Mont-Blanc : les Grandes Jorasses, l'Aiguille du Géant et les Aiguilles du Peteret. La chaîne d'ailleurs semble bien moins imposante de ce côté-ci que du côté français. Cela tient à ce que les glaciers, diminués par les vents chauds d'Italie, ne descendent guère au-dessous de 300 mètres, celui de la Brenva excepté, et à ce que les aiguilles se détachent moins bien que celles de Chamonix. En deux heures et demie, suivant d'abord la route d'Entrèves et de

La Pallud, puis un petit sentier qui conduit tantôt à travers bois, tantôt sur des pentes gazonnées, nous arrivions au pavillon du mont Fréty, 2,100 mètres d'altitude. Là, arrêt pour déjeuner et flâner environ deux heures.

La montée du pavillon au col du Géant n'est qu'un jeu. Le chemin qui jusqu'au pied des rochers sert aux mulets est ensuite, dans le rocher même, parfaitement indiqué. Il a été d'ailleurs fort amélioré par les ouvriers employés à construire la nouvelle hôtellerie du Club Alpin italien. En voyant passer ces mulets chargés d'énormes poutres, puis ces travailleurs les hissant péniblement à travers les pierres, on juge de l'importance d'un pareil travail. Les ouvriers sont au reste bien payés; aussi l'hôtellerie coûtera-t-elle très cher. On dit que le nivellement du terrain a déjà absorbé près de 20,000 francs.

A 5 heures, deux heures et demie après notre départ du Mont-Fréty, nous arrivons au refuge du col du Géant. Ce refuge, construit à 3,300 mètres d'altitude par les soins du Club Alpin italien, est, après les observatoires du Mont-Blanc, les cabanes du Dôme et de l'Aiguille du Goûter et celle du Col de l'Aiguille du Midi, le plus élevé de la chaîne; c'est aussi un des mieux installés. On y trouve deux pièces, l'une servant de salle à manger avec un petit fourneau, l'autre de chambre à coucher avec deux lits superposés; cette dernière mesure à peu près trois ou quatre mètres : on y peut dormir à l'aise, grâce aux couvertures dont les lits sont pourvus. Dans la salle à manger, une plaque de marbre rappelle que la reine d'Italie, Marguerite de Savoie, fut par un orage obligée de passer la nuit dans cette cabane.

A 4 heures et demie les guides viennent

nous réveiller. Vite debout et dehors. Le temps est merveilleux! Déjà le soleil commence à se lever. A droite, le Mont-Blanc devient de plus en plus rose. Devant nous, le Grand Paradis, la Trivola dressent leurs cimes neigeuses : à gauche, les Alpes Pennines avec le Mont-Cervin, le Mont-Rose, le Breithorn... puis les Alpes Bernoises. Au-dessus du Mont-Rose plane un nuage qui tout à coup prend la forme d'un gigantesque chameau avec son museau, ses bosses, ses pieds : rien ne manque. Dans sa course aérienne, il semble parcourir les grands sommets qu'il effleure ; puis il se transforme et s'évanouit!

Vu le beau temps, je me décide à tenter l'ascension de l'Aiguille du Midi que le mauvais état de la neige m'avait, il y a quelques jours, empêché de réussir alors que je n'étais plus qu'à 40 mètres du sommet. Mon frère et notre ami Candido Gui-

marâës préfèrent aller au Grand-Flambeau et aux Aiguilles Marbrées, dans l'espoir d'y trouver des cristaux. Je reste seul avec Alphonse Payot, le porteur Bozon et mon valet de chambre Augustin Damen.

A 5 heures un quart, les deux groupes partent presque en même temps. Le nôtre descend les pentes du col du Géant, l'autre prend celles du Grand-Flambeau. En une demi-heure, nous sommes au fond de la vallée Blanche. Nous marchons sur la neige gelée comme sur un parquet. Pendant quelque temps, nous longeons le bas de la Tour ronde. Au pied du Mont-Maudit les difficultés augmentent. Ce sont d'abord deux ou trois pentes de glace, dans lesquelles il faut tailler des marches; puis une grande roture qu'on passe sous une étroite arête; plus loin une avalanche de pierres et de glaçons qu'il faut traverser. Dans le fond même de la vallée, la neige n'a pas la

même consistance que plus haut; tantôt elle porte, tantôt elle cède tout à coup : cela dépend du poids du marcheur. Tandis que je n'enfonce que de temps en temps, notre porteur Bozon disparaît continuellement jusqu'aux genoux. Heureusement, nous trouvons bientôt des traces qui nous facilitent la montée des premières pentes. Plus loin, ce sont nos propres traces de l'autre jour que nous retrouvons. L'Aiguille du Midi n'apparaît que quand, après avoir dépassé les Grands-Rognons, on arrive au Grand-Plateau que limitent le Mont-Blanc du Tacul, le col de l'Aiguille du Midi, l'Aiguille elle-même et les autres Aiguilles. Certes, d'ici elle n'a pas l'air inaccessible qu'elle a de Chamonix, ni l'aspect de château fort aux quatre tourelles qu'on peut lui trouver du col des Grands Montets, par exemple; mais elle est néanmoins belle encore avec ses plaques de rochers rouges

et l'arête blanche qui, à droite, conduit à quarante mètres du sommet. C'est elle qui, l'autre jour, a causé notre défaite : aussi ne la perdons-nous pas des yeux. — La neige a-t-elle diminué? Est-elle meilleure? Alphonse Payot a confiance. Tant mieux!

Une halte de quelques minutes pour déjeuner, et, à 7 heures un quart, nous prenons la fameuse arête. En quelques minutes nous atteignons l'endroit d'où l'autre jour, avec un touriste accompagné de deux guides qui nous avaient attendus, nous avons été forcés de rebrousser chemin. Aujourd'hui la neige, sans être profonde, semble tenir suffisamment.

Avec les plus grandes précautions, nous avançons. Payot fait les pas. Pendant ce temps nous attendons, solidement attachés à nos piolets enfoncés jusqu'au fer. La prudence s'impose quand on a d'un côté une pente de glace de 80 degrés par laquelle,

en quelques minutes, on pourrait descendre au plan de l'Aiguille, et de l'autre, au-dessous d'une corniche, une pente non moins raide, coupée au bas par une profonde crevasse prête à nous engloutir.

Un peu plus loin, il faut quitter l'arête et prendre la pente de gauche pour gagner le rocher. C'est l'endroit sinon le plus difficile, du moins le plus dangereux, celui où il faut redoubler de précaution, car si l'un de nous glissait...

Le rocher d'ailleurs est bientôt atteint, et, malgré les corniches, les pas difficiles et les cheminées aux parois couvertes de glace, c'est un plaisir de tenir quelque chose qui ne partira pas au moment où l'on s'y attend le moins.

L'escalade, qui en temps ordinaire ne présente pas de difficultés sérieuses, est aujourd'hui moins aisée, les crochets et les entailles du rocher auxquels on pourrait se tenir

étant recouverts par la neige. Néanmoins nous arrivons sans accident à une sorte de petit col, d'où, en raison même de l'inclinaison du rocher qui ne permet pas à la neige de séjourner, l'ascension est facile. A 8 heures un quart, nous posons le pied sur le sommet, plate-forme ronde de deux mètres de diamètre, avec un balcon naturel du côté de Chamonix et un édicule élevé par les guides du comte de Bouillé qui, en 1860, réussirent la première ascension ; le comte lui-même dut rester à 40 mètres du but, les guides refusant de le mener plus loin, tant était grande la terreur qu'inspirait alors cette aiguille maintenant d'un accès facile.

Nous restons une demi-heure au sommet pour jouir du superbe panorama. En ce moment, pas un nuage au ciel. A près de 3,000 mètres au-dessous de nous, Chamonix, en avant de la chaîne des Aiguilles Rouges, nous sourit ; à gauche est celle des Fiz ; à

l'arrière-plan, au delà du lac de Genève, dans un vague bleuâtre, la chaîne du Jura. La chaîne du Mont-Blanc elle-même est d'ici magnifique; l'observatoire semble tout près.

De l'autre côté, les Grandes Jorasses dominent tout; puis c'est une suite d'aiguilles, de pointes, d'arêtes semblables à une ruine immense; plus loin, l'Oberland Bernois, les Alpes Pennines, le Grand-Paradis.

A 8 heures trois quarts nous commençons la descente, descente peu difficile d'ailleurs, car la neige a diminué, et il n'y a plus de marches à faire. A droite, au-dessous de nous, on nous montre le couloir par lequel ont été faites les premières ascensions. Encore quelques précautions pour la traversée de l'arête, et nous sommes en sûreté...

Au bas de l'Aiguille proprement dite,

halte pour déjeuner, non loin d'un endroit où m'est arrivé l'autre jour une singulière aventure. Nous marchions assez vite sur la neige bien unie, sans crainte ni précautions. Le guide qui me précédait me dit : « Attention, une crevasse ! » J'enfonçai donc mon piolet pour mieux m'assurer, et, au même instant, comme par un chef-d'œuvre de prestidigitation, je disparus aux yeux de tous. Seule la tension de la corde fit comprendre à mes compagnons que j'étais encore là. Quant à moi, subitement, sans rien sentir, je me trouvais à deux mètres au-dessous du niveau du sol. Heureusement, la crevasse était étroite, quoique profonde ; en m'arc-boutant je m'installai commodément et pus répondre à ceux qui me demandaient de mes nouvelles, qu'il était difficile d'être mieux ; et que si l'humidité ne commençait à se faire sentir, j'y prendrais volontiers quelque repos. Les guides d'ailleurs se mirent

aussitôt en devoir de m'extraire, et, tel un revenant couvert d'un linceul de neige, j'apparus aux yeux de mes compagnons. C'est à croire, comme Tartarin, que les crevasses sont faites pour qu'on y tombe et qu'on vous en retire.

A 11 heures un quart, après une course folle, des chutes, des glissades, nous arrivons au haut des séracs du Géant. Une demi-heure pour attendre les autres, que nous voyons là-haut sur les pentes du col, et nous reprenons notre marche.

La traversée des séracs, sans présenter ici de difficulté sérieuse ni le moindre danger, est cependant un des passages de glacier les plus difficiles de la chaîne du Mont-Blanc. A travers cet amas de blocs de glace, semblable de loin à une ancienne ville arabe avec ses terrasses, ses minarets, ses rues étroites et tortueuses, il faut, bon gré, mal gré, trouver son chemin. Parfois, ce sont des

crevasses d'un mètre cinquante qu'il faut sauter, parfois des séracs qu'il faut escalader verticalement : une petite glissade sur la neige fraîche, et le travail recommence. Ici c'est une crevasse capable de contenir une maison, avec des tons azurés et verdâtres et des fonds mystérieux ; un peu plus loin, un petit lac émeraude avec de grandes falaises blanches, puis, s'arc-boutant sur deux séracs énormes, un pont de neige d'une parfaite régularité audacieusement lancé au-dessus d'une crevasse sans fond. D'instant en instant la féerie change, on se croirait dans une ville enchantée. La ville enchantée devient d'ailleurs, quand on l'a parcourue une demi-heure, fatisdieuse par l'attention qu'il faut faire à chacun de ses pas. Aussi est-ce avec une vraie joie que nous en sortons et que nous nous débarrassons des cordes.

A partir de là c'est de nouveau une char-

mante promenade sur le glacier bien uni, quoique mouillé.

Près du Tacul, nous rencontrons le plus beau moulin que j'aie jamais vu. Dans un trou sans fond de deux mètres de diamètre, le ruisseau que nous suivons s'engouffre tout à coup avec un bruit de tonnerre, décomposant la lumière et projetant sur les parois de glace toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Puis c'est un autre ruisseau qui se forme pour avoir le même sort.

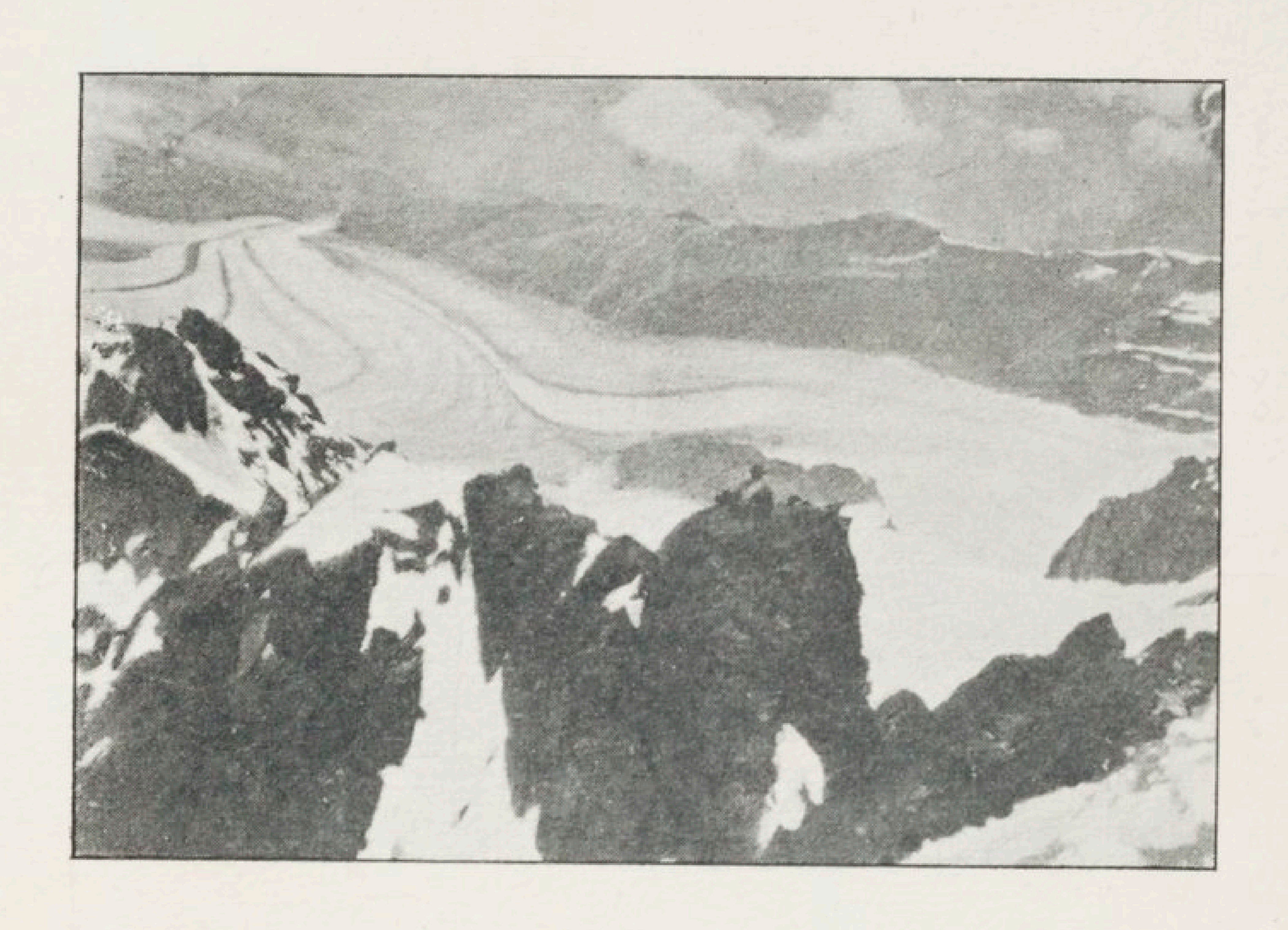
Les moraines du Géant et de Léchaud traversées, nous prenons la Mer de Glace. A 3 heures 10 nous arrivons au Montanvert, et un peu avant 5 heures à Chamonix, d'où nous étions partis 74 heures aupa ravant.

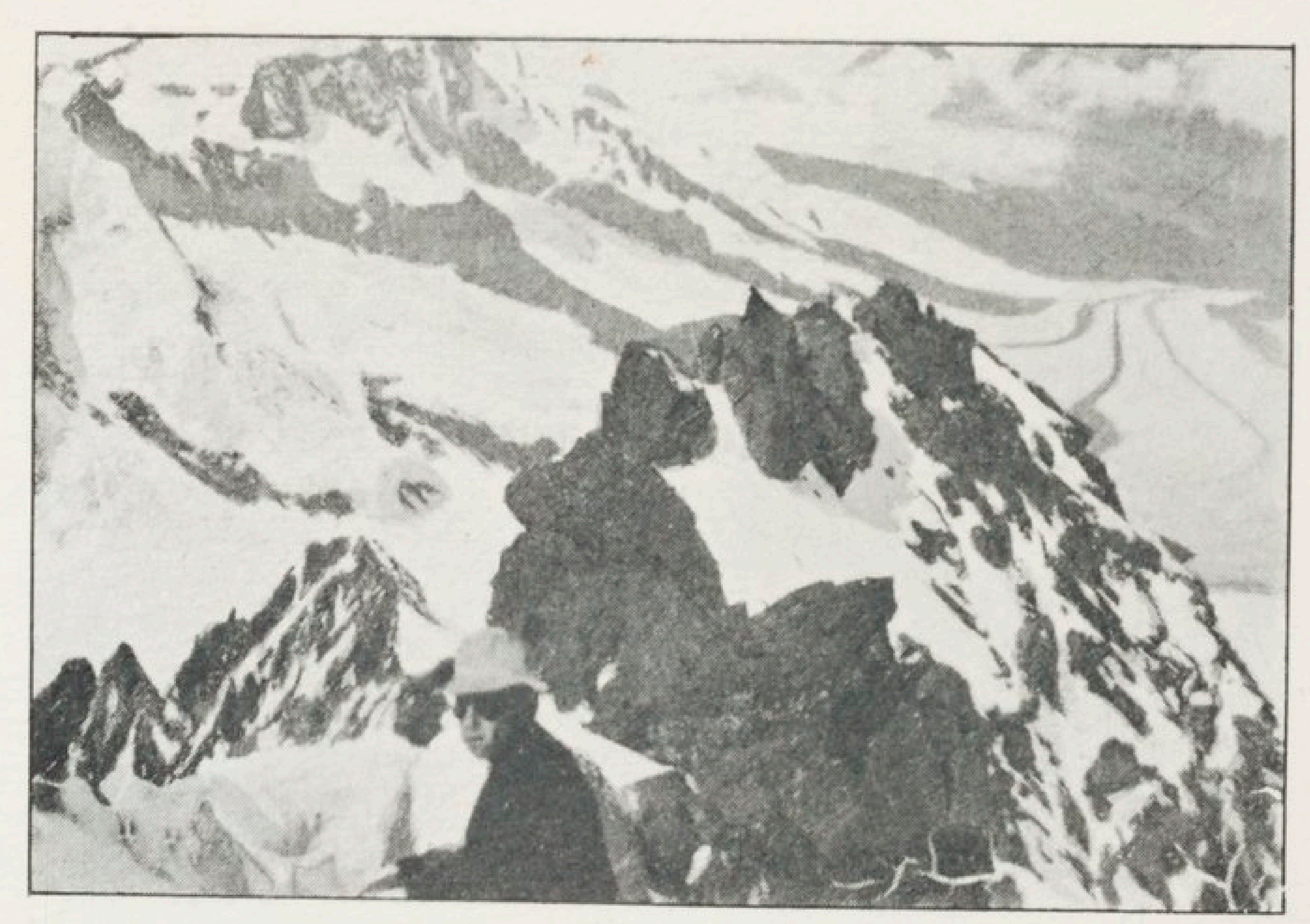
A notre arrivée, je suis tout étonné d'apprendre que j'ai planté un drapeau au sommet de l'Aiguille du Midi, vers 10 heures. Vérification faite, un autre voyageur avec

un guide de Chamonix avaient fait, le même jour, l'ascension par Pierre-Pointue : il est curieux que nous ne les ayons pas rencontrés.

Et maintenant, je n'ai plus qu'à remercier nos bons guides Frédéric et Alphonse Payot et Camille Simon, ainsi que nos porteurs Bozon et Cachat, qui nous ont si bien conduits. Cette excursion si belle n'a qu'un désavantage, celui de donner une furieuse envie de monter à toutes ces aiguilles qui, pendant notre course, semblaient nous appeler du haut de leurs socles de granit.

Septembre 1897.





ARÊTES DU MONT ROSE

AU MONT-ROSE

(Août 1898.)

Une dernière sonnerie, et, dans un claquement de portières qui se ferment, le train du Gorner Grat, arraché enfin à sa torpeur, s'ébranle lentement, nous (1) emportant comme à regret vers le Riffelberg, notre première étape sur la route du Mont-Rose.

Pas très sportif peut-être, ce début d'ascension en chemin de fer! Mais qu'importe La chaleur est là pour excuser notre paresse, et du fond du cœur nous bénissons l'inven-

(1) Mon frère Antoine, mon ami Candido Guimarâës et moi.

teur de la crémaillère de nous épargner, avec le chemin muletier du Riffelberg, deux heures de montée mortellement ennuyeuse dans la poussière et les cailloux.

Ici, au contraire, nous nous élevons sans efforts, sans fatigue, emportés par la régularité silencieuse d'un discret courant électrique dans la fraîcheur des sapinières et des torrents glacés, avec de charmants aperçus sur la vallée de la Viège et le Cervin.

Riffelberg! Le temps de débarquer, de retrouver nos guides de Chamonix, les Payot, venus à pied, et de ravitailler la caravane, et nous repartons — cette fois sur nos jambes, hélas! — par le sentier du glacier de Gorner. Rien à dire de ce sentier, souvent à peine indiqué sur l'herbe, souvent aussi rempli d'atroces cailloux, véritable torture pour les pieds. Tout d'abord nous montons environ 200 mètres droit devant nous, puis, obliquant à droite le long d'un

lac d'un noir métallique, le Riffelsee, dans lequel se mire, fière de son isolement, la Dent du Riffel, nous descendons, en traversant la montagne du Gorner, vers le point où nous devons prendre le glacier.

Ce point atteint (trois quarts d'heure après notre départ du Riffel), la traversée commence, difficile d'abord sur la glace noire et glissante du bord du glacier, charmante ensuite sur une surface bien unie à peine recouverte d'une mince couche de neige. Comme il n'y a ici ni crevasses ni moulins, nous ne nous attachons même pas ; chacun marche droit devant soi comme bon lui semble, n'ayant à prendre garde qu'aux semblants d'yeux de fromage dont le glacier est rempli, vases d'un azur verdâtre dans lesquels on risquerait de prendre un bain de pieds un peu froid. A mentionner aussi trois ou quatre ruisseaux coulant entre des parois de porphyre qu'il nous faut, sui-

vant leur largeur, sauter ou franchir sur des échelles, puis une vaste dépression du glacier entourée de grands blocs blancs et verts qui marque, paraît-il, le lit d'un ancien lac, le Gorner See.

Grâce à la rapidité de notre marche, la traversée du glacier ne dure guère qu'une demi-heure, et bientôt nous atteignons les premiers rochers de l'Untere Plattje, une grande moraine triangulaire enclavée entre deux glaciers, juste au pied du Mont-Rose. Encore quelques pas, et nous sommes à la cabane du Club Alpin, dite Cabane Bétemps, où nous devons passer la nuit. Là une désagréable surprise nous attend : la cabane est bondée de monde, et il n'y a plus de place pour nous. Grâce aux guides, heureusement l'affaire s'arrange, le gardien du Club Alpin consentant, moyennant pourboire, à nous laisser coucher dans sa chambre au premier étage. Nous y déposons donc nos sacs et

nos piolets; puis, profitant des dernières lueurs du jour, nous nous amusons à escalader les rochers qui surplombent la cabane, de façon à jouir de la vue du Mont-Rose qu'en ce moment même le soleil couchant embrase de ses derniers feux. Partout ailleurs, de longs lambeaux noirs aux bordures de pourpre traînent sur les montagnes, nous promettant le mauvais temps pour demain... Quand nous rentrons à 8 heures, nous trouvons tout le monde couché, et notre arrivée est accueillie par de sourds grognements. Aussi nous empressons-nous de suivre l'exemple général.

Rien à dire de la nuit. Nuit atroce comme toutes les nuits passées en montagne, avec l'aggravation d'un lit de paille trop étroit et d'une fenêtre qu'on ne peut arriver à fermer! Pour moi qui suis près du mur, la situation est des plus tenables, ma position avantageuse me permettant de repousser

victorieusement les incursions par trop fréquentes de mon voisin; mais les autres malheureusement ne sont pas du même avis : aussi sont-ce des vociférations continuelles, bientôt suivies de cris et de chansons que l'envie suscite pour ramener les dormeurs à l'insomnie générale..... Un véritable cauchemar!

A 2 heures, brusque réveil. Ce sont les guides qui à côté commencent bruyamment leurs préparatifs. Préparatifs compliqués s'il en fut, à en juger par l'interminable procession de bottes et de piolets qui, avec une continuité désespérante, passent et repassent devant notre porte. Aussi est-il près de 3 heures quand Frédéric Payot, qui se figure nous réveiller, vient mettre fin à nos tourments en annonçant que tout est en ordre pour le départ, ce qui n'empêche d'ailleurs pas les préparatifs de recommencer de plus belle.

Enfin, après de longs ficellements de guêtres et de sacs et un copieux déjeuner auquel les guides ont peine à s'arracher, nous allumons nos lanternes et nous nous mettons en route sur le chemin de la moraine.

Devant nous trois points lumineux, vagabonds comme des feux follets, intermittents comme des vers luisants, nous indiquent la direction à suivre : ce sont les lanternes des trois caravanes qui nous précèdent...

De ces points lumineux il y en a d'ailleurs aujourd'hui partout : sur le glacier du Gorner, sur le chemin du Riffel, sur la route du Lyskamm, sur celles de Castor et Pollux. — Et pourtant le temps n'est guère engageant ! Au ciel, pas une étoile ; sur les montagnes des nuages partout !

La traversée du bas de la moraine que, pour atteindre le glacier du Mont-Rose, il

nous faut maintenant attaquer, est difficile ; c'est une rude escalade sur de grandes plaques de rocher lisses et glissantes dont la nuit, à peine entamée par nos lanternes, empêche de distinguer les rares aspérités. Aussi n'avançons-nous qu'avec les plus grandes précautions, souvent à quatre pattes, remplaçant aux endroits difficiles la vue par le toucher. Malgré cela, nous nous fourvoyons plusieurs fois dans des impasses ; il faut alors revenir sur nos pas et redescendre, tout en regimbant, ce que nous avions eu tant de peine à monter. Puis, le fil d'Ariane retrouvé, l'escalade recommence, lente et pénible, semblable à une promenade d'aveugles en terrain inconnu.

Par bonheur pour nous, ce jeu ne dure guère longtemps : bientôt en effet nous rencontrons un névé, puis un long couloir à moitié glacé qui en quelques minutes nous

conduisent aux derniers rochers de la moraine. Là nous prenons pied sur le glacier dont la pente, d'abord très forte, diminue ensuite peu à peu. La neige, grâce au froid, est excellente; aussi avançons-nous vite et sans peine, suivant une ligne droite qu'avec une précision mathématique les talons de Payot tracent devant nous.

Un changement de direction à gauche pour éviter un énorme dos d'âne hérissé d'effrayants séracs, et nous arrivons au pied d'un long couloir où la pente reprend de plus belle. Il faut nous attacher : halte donc! Nous en profitons pour éteindre nos lanternes devenues inutiles : déjà en effet le jour commence à poindre, allumant là-bas sur les silhouettes fantastiques des montagnes une longue série de feux allant du Weisshorn tout rose à la pointe toute rouge du Cervin. Plus loin, sur une bande de ciel bleu surmontée de nuages pourpres,

nous apercevons, tout étincelantes de soleil, les blancheurs lointaines d'Italie et de Savoie. Que n'avons-nous ici le beau temps qu'il fait là-bas !

Après le couloir dont l'escalade ne demande que quelques minutes, vient un large plateau assez long à traverser, puis une interminable pente sans caractère défini. Du chemin, mortellement ennuyeux dans sa simplicité, rien à dire. De la neige, toujours de la neige ! Aussi ne s'en occupe-t-on guère. D'un pas inconscient, chacun va devant soi, les yeux fixés sur le dos de son devancier, bientôt hypnotisé par cet objet unique du regard se détachant en silhouette noire sur la blancheur éblouissante de la route. Peu à peu, à mesure qu'on avance, toute notion des choses environnantes se perd, les sens s'émoussent ; seul le sixième, celui de la marche, continue à fonctionner. Il ne faut d'ailleurs pas se

figurer que cette inconscience du mouvement, cette espèce de sommeil ambulant soient moins fatigants que l'activité raisonnée, car que peut le physique quand le moral n'est pas là pour le relever? C'est ainsi que, tout en exigeant une dépense de forces bien plus considérable, une ascension de rocher, difficile, mais intéressante, est pour l'organisme une bien moindre épreuve qu'une longue et facile marche dans la neige.

Seul d'entre nous Payot qui conduit la caravane travaille intellectuellement, cherchant sans cesse l'endroit où la neige est le plus résistante, en observant la teinte, la sondant par-ci par-là du bout de son piolet, constamment anxieux d'une crevasse non vue.

Cependant, sans nous en apercevoir, nous nous élevons peu à peu, et bientôt, vers 8 heures, nous arrivons à un grand

plateau bordé à l'Est par les deux principaux sommets du Mont-Rose, la Dufourspitze (4,638 mèt.) et le Nordend (4,612 mèt.). Nous devons être à plus de 4,000 mètres, à en juger par la pointe du Mont-Blanc (4,810 mèt.) que là-bas au loin nous apercevons par-dessus les coupoles du Breithorn (4,200 mèt.). Avant de commencer l'escalade finale, nous faisons une courte halte pour restaurer nos forces; mais bientôt le froid, de plus en plus vif, nous remet en mouvement, et c'est presque en courant que, dans un engourdissement de pieds et de mains intolérable, nous gravissons le flanc de l'arête sur laquelle sont greffées les diverses sommités du Mont-Rose. Au bout d'un quart d'heure heureusement nous atteignons un petit col (*sattel* dans le dialecte du pays) qui sépare la pointe Dufour, située à notre gauche, d'une autre proéminence sans importance, et pas-

sons en Italie, où, délicieusement installés sur un rocher surplombant le vide, nous nous faisons pendant quelque temps dégeler au soleil.

Puis nous nous remettons en route sur l'arête ici fortement inclinée et, qui pis est, recouverte d'une croûte de neige glacée formant du côté italien une corniche menaçante. L'endroit n'est guère rassurant : aussi les guides n'avancent-ils que pas à pas, avec force tâtonnements, déterminant méticuleusement à l'aide du piolet la bande à peine large d'un mètre où le pied peut se poser en sûreté. En dépasser les bords, ce serait à droite un plongeon certain à travers la corniche, à gauche une glissade proportionnellement accélérée, aboutissant, là-bas, au fond bleu d'une crevasse.

Au bout d'une vingtaine de minutes heureusement nous atteignons le premier

tourillon du long mur crénelé qui forme la partie supérieure du Mont-Rose, mur dont il va nous falloir maintenant suivre le faîte, le vrai sommet (4,630 mèt.) se trouvant à l'autre extrémité. Le commencement de la traversée est plutôt facile, c'est une agréable promenade sur de bons rochers à peine ébréchés par le temps et le plus souvent dépourvus de neige. Mais bientôt les difficultés augmentent : l'arête de plus en plus étroite, de plus en plus vermoulue, est maintenant recouverte d'une mince couche de glace sur laquelle nous glissons à qui mieux mieux. A chaque instant un rocher vient nous barrer le passage; puis ce sont de profondes meurtrières dans lesquelles il faut nous laisser descendre pour remonter de l'autre côté à force de poignets. Ajoutez à cela l'altitude de plus de 4,600 mètres et le froid qui rendent tout effort plus pénible. Enfin, après avoir plu-

sieurs fois cru toucher au but, nous arrivons au pied d'une superbe tour ronde que nous escaladons par une corniche latérale. Encore une descente, puis quelques pas sur la neige, et, à 10 heures précises, nous prenons pied sur le sommet du Mont-Rose (4,638 mèt.), petite plate-forme de deux mètres de diamètre déjà occupée par une dizaine de personnes. Pour trouver place, il nous faut descendre un peu sur le versant italien, où du moins nous avons l'avantage d'être en plein soleil. Avec une caravane anglaise comprenant une dame, qui arrive après nous, nous sommes une vingtaine au sommet.

La vue malheureusement laisse à désirer : pendant que nous montions, les nuages se sont condensés au-dessous de nous, et maintenant un impénétrable rideau s'étendant de tous côtés jusqu'à l'horizon nous cache tout ce qui est au-dessous de 3,000 mè-

tres, toutes les vallées du Piémont par exemple. De cet océan de coton blanc, seules les grandes pointes émergent, mettant çà et là sur l'immensité blanche de grosses taches noires et brunes de rocher.

Voici d'abord à côté de nous les nombreuses sommités du Mont-Rose : *Nordend*, *Balmenhorn*, *Ludwigshoehe*, *Punta-Gnifketti* (avec la cabane de la reine Marguerite), *Zumsteinspitze*, etc., simples boursouflures de l'énorme massif; puis, partant de ce nœud puissant, les deux bras immenses de neige et de rocher qui enlacent la vallée de la Viège;

Au Nord, les grandes masses du Dom, l'Allalinhorn, l'Alphubel, le Rimpfischhorn, les Mischabels toujours rouges;

A l'Ouest, la corniche argentée du Lyskamm que sépare le Felikjoch, de Castor et Pollux, jumeaux par la similitude de leurs

blanches rotondités ; la gigantesque arête du Breithorn flanquée de cascades de glace et de neige, le petit Mont-Cervin gardant le Théodule ; puis une défaillance de la montagne, une large échancrure d'où émergent à peine quelques rochers, allant jusqu'à l'endroit où tout d'une pièce se dresse l'immense corne du Cervin, sublime épave de formations disparues ; en face de nous, la pyramide de la Dent Blanche ; puis un enchevêtrement incroyable de formes bizarres, une moraine dont chaque pierre est un pic, allant du sombre Gabelhorn au Weisshorn resplendissant de glace ;

Tout au fond, en dernier plan, la masse éternellement dominante du Mont-Blanc ; plus près le Grand Combin ; au Sud-Ouest, la Trivola, le Grand Paradis.

Nous passons au sommet une charmante demi-heure, caressés par un délicieux soleil qui ne luit que pour nous et dont ne jouis-

sent pas les habitants de la vallée : on ne se croirait guère à 4,600 mètres.

Peu à peu le vide se fait autour de nous ; l'une après l'autre les caravanes partent. A notre tour nous disons adieu au Mont-Rose et nous nous mettons en route, non sans regret.

La traversée de l'arête est maintenant bien plus facile qu'à la montée ; presque partout, en effet, le soleil a fait fondre la glace, et là où il y en a encore les marches sont taillées. La dernière partie surtout, si difficile à la montée, est maintenant méconnaissable ; nous la descendons presque en courant avec une aisance que nous n'aurions amais rêvée. Aussi en moins d'une heure sommes-nous au *Sattel*. A partir de là, la descente devient pénible : le soleil, dont les rayons nous sont renvoyés avec usure par les pentes immuablement blanches qui nous entourent, brille maintenant dans un ciel

presque noir, de tout son éclat, et rend la chaleur intolérable; la neige complètement ramollie ne nous porte plus. Aussi est-ce une suite ininterrompue d'enfoncements, de glissades, de culbutes, de tensions subites de la corde provoquées par l'inégalité de la marche. Peu à peu la bonne humeur elle-même s'en va. Au lieu de rire comme jusqu'à présent de ces petites mésaventures, on se fâche : ceux qui tombent s'en prennent à ceux qui les précèdent, l'irritation est continuelle...

Au bout de quelque temps, heureusement, l'ombre arrive, apportant avec la fraîcheur l'apaisement, et durcissant la neige sur laquelle il est, à présent, possible de marcher.

Nous sommes arrêtés en haut du second couloir par une énorme crevasse de deux ou trois mètres qu'une couche de neige illusoire cache à nos regards. Avec des précautions

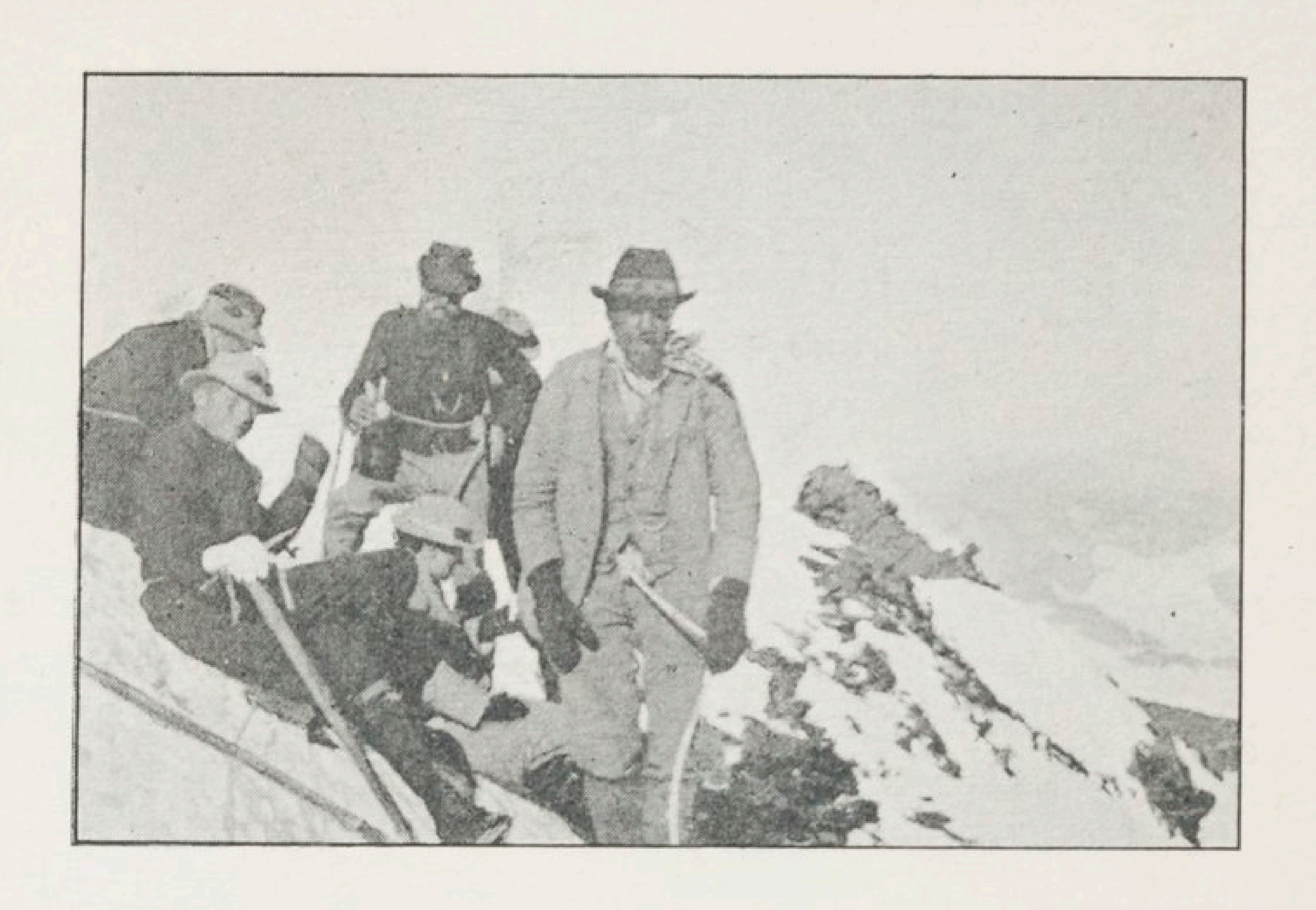
infinies Payot, à quatre pattes, s'approche du bord du gouffre, détermine, en regardant par un trou pratiqué dans la neige, l'endroit où celle-ci pourra nous porter; puis un à un nous passons pendant que le premier et le dernier de chaque cordée prennent position, prêts à toute éventualité. Le passage se fait sans encombre; seul un de nous enfonce toute sa jambe dans un trou, nécessitant tout un sauvetage qui d'ailleurs est vite fait.

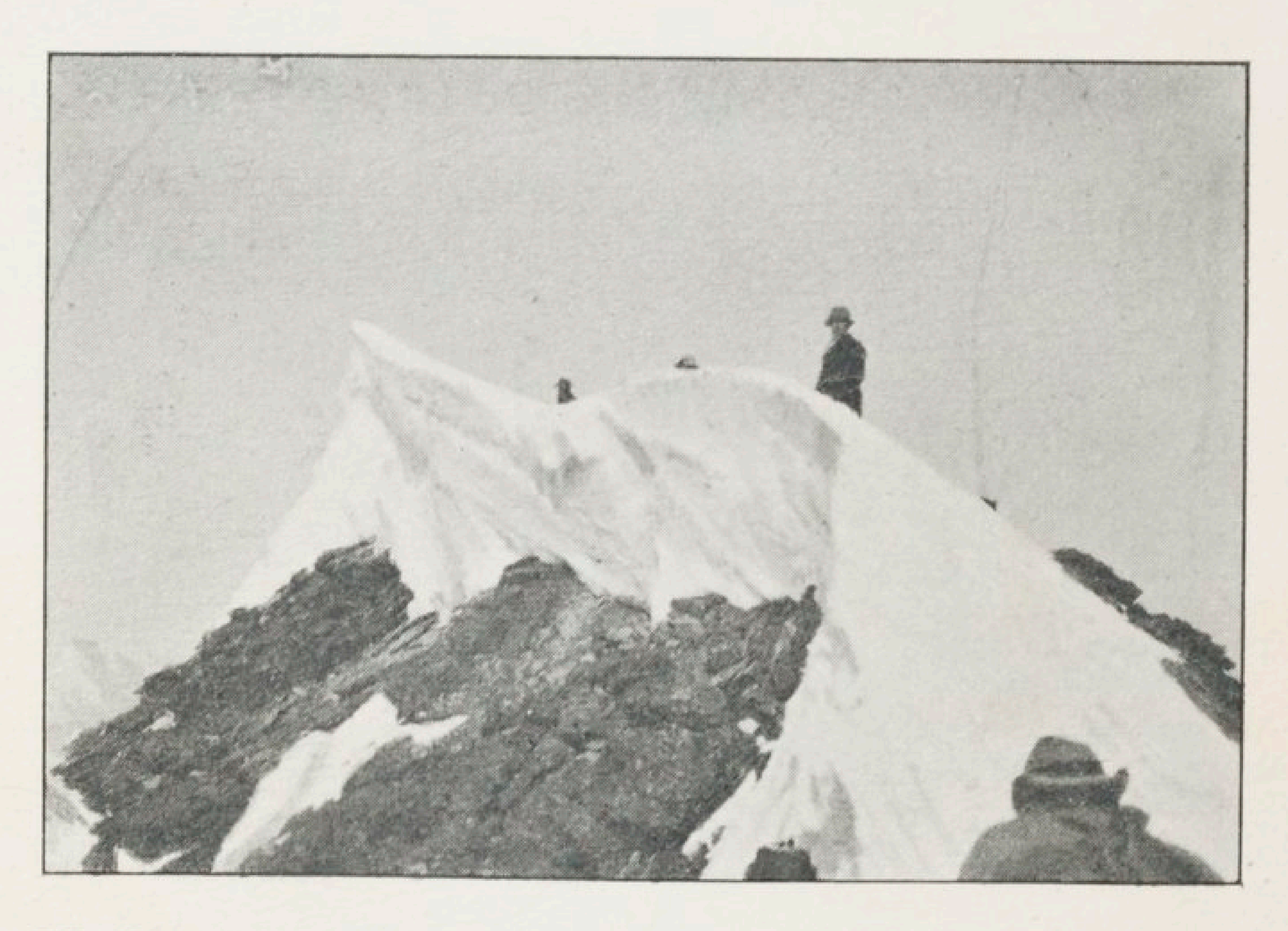
A une heure et demie enfin nous atteignons la moraine après une glissade vertigineuse de plusieurs centaines de mètres. Nous nous détachons, nous repartons de plus belle, et un quart d'heure après nous atteignons la cabane, où, dans un effondrement des muscles enfin détendus, nous nous reposons une demi-heure.

A 2 heures et demie nous nous remettons en route en deux groupes qui se séparent

après le glacier : ceux qui veulent prendre le train au Riffelberg et ceux, dont je suis, qui préfèrent descendre à pied. Les derniers arrivent à Zermatt à 4 heures, les autres à 4 heures et demie, tous en bon état et enchantés de l'ascension.

Mai 1899.





LES ASCENSIONNISTES ET LEURS GUIDES AU SOMMET DU MONT CERVIN

AU MONT-CERVIN

(31 août-1er septembre 1898.)

Il y a bon temps que le Cervin a perdu son traditionnel renom d'inaccessibilité et que les génies malfaisants, lanceurs de pierres, dont de naïves légendes peuplaient autrefois ses rochers, ont fait place à la foule disparate des grimpeurs, hôtes banaux d'un jour. Chaque année, chaque instant presque, enlève au sommet jadis vierge, maintenant foulé sans cesse, avec un peu de sa pierre, un peu de sa gloire ; bientôt l'ascension, réputée d'abord impossible, puis très dangereuse, ne sera plus pour l'alpiniste

exercé qu'une simple promenade, qu'un peu de gymnastique sans danger, en attendant qu'une commode crémaillère vienne définitivement remplacer les difficultés de l'escalade. Et cependant, pour l'alpiniste, le Cervin est encore et restera toujours la montagne par excellence, fascinante par sa forme étrange et ses précipices sans fond, célèbre par les luttes acharnées dont elle fut le théâtre, type classique d'une ascension de rocher.

Voilà pourquoi, en alpinistes qui se respectent, nous avions depuis longtemps placé dans le Cervin notre ambition suprême; voilà pourquoi, chaque fois qu'au cours d'une de nos ascensions dans la chaîne du Mont-Blanc nous apercevions, surgissant des blancheurs lointaines du Valais, l'immense corne noire, notre pensée était toujours : monter là-haut.

Voilà enfin pourquoi, en août dernier,

nous débarquions à Zermatt, avec la ferme intention d'exécuter le plus tôt possible un projet si longtemps caressé.

31 août. — Le grand jour est arrivé, les derniers préparatifs sont faits, les sacs des guides bouclés. Lentement, la caravane s'ébranle, et, après avoir pendant quelque temps suivi ce que les guides appellent la moraine de Zermatt, c'est-à-dire la grande rue pavée d'horribles cailloux pointus, elle sort triomphalement du village.

En fait d'ascensionnistes, nous ne sommes que trois : mon frère Antoine, mon domestique Augustin Damen et moi; mais avec les trois guides Frédéric et Alphonse Payot de Chamonix et Aloys Supersacco de Saaz, le porteur Jean Payot, fils de Frédéric, le convoi d'amis qui nous accompagnent à pied, à âne, et la chaise à porteurs où ma mère nous suit jusqu'au Lac Noir, nous formons une imposante procession.

Rien à dire du sentier qui de Zermatt conduit à l'hôtel du Lac Noir, sentier charmant d'ailleurs, montant au milieu de prairies parsemées de fleurs, au travers de bois alternés de clairières, bordé de ces chalets valaisans, coquets et propres, qui ressemblent à des jouets.

A 11 heures et demie, nous arrivons à l'hôtel (2,589 mèt. d'altitude), admirablement situé sur le prolongement élargi de l'arête N.-E. du Cervin, à l'entrée du glacier de Furggen, près du petit lac dont il porte le nom.

Déjeuner très gai ! Le temps qu'il fera demain forme le thème principal de notre conversation. Le matin, le ciel était peu rassurant : partout de gros nuages noirs, violemment chassés par un vilain vent d'ouest, porteur de pluie ! Maintenant heureusement il s'est plutôt déchargé ; déjà par-ci par-là on voit le bleu percer, et le

bonnet du Cervin lui-même, si menaçant il y a deux heures, commence lentement à se désagréger, laissant voir par endroits, à des hauteurs non soupçonnées, de grosses taches brunes de rocher. Bientôt toute la face Nord est dégagée; les nuages acculés par la tempête derrière la face Est forment un immense drapeau gris auquel, à chaque instant, le vent enlève un morceau; une demi-heure après, il n'en reste plus que quelques lambeaux qui, par leur danse échevelée, témoignent de la violence de la bourrasque. Nous en profitons pour contempler à notre aise la route de demain, nous apercevons même là-haut une caravane qui, péniblement, descend le névé de l'Épaule, exagérant dans le télescope la difficulté de l'entreprise.

A 3 heures enfin, après une visite à la petite chapelle du Lac Noir, où deux plaques de marbre rappellent la mort de

deux victimes du Cervin, Seiler et Biener, nous disons adieu à ceux qui nous ont accompagnés et nous nous mettons en route pour la vraie ascension.

En partant, nous rencontrons trois caravanes qui reviennent; elles n'ont pas eu de chance : vent épouvantable, froid intense, aucune vue! Notre but immédiat est maintenant l'arête du Hörnli, énorme jetée de pierre, séparant les glaciers de Furggen et du Matterhorn, sur laquelle nous devons gagner le vrai Cervin. Nous n'avons pour le moment qu'à suivre le sentier. Une petite descente, une ancienne moraine recouverte de gazon à traverser, et nous arrivons à un lac, plus grand que le Lac Noir, dont les eaux métalliques reflètent le Cervin. Là, il nous faut prendre la moraine du glacier de Furggen, chaos inextricable de blocs de toute forme, de toute grandeur, apportés en des temps préhistoriques par

des couches de glaciers disparues. La traversée de ce dédale n'est heureusement accompagnée d'aucun des tourments qui souvent font de ce genre de pérégrination un véritable martyre : le chemin, très bien tenu, court en effet, ici, sur une espèce de digue de pierre parfaitement régulière qu'on dirait mise là exprès par la nature. Aussi sommes-nous bientôt au pied de l'arête et, après quelques minutes d'une escalade assez aisée dans un couloir à marches artificielles, sur l'arête elle-même.

Partout ailleurs ce côté-ci, poli il y a plusieurs milliers d'années par le glacier de Furggen, est, paraît-il, absolument impraticable, de sorte que, pour éviter les dents de la crête, il nous faut passer sur l'autre versant. Là, nous retrouvons notre sentier, qui, tracé d'abord dans le rocher, nous fait ensuite traverser d'immenses plaques de neige absolument lisses descendant d'une

traite jusqu'au Matterhorner-Gletscher(1). Nulle difficulté sérieuse : seul le vent soufflant par rafales rend parfois la marche pénible.

Pendant une vingtaine de minutes, nous avançons ainsi à peu près horizontalement; puis peu à peu, l'inclinaison de l'arête augmentant sans cesse, les plaques de neige finissent par disparaître, laissant à nu le rocher qu'il nous faut attaquer. Au commencement, il est vrai, nous n'avons affaire qu'à une espèce d'éboulis de blocs énormes entre lesquels un chemin est facile à trouver et où il n'est que rarement nécessaire de se servir des mains; mais au bout d'une demi-heure le jeu se corse, les marches deviennent plus hautes, les faux-fuyants moins faciles à trouver; bientôt même une énorme plaque de rocher trian-

(1) Glacier de Matterhorn.

gulaire, presque lisse, vient nous barrer le chemin. C'est la première difficulté sérieuse du Cervin, difficulté, nous disent les guides, dans le genre de celles que nous aurons à surmonter le lendemain; aussi l'aisance avec laquelle nous nous en tirons nous donne-t-elle bon espoir pour la suite de l'ascension.

La plaque une fois passée, le chemin redevient facile, et un quart d'heure après, à 5 heures environ, nous arrivons à la Cabane du Club Alpin, où nous devons passer la nuit. Nous y trouvons installés deux Allemands avec leurs guides, qui assez aimablement nous souhaitent la bienvenue. Le premier, un gros bonhomme à grande barbe rousse, est un de ces types classiques qu'on ne se représente que dans une taverne allemande, un énorme pot de bière à la main : son compatriote l'intitule *Herr Professor*, et de fait il semble appartenir à

l'enseignement; l'autre, un long maigre, à la physionomie peu germanique, porte le titre de *Herr Doctor*.

La cabane, heureusement, est assez grande pour tout le monde ; nous laissons une pièce aux Allemands et nous nous installons dans l'autre, où un bon feu ne tarde pas à nous réchauffer. Dehors le vent continue à souffler en rafales, sifflant lugubrement à travers les rochers. Néanmoins, comme le temps s'est entièrement remis, nous nous risquons dehors pour jouir de la vue. Comme de juste, c'est la face Est du Cervin, théâtre de nos luttes du lendemain, qui tout d'abord attire nos regards. Spectacle saisissant ! Sur un plan d'inclinaison moyenne, un inextricable enchevêtrement de rochers de toutes formes, de toutes grandeurs, sillonnés de couloirs profonds, tachés de grandes plaques de neige; un monde de pierre étrangement vivant, aux

aspects infiniment variés; une féerie immense, toujours renouvelée, dans laquelle l'œil se perd, trompé par les intervalles non soupçonnés. Voilà la face Est du Cervin! Et vraiment, à voir ce chaos incroyable, ce désordre sublime, on se demande si c'est bien là l'immense muraille presque verticale, absolument lisse et apparemment inaccessible, qu'on a contemplée de Zermatt, si là-bas ce petit piton dépassant à peine les rochers qui l'entourent est bien la pointe aérienne qui couronne le Cervin! Question d'optique et de point de vue! Pendant quelque temps, nous restons en contemplation devant la colossale pyramide de pierre; puis nos yeux se reportent sur le reste du panorama. En ce moment, le soleil se couche, caressant de ses derniers feux tout cet amoncellement prodigieux de neige et de glace qui, à l'Est, borde la vallée de la Viège. Ce sont les Mischabels qui les pre-

miers s'embrasent, puis de piç en pic, de dôme en dôme, l'incendie se propage, teignant de rose la blancheur de la neige et de pourpre le brun foncé du rocher. En même temps, le bleu du ciel, sur lequel se détachaient tantôt les cimes blanches, se décompose, faisant place à trois bandes superposées, bleue, rouge et verte, que séparent mille nuances indéfinissables.

Pendant quelques minutes c'est une étourdissante fanfare de couleurs qui à chaque instant va *crescendo;* puis peu à peu tout s'éteint, il ne reste plus que la blancheur blafarde de la neige sur le bleu foncé du ciel!

Ce n'est d'ailleurs qu'un entr'acte; car déjà la pleine lune, comme si elle n'avait attendu que la sortie du soleil pour entrer en scène, commence à surgir de derrière le Mont-Rose, énorme, sanglante. Quelque temps encore les dernières lueurs du cré-

puscule dominent la clarté nouvelle; puis la nuit se fait; la lune, restée seule, inonde de sa lumière bleue tout ce cirque immense plein de vapeurs mystérieuses, inventant mille formes étranges, donnant à chaque chose un aspect nouveau, répandant partout un calme impressionnant, fantastique, le calme de la mort. Le spectacle est maintenant fini; le décor restera le même jusqu'à demain matin. Aussi nous arrachons-nous, bien qu'à regret, à notre contemplation pour redescendre aux vulgarités de la vie.

Dans la cabane où les guides nous ont préparé le souper, nous retrouvons nos deux Allemands, dont la faim a également éteint l'enthousiasme et dont les « *grossartig* » (1) s'appliquent maintenant à une énorme pièce de bœuf qu'ils sont en train de dévorer. A

(1) Expression d'admiration en usage dans la langue allemande, littéralement : « grandiose. »

en juger par leur bonne humeur, l'opération, savamment dirigée par *Herr Professor*, semble leur procurer une joie véritable. Ils ne regrettent qu'une chose : c'est de ne pas avoir là leur *Vereinskapelle* (bande de musique de leur société), institution qui dans leur existence semble jouer un rôle prépondérant et au sujet de laquelle leurs plaisanteries ne tarissent pas.

Le repas fini, nous sortons pour rassurer, par une série de feux de Bengale verts et rouges, Zermatt sur notre sort. Là-bas, au fond de la vallée, une lumière bleue tremblote un moment. C'est la réponse. Bonsoir.

Vite nous rentrons, et tant bien que mal nous nous entassons les uns contre les autres, sous les couvertures que nous avons apportées du Lac-Noir. Peu à dire de la nuit : ajoutez aux désagréments habituels d'une nuit passée en montagne les sifflements lugubres du vent, les non moins lugubres

ronflements de *Herr Doctor,* les coups de coude continuels de voisins trop serrés, l'anxiété de savoir quel temps il va faire, et vous en aurez une idée suffisante.

A 2 heures environ branle-bas général. *Herr Professor* commence à se trémousser d'impatience, et *Herr Doctor* lui-même interrompt ses ronflements ; l'un après l'autre les guides se lèvent et vont faire du thé pour nous et du café pour eux-mêmes, cas ils n'aiment pas le thé. Comme d'ordinaire, ils prennent leur temps; aussi l'impatience des deux Allemands ne connaît-elle plus de bornes : vite ils engloutissent plusieurs bols de thé avec de grandes tartines de pain, bousculent leur guide trop lent à leur gré, attrapent leur porteur qui ne peut arriver à boucler son sac, et se précipitent dehors comme une trombe, oubliant la convention que nous avons faite la veille de partir en même temps pour éviter de nous envoyer

des pierres : il est vrai que, quand on est en haut, le danger est moins grand ! Dans leur précipitation, ils oublient une bouteille que dix minutes après leur porteur, suant sang et eau, vient chercher.

Quant à nous, il faut attendre encore un quart d'heure que les Payot aient fini de savourer leur café et de ficeler méthodiquement leurs sacs. Après quoi, nous nous attachons en deux cordées, mon frère Antoine avec Frédéric Payot et son fils, moi avec Supersacco, Alphonse Payot et Augustin, et nous nous mettons enfin en route à 3 heures un quart, suivis d'une caravane anglaise qui a préféré coucher au Lac-Noir et en partir vers une heure du matin.

Départ étrange ! Entre les rochers auxquels, par une suppression de tout détail trop cru, la lune donne quelque chose de surnaturel, glisse une longue file de formes confuses, suivies d'ombres immenses que

déchirent les mille aspérités de la montagne. Comme pour ne pas troubler le sommeil des géants de pierres chacun se tait : on n'entend que le bruit discret des pointes de piolet heurtant le rocher. L'heure est en effet solennelle : nous sommes maintenant arrivés au vrai Cervin, à l'endroit où, tout d'une pièce, l'immense obélisque surgit de son socle de neiges et de moraines. Devant nous une paroi de rocher noir se dresse, inattaquable ; il nous faut transiger avec la montagne, aller lui demander plus à gauche l'accès qu'elle nous refuse ici.

Charmante, d'ailleurs, la traversée de ces quelques pans de rochers gigantesques au milieu de ce monde de formes étranges rendues encore plus fantastiques par le mystère de la nuit. Notre chemin? Une étroite corniche à peine définie entre l'immense muraille sans couleur, contre laquelle nous rampons, et l'abîme vague, plein de

miroitements argentés du glacier dormant sous la lune. Les difficultés, on ne s'en aperçoit guère : tantôt c'est un couloir profond à traverser, tantôt un rocher saillant à contourner, tantôt une plaque lisse à passer; mais ici, sous le manteau uniforme de la nuit qui cache le danger, tout paraît facile à l'imagination rassurée.

Les difficultés d'ailleurs, si difficultés il y a, ne durent guère plus d'une vingtaine de minutes grâce au glacier de Furggen dont nous atteignons bientôt les plaques supérieures, semblables à de grandes vagues blanches déferlant contre les flancs de la montagne.

A partir d'ici le chemin est de nouveau tracé : nous n'avons qu'à suivre la ligne d'intersection de la neige et du rocher. Pendant une dizaine de minutes nous marchons ainsi horizontalement; puis peu à peu la ligne en question remonte vers une

grande échancrure de la montagne dans laquelle elle nous fait pénétrer. Nous avons le plaisir d'y rejoindre nos bons amis les Allemands et sommes nous-mêmes obligés de faire halte. C'est que, pour sortir de l'impasse où nous sommes, il faut à notre droite escalader un rocher absolument vertical de trois ou quatre mètres de hauteur contre lequel, en ce moment, *Herr Professor* est en train de se débattre. A en juger par ses efforts, l'opération doit être difficile, et nous plaignons sincèrement le guide à qui incombe la dure tâche de le hisser. Après *Herr Professor*, *Herr Doctor* passe. Puis c'est notre tour. En réalité, le passage n'est guère terrible.

Une fois en haut, nous obliquons légèrement à droite pour éviter un couloir ennuyeux, puis nous montons droit devant nous, suivant la ligne de plus grande pente, comme on dit en géométrie. Nulle diffi-

culté sérieuse! La face Est du Cervin n'est en effet le plus souvent qu'un gigantesque escalier, aux marches plus ou moins hautes, plus ou moins marquées, mais toutes relativement faciles à gravir. C'est à cette configuration qu'on doit la facilité relative de l'ascension du côté de la Suisse par rapport au côté italien où, entre deux précipices impraticables, il faut suivre une arête vermoulue; et cette différence a pour origine principale la composition géologique de la montagne. Le Cervin étant en effet formé, depuis la base jusqu'au sommet, de rochers stratifiés en bancs assez réguliers qui tous sont légèrement relevés vers l'Est, les rochers qui du côté de l'Italie ont une tendance marquée à surplomber forment, du côté Suisse, des marches admirables, inclinées vers la montagne. Ajoutez à cela l'inclinaison relativement faible (tout au plus 45 degrés) de la pente, habituelle-

ment considérée comme verticale parce qu'on ne la voit que de face, et vous vous expliquerez la facilité surprenante avec laquelle on se meut ici sur des rochers qui de loin paraissent absolument impraticables. Le plus souvent nous n'avons même pas à nous servir de nos mains : le piolet suffit. Aussi avançons-nous rapidement, sans prendre garde au chemin qui n'est guère défini. Souvent même nos deux cordées se séparent pour se retrouver quelques centaines de mètres plus haut, quand quelque partie plus raide nous force à chercher le point faible de la montagne.

Et nous montons! Nous montons sans arrêt, à peine conscients de l'effort dépensé, dans l'éblouissement d'un soleil levant radieux..... Et, par contraste, nous songeons à ces montées mortellement ennuyeuses dans la neige glissante d'interminables glaciers auxquelles ailleurs nous avons été si

souvent condamnés... Béni soit le rocher ! Qu'importe, après tout, qu'ici l'effort musculaire soit double, triple peut-être ! L'esprit au moins se repose ! Sur la neige, la fatigue, à cause de l'ennui, est autant morale que physique ; ici elle n'est que physique, et encore n'a-t-on guère le temps d'y penser.

Aussi sommes-nous tout étonnés de nous trouver si haut, quand, deux heures environ après notre départ, les guides nous montrent, à quelques centaines de mètres au-dessus de nous, l'ancienne cabane du Club Alpin, audacieusement perchée sur un rocher en forme de tour, un peu à gauche de l'arête. Le chemin pour y arriver n'est guère difficile : nous traversons d'abord une large bande de neige qui, du glacier de Furggen à l'arête N.-E. du Cervin, marque d'une longue cicatrice blanche toute la face sur laquelle nous sommes ;

puis, après quelques rochers sans importance, nous atteignons une cheminée garnie d'une corde dont l'escalade assez facile nous met sur la plate-forme de la cabane. Pour gagner l'entrée située de l'autre côté, il n'y a plus qu'à faire le tour, sur une étroite corniche ménagée entre le mur et l'abîme.

La cabane, une petite hutte en pierres dans laquelle, même en se serrant, quatre personnes auraient peine à trouver place, est pleine de neige et depuis longtemps hors d'usage : néanmoins, comme l'endroit est commode pour s'asseoir, nous nous y arrêtons dix minutes; après quoi nous repartons de plus belle, laissant derrière nous *Herr Doctor* et la caravane anglaise, tandis que *Herr Professor,* qui, malgré sa corpulence, grimpe comme un chamois, gagne continuellement de l'avance.

Le chemin maintenant devient plus ac-

cidenté; ce n'est plus le grand escalier aux marches presque régulières de tout à l'heure; ici les difficultés se succèdent et ne se ressemblent pas, sans que du reste nous nous en plaignions, car c'est vraiment un plaisir que d'escalader ces rochers bien solides, absolument dépourvus de neige.

Nous voici maintenant à la cheminée Moseley, ainsi nommée du nom d'un Américain imprudent qui, s'étant détaché de ses guides, perdit pied en voulant la descendre et s'en alla en bonds progressifs jusqu'au glacier de Furggen, où l'on trouva son cadavre trois jours après. Depuis on y a mis une corde. Néanmoins la difficulté est encore assez sérieuse.

Un peu plus haut, les guides nous montrent le théâtre d'une autre catastrophe, l'étroit bandeau de neige sur lequel mourut en 1886, de froid autant que de fatigue, l'Anglais Brockard que ses compagnons

durent abandonner là, après une nuit passée au milieu d'un épouvantable ouragan de neige, pour aller chercher du secours à Zermatt. Quand ils revinrent, il était trop tard! A la cheminée Moseley succèdent quelques plaques assez raides qui donnent à travailler aux bras, puis un couloir presque vertical, mais en somme assez facile à escalader grâce aux aspérités nombreuses du rocher. En haut, nous trouvons un étroit espace suffisamment confortable, où, entre un grand rocher et un précipice qui donne à réfléchir, nous nous installons pour manger quelque chose, juste au-dessous de *Herr Professor* qui, lui aussi, perché sur un rocher, prend sa petite collation.

A partir de cet endroit, nous nous rapprochons résolument de l'arête par une série de couloirs plus ou moins difficiles que dominent à droite d'immenses mono-

lithes bruns, et vingt minutes après nous atteignons les rochers qui forment la base de l'Épaule.

Encore une catastrophe à noter ici : la mort de l'Allemand Goers et de son guide emportés en 1890 par une rafale de vent.

L'Épaule que maintenant nous allons attaquer est une immense saillie de rocher greffée pour ainsi dire sur l'arête N.-E. du Cervin, à l'endroit même où le pic final commence, entre la face Nord dont la séparent d'insondables précipices, et la face Est à laquelle la relie un petit névé triangulaire, le névé de l'Épaule. C'est ce névé qu'à présent il nous faut traverser, ou plutôt escalader, car la pente est ici d'au moins 45 degrés.

Montée désagréable s'il en fut! Sur ce plan glacé, à peine recouvert d'une mince couche de neige mouvante, nul soutien, nul appui! Derrière nous, une surface abso-

lument lisse limitée en bas par une ligne toute droite derrière laquelle l'imagination devine mille précipices! Seule l'aisance avec laquelle devant nous les guides avancent, tout en jouant du piolet, nous donne confiance, et encore ne parvient-elle pas à nous arracher à cette idée énervante, obsédante, d'une glissade possible, monstrueuse, effrénée, aboutissant à une chute de plus de mille mètres! Aussi est-ce avec un véritable soulagement que nous trouvons un peu plus loin une corde qui, bien qu'à moitié enfouie dans la neige, nous permet de gravir en toute sûreté le reste du névé.

En haut nous reprenons l'arête qui, considérablement rétrécie, forme ici l'Épaule proprement dite, une crête dentelée à peu près horizontale d'une vingtaine de mètres de longueur conduisant, entre deux abîmes, du névé que nous venons de quitter à la

paroi du pic final. La traversée heureusement, bien qu'assez désagréable, n'est ni longue ni difficile, et bientôt on arrive au pied de cette partie de la face Est qui, vue de Zermatt, semble verticale, sinon surplombante : c'est, suivant une comparaison assez juste, la base du semblant de maisonnette que forme la partie supérieure de la montagne.

Il nous faut ici abandonner la face Est devenue, en raison de son escarpement, absolument impraticable. La face Nord, par contre, dont l'inclinaison diminue peu à peu, commence à paraître accessible. C'est ce qui en 1865, lors de la première ascension du Cervin, porta Whymper et ses compagnons à passer de ce côté. Les guides nous montrent même à droite, au-dessus de nous, l'endroit où, pendant la descente, un faux pas de Hadow l'entraîna avec lord Francis Douglas, le pasteur Hud-

son et le guide Michel Croz dans une glissade irrésistible qui, de précipice en précipice, les mena jusqu'au glacier du Mont-Cervin. Whymper lui-même et ses guides, les deux Taugwalder père et fils, n'échappèrent à la mort que par miracle, la corde s'étant rompue à temps entre Taugwalder père et lord Douglas.

Maintenant on a partout ici chargé la montagne d'une profusion de cordes et de chaînes qui permettent de monter droit devant soi en suivant l'arête. Malgré cela, l'escalade n'est guère facile, les rochers sont lisses et glissants, les cordes souvent placées à des endroits où on ne peut guère s'en servir; il nous faut plusieurs fois nous hisser à force de poignets, exercice qui bientôt devient extrêmement fatigant pour les doigts à cause de la finesse des cordes. Aussi n'avançons-nous que lentement, un à un, évitant tout ce qui pourrait gêner

ceux qui nous précèdent ou nous suivent. De temps à autre un endroit favorable nous permet de nous reposer et de goûter ce charme indéfinissable, fait d'un commencement de vertige et de l'idée d'un danger possible, qu'on éprouve à être ainsi suspendu dans les airs, loin du reste du monde dont nous séparent d'insondables abîmes. Puis, la grimpade recommence, absorbante, et nous oublions tout ce qui nous entoure pour ne nous occuper que de la difficulté du moment. Encore une petite demi-heure de ce jeu émouvant, et l'angle de l'arête diminue tout à coup : nous sommes sur le toit du Cervin !

Un moment d'arrêt pour laisser passer *Herr Professor* et son guide qui déjà redescendent, véritable avalanche humaine, et nous repartons.

Le chemin est facile maintenant, la fatigue elle-même est oubliée ; nous courons

presque. Encore quelques plaques de neige semées de cailloux à traverser, quelques petits rochers inoffensifs à escalader, et à 8 heures un quart nous posons le pied sur le sommet de nos rêves. Devant nous s'étend l'arête de neige qui, comme un pont suspendu, relie entre elles les deux extrémités du Cervin ; à gauche, au-dessous d'une longue corniche formée par l'arête elle-même, les rochers qui surplombent Breuil, ornés d'une frange de stalactites de glace monstrueux ; à droite, une pente d'inclinaison moyenne, en partie recouverte de neige, allant jusqu'à l'endroit où, de ce côté, les précipices commencent. Encore quelques pas, et nous voici sur le petit cône pointu de neige immaculée qui forme le sommet suisse (1) du Cervin. Cette fois la

(1) L'altitude relative des deux sommets du Cervin, suisse et italien, varie suivant le niveau de la neige. En 1898, le sommet italien m'a semblé être un peu plus élevé.

victoire est complète; aussi sommes-nous quelques minutes tout à la joie du triomphe; en un clin d'œil une bouteille d'asti est débouchée et vidée à la santé de la plus belle des montagnes. Puis, pour mieux jouir de la vue, nous nous asseyons sur nos piolets croisés en guise de bancs.

Depuis notre départ de la cabane, c'est là le premier moment où nous ayons le loisir de porter nos regards autour de nous. Aussi le spectacle qui tout à coup se présente à nos yeux n'en est-il que plus saisissant. Ainsi perdus sur notre étroite plate-forme que limite de tous côtés l'abîme, inconscients de ce qui nous sépare du reste de la terre dont aucun bruit ne parvient jusqu'à nous, il nous semble planer dans l'espace. Au-dessus de nous, un ciel sans nuage, rendu presque noir par le contraste de la neige; à nos pieds, dans un éblouissement de lumière, un gigantesque

chaos de masses de toutes formes, de toutes couleurs, s'étendant jusqu'aux dernières limites de l'horizon. Sous la pureté immobile du ciel, tout cela dort dans le silence de l'espace; et pourtant cet océan immense aux vagues écumantes de neige donne bien l'impression vive et présente d'un travail gigantesque exécuté en des temps préhistoriques par l'eau et la glace. Aussi bien est-ce cette idée première de vie et de mouvement que l'œil, frappé seulement par les grandes lignes, transmet tout d'abord à l'esprit. Puis, non moins merveilleux que l'ensemble, les détails peu à peu se détachent en groupes charmants dans le sublime tableau : les nuances délicates de la glace ou de la pierre adoucissant le contraste violent des clairs et des ombres, et, dans les masses imposantes, les fines dentelures du rocher. Nous avons à nos pieds presque toute la chaîne des Alpes. Voici d'abord l'incompa-

rable massif des Alpes Pennines centrales, entourant comme une couronne de roses blanches mêlée d'épines la vallée de la Viège toute verte avec ses chalets proprets, plus minuscules que jamais, d'où monte vers les cieux une lente fumée bleue.

Devant nous, semblant tout près, la Dent Blanche, immense pyramide toute hérissée de rochers; plus loin, le Gabelhorn et le Rothhorn, avec leurs dentelures délicates, si délicates qu'elles semblent à la merci d'un souffle de vent; puis le blanc Weisshorn, la série des Mischabels rouges, les grandes masses éblouissantes du Dom; au centre, nœud puissant de ce colossal entassement de neiges et de rochers, le Mont-Rose avec sa série de pointes et sa longue traîne de glaciers; plus près de nous la crête argentée du Lyskamm, les pyramides jumelles de Castor et de Pollux, les coupoles du Breithorn flanquées du petit

Mont-Cervin. A l'ouest, le prolongement des Alpes du Valais allant en une série formidable de glaciers jusqu'au Grand-Combin et au Mont-Velan, superbes dans leur isolement. Puis une large entaille : la vallée du Rhône jusqu'au lac de Genève dont on aperçoit quelques miroitements; puis, seul dans une auréole de soleil que la neige nous renvoie, le géant des Alpes, le Mont-Blanc, écrasant de ses 4,800 mètres son entourage de dômes et d'aiguilles.

Voici maintenant le Dauphiné, les grands plateaux du Pelvoux, les ruines crénelées de la Meije et de la Barre des Écrins, les masses blanches de la Tarantaise. Au sud l'Italie : des montagnes blanches, le Grand Paradis, la Trivola, se détachant sur les prairies vertes des vallées du Piémont émaillées de gais villages; tout au fond, placé comme une sentinelle avancée aux portes de l'Italie, le cône imposant du Viso

surgissant tout seul de la plaine, puis un amas indéchiffrable de montagnes et de collines toujours plus bleues allant jusqu'à la Méditerranée.

A l'Est se montrent les Fiz noirs et blancs de l'Engadine se détachant parfaitement sur le voile des vapeurs bleues qui là-bas à l'horizon enveloppent l'Ortler, le géant du Tyrol.

Plus près et plus au Nord, les grandes masses de l'Oberland bernois, la blanche Jungfrau, le sombre Finsteraarhorn, le Moine terrible; tout un monde de glaciers et de rochers que l'œil fatigué renonce à détailler.

De tous côtés, l'atmosphère est idéalement pure; des montagnes situées à 100, 200 kilomètres, nous apparaissent avec tous leurs détails, leurs pointes, leurs arêtes, leurs couloirs, leurs glaciers.

Salut à nos vieilles connaissances qui

nous rappellent de bons jours passés : quelques-unes d'entre elles ont d'ici un aspect que nous ne leur avons jamais vu. Salut aussi à nos ambitions futures, pointes fascinantes qui semblent nous dire : A quand notre tour?

Longtemps nous resterions en contemplation devant ce panorama merveilleux, si, après l'esprit, le corps n'avait aussi ses droits, que le froid apporté par de continuelles rafales nous rappelle. En route donc!

Mais avant de partir, faisons à Zermatt d'où on nous observe par le télescope le signal convenu pour dire que tout va bien et que la caravane se prépare.

Après un dernier adieu, la première cordée fait demi-tour à droite, la seconde demi-tour à gauche. Je suis de la seconde : destination, Italie.

Nos premiers pas sont faciles : pour

atteindre le sommet italien, nous n'avons qu'à suivre l'arête en nous tenant un peu sur la face Nord afin d'éviter les saillies de la crête : simple promenade de cent mètres sur de bons rochers ou la neige, pendant laquelle le piolet des guides n'a même pas à travailler ! Une seule petite difficulté : la traversée de l'entaille d'ailleurs peu profonde qui sépare les deux sommets et marque la frontière d'Italie et de Suisse. Le sommet italien passé, tout change. Encore une courte descente sur la neige, puis plus rien ! Devant nous, à droite, à gauche, le vide ! Le moment est solennel : encore un pas, et nous allons pénétrer dans une région féerique de rochers et de précipices dans laquelle pendant six heures nous devrons nous débattre contre d'innombrables difficultés. Plus que tout autre, le chemin qui s'ouvre devant nous est célèbre dans les annales de l'alpinisme : autour de cette arête

de deux kilomètres toute une littérature s'est formée, et, tandis que la face Nord, plus courue en raison de sa bonhomie relative, n'est, à cause de son uniformité, connue en général que dans ses grandes lignes, ici chaque pierre a pour ainsi dire son histoire, chaque passage difficile son nom. Cette renommée universelle s'explique facilement ! il serait, en effet, presque impossible de trouver dans toutes les Alpes un résumé aussi complet des obstacles que le touriste doit vaincre pendant une ascension de rochers : cheminées de toute nature, plaques de toutes dimensions, arêtes de neige ou de rocher, rochers à contourner ou à franchir, rien n'y manque. Ajoutez à cela la grandeur sublime du spectacle continuellement changeant, l'effet fascinant produit sur l'esprit déjà énervé par la forme bizarre des choses, l'idée des luttes que l'homme a livrées contre la montagne avant de la vaincre, les

récits encore vivants de Whymper ou de Tyndall, et vous comprendrez la curiosité presque respectueuse avec laquelle tout alpiniste s'engage dans cette route merveilleuse.

Dès le premier pas, notre attente est comblée : nous faisons un véritable plongeon d'une quinzaine de mètres dans le vide, le long d'une corde trop fine qui nous coupe les doigts. Un moment d'arrêt sur une étroite plate-forme pour attendre la queue de la colonne, puis nouvelle corde, nouveau plongeon individuel. Supersacco disparaît le premier ; puis, dès qu'il a atteint un endroit sûr, c'est mon tour, et ainsi de suite, de façon qu'un d'entre nous ait toujours prise sur le rocher et puisse au moins, en cas d'accident, essayer de retenir les autres. Y parviendrait-il, le cas échéant ? Cela n'est rien moins que sûr ; mais la corde est tout au moins un appui moral incontestable.

Après deux ou trois plongeons de ce genre nous trouvons une mince corniche que nous suivons du Nord au Sud, pas longtemps du reste ; bientôt le chemin se trouve barré par une énorme plaque saillante, surplombante, presque verticale, qu'il nous faut franchir en nous livrant aux oscillations incertaines d'une corde pendant librement dans le vide. Viennent ensuite deux cheminées assez inoffensives, et de nouveau plus rien devant nous ! Cette fois-ci, c'est une échelle à corde solidement attachée à deux anneaux de fer qui nous rend la descente possible ; la difficulté n'est pas grande : ce serait pourtant exagérer que de la recommander à qui serait sujet au vertige. La position inclinée de l'échelle qui d'un rocher à l'autre nous force à descendre en regardant le ciel, le mauvais état des échelons, l'abîme qu'on devine sous soi en font un des endroits les plus désagréables de la descente.

Aussi est-ce presque avec un soupir de soulagement qu'au bas nous retrouvons une bonne corde bien verticale qui, par le plus court chemin, nous conduit à un charmant petit névé bordé de falaises magnifiques. De là, par d'autres cordes, nous atteignons en quelques minutes le col Félicité (1), petite brèche taillée dans l'arête, à l'endroit même où celle-ci voit tout à coup son angle d'inclinaison diminuer. C'est pour ce moment la fin des difficultés. Encore quelques cheminées aisées à descendre, quelques éboulis à traverser, et nous arrivons au col de l'Épaule (4,250 mèt.), échancrure qui sépare le dernier piton du Cervin de l'arête Tyndall.

Cette fente de rocher en 1862 arrêta Tyndall lors de sa célèbre tentative. « Nos espérances brisées, écrit-il, nous nous as-

(1) Ainsi nommé du nom de Félicité Carrel, une jeune fille faisant partie de l'expédition qui découvrit ce passage.

sîmes en face du sommet qui, à 200 mètres de nous, nous défiait toujours. » En réalité, cela ne se comprend guère, la traversée de l'échancrure, d'une profondeur de dix mètres tout au plus, ne présentant aucun embarras sérieux. Au fond est un petit monticule de pierres établi par les Carrel, qu'il faut franchir d'un seul pas, d'où le nom d'enjambée donné par les Valtournanchois à ce passage.

Quant à l'ascension du bastion qui de l'autre côté borde le col, c'est une grimpade assez amusante que l'absence de neige rend aujourd'hui encore plus simple.

Une fois en haut, nous faisons quelques pas ; puis, profitant d'un étroit espace plan qui se trouve sur le versant sud de l'arête, nous nous arrêtons pour déjeuner et jouir de la vue qui embrasse tout le côté italien de la montagne.

Voici d'abord, derrière nous, semblable à un donjon des vieux temps, avec ses pans

de mur absolument lisses, ses tourelles, ses crénelures, le pic final, dont nous venons d'opérer la descente. Vu d'ici, il a vraiment l'air inaccessible, et, n'étaient ces cordes et cette échelle qui là-haut marquent d'une longue trace blanche le chemin que nous venons de suivre, nous en serions à nous demander si c'est vraiment par là que nous avons passé.

Cette route n'est d'ailleurs pas la seule, paraît-il, par laquelle on ait atteint le sommet du côté italien. A gauche et à droite, les guides nous en montrent deux autres. La première, une étroite galerie courant le long de la montagne, jusqu'à l'arête N.-O. par laquelle on complète ensuite l'ascension, n'a été suivie que lors des deux premières expéditions effectuées par l'Italie (1). Le second che-

(1) La première par Jean-Antoine Carrel et Jean-Baptiste Bich; la seconde par le même Carrel avec M. Crawford-Grove.

min (1), qui n'a été que temporairement en usage, traverse vers la droite le bastion italien du pic final, pour aboutir directement au sommet suisse. Actuellement le chemin suivi par nous est le seul en usage (2).

Reportons maintenant notre regard sur ce qu'il nous reste encore à descendre. Voici d'abord entre deux abîmes béants la suite de l'arête Tyndall, mur gigantesque aux parois hérissées d'un monde de rochers multiformes, dont le faîte crénelé s'étend à peu près horizontal de l'endroit où nous sommes jusqu'à un tourillon de neige, appelé Pic Tyndall. Là la pente augmente soudain; l'arête, littéralement ravagée par le temps, s'abaisse en précipices successifs jusqu'au col du Lion : c'est la fameuse Crête du Coq,

(1) Découvert par le guide Aymonod.

(2) Découvert par cinq guides de Valtournanche : les trois Maquignaz et les deux Carrel, accompagnés de la jeune fille Félicité Carrel.

série merveilleuse de rochers aux formes les plus étranges que l'on puisse rêver. A gauche, à mille mètres au-dessous du col, les derniers névés du glacier du Mont-Cervin (1); plus bas encore, le riant Valtournanche avec ses prairies et ses bois de mélèzes, son ruisseau argenté et ses troupeaux de moutons, tableau tout de joie et de paix contrastant singulièrement avec les horreurs sublimes du monde de pierre qui nous entoure ici en haut!

Au moment de nous mettre en route, nous entendons des appels; ce sont les deux caravanes de *Herr Doctor* et des Anglais qui là-haut descendent avec une lenteur calculée les rochers surplombant l'échelle de corde. Nous leur répondons en leur souhaitant d'atteindre au moins avant la nuit la cabane de la Grande Tour.

(1) On nomme ainsi le glacier qui s'étend à la base de la montagne du côté italien.

La traversée de l'arête Tyndall, que pendant une demi-heure nous allons suivre et qui sépare ici le versant suisse du versant italien, est unique en son genre et émouvante au plus haut point. La crête, à peine large de deux ou trois mètres, bordée de part et d'autre par l'abîme et recouverte d'une croûte de neige glacée en forme de lame de couteau dans laquelle le guide de tête est souvent obligé de tailler des marches, n'offre nul point d'appui; si l'un de nous venait à glisser, celui qui le suit n'aurait qu'une chose à faire, se jeter de l'autre côté pour faire contrepoids.

Les nombreuses dents dont la crête est hérissée rendent la difficulté encore plus grande : suivant leur dimension et leur forme, il faut soit les escalader pour redescendre de l'autre côté, soit les côtoyer, ce qui est encore plus désagréable, vu l'état de désagrégation des rochers.

Le pic Tyndall (4,240 mèt.) une fois passé, la vraie descente commence. Voici d'abord, étroite et glissante, une arête de neige que le piolet de Supersacco travaillant sans relâche a vite fait de transformer en escalier de glace. Malgré cela, la descente est loin d'en être agréable. Un faux pas à gauche ou à droite, et, d'un côté comme de l'autre, nous faisons dans le vide un plongeon de près de mille mètres. Aussi est-ce plutôt avec plaisir que nous retrouvons le rocher, bien qu'ici ce ne soit pas encore la grande route, comme le fait spirituellement observer Payot. La partie de l'arête que maintenant nous suivons ressemble en effet assez exactement à un escalier gigantesque sur chacune des marches duquel on aurait, pour intercepter le passage, roulé un rocher suffisamment encombrant. Heureusement qu'entre le rocher et l'abîme il reste toujours une petite bande

d'environ 30 centimètres de largeur, sur laquelle, en s'aplatissant bien contre la pierre, on peut à la rigueur passer. La corde que, devant et derrière nous, les guides tiennent tendue, sert de rampe. La descente des marches elles-mêmes, d'une hauteur de deux à trois mètres, ne présente guère de difficultés, grâce aux nombreuses saillies dont la main du temps les a pourvues. Aussi, pendant quelque temps, le chemin est-il assez praticable. Peu à peu, cependant, les difficultés recommencent; les dents de la crête de plus en plus nombreuses, de plus en plus dures à contourner, nous barrent continuellement le passage, nous faisant envisager comme proche le moment où l'arête deviendra impraticable. Bientôt, en effet, nous atteignons le col Tyndall, petite brèche taillée à vif dans le rocher et bordée de l'autre côté par un énorme bloc de pierre absolument inattaquable :

force nous est de quitter la Crête de Coq.

Quitter la Crête de Coq! au premier abord le souhait paraît chimérique! A droite comme à gauche, pas un défaut de rocher, pas un indice de couloir qui pût permettre la descente. Mais voici le bout d'une corde à nœuds solidement rivé à une pierre. C'est le chemin, assure Supersacco. En avant donc!

Le passage est d'ailleurs loin d'être aussi difficile qu'au premier abord on serait tenté de le croire. La corde, une double corde à nœuds, d'une dizaine de mètres de longueur, est un auxiliaire précieux auquel on peut en toute sécurité se livrer; et le rocher, tout délabré qu'il soit, n'en est pas moins pourvu d'étroites saillies sur lesquelles tous les deux ou trois mètres on peut se reposer un moment. Pour la tête, en revanche, c'est une rude épreuve que cette descente verticale au milieu d'un monde de rochers que leur

proximité immédiate fait paraître encore plus monstrueux. A droite, à gauche, au-dessous de soi, on devine l'abîme; et la grêle de petites pierres qui avec un pétillement continu vont s'y engloutir vous démontre suffisamment quelles seraient ici les suites d'une dégringolade.

Comme pour nous en rendre l'idée encore plus présente, c'est justement ce moment que choisit le piolet d'Augustin pour s'échapper des mains de son maître et s'en aller de ricochet en ricochet, tel le boomerang des Australiens, se planter dans un petit névé à deux pas de l'abîme.

Une fois en bas de la corde Tyndall, ainsi nommée du nom du savant qui le premier découvrit ce passage et y laissa une corde en redescendant, nous trouvons de bons rochers moins escarpés, et quelques minutes après nous atteignons le *Linceul,* long et étroit névé allant de la paroi du ro-

cher que nous venons de descendre jusqu'aux précipices qui nous séparent du glacier du Mont-Cervin.

Le *Linceul!* Ce nom n'est justifié ni par le souvenir de quelque accident mortel, ni par la présence de dangers suggérant l'idée d'une mort possible. Et pourtant, il s'harmonise bien avec le ton général des choses qui nous entourent. Ici plus qu'ailleurs, l'horreur sublime de ce paysage étrangement tourmenté s'impose à l'esprit. Tout, depuis cette série fantastique de pierres tombales qui là-haut, sur la Crête de Coq, dressent vers le ciel noir leurs pointes menaçantes, jusqu'à cet abîme effrayant qui à chaque instant semble nous appeler, tout est ici funèbre, presque surnaturel. De ces blocs énormes dont le moindre suffirait pour nous écraser, de ces précipices sans fond dans lesquels le moindre faux pas nous entraînerait, des difficultés sans nom-

bre contre lesquelles, à chaque instant, nous nous débattons, une idée se dégage dominante : celle de notre faiblesse, de la fragilité de notre existence. Et voilà ce que symbolise le nom de Linceul donné à cette étroite bande de neige blanche perdue dans la fantasmagorie brune des rochers qui nous entourent.

Un moment d'arrêt pendant lequel Alphonse Payot, attaché au bout de la corde, opère le sauvetage du piolet d'Augustin, et nous continuons notre route sur le *Linceul*. La marche, nous ne tardons pas à nous en apercevoir, n'y est pas aussi commode que nous l'avions supposé. La neige gelée, inclinée suivant un angle de plus de 45 degrés vers l'abîme, n'inspire aucune confiance. Aussi, pour plus de sûreté, nous tenons-nous autant que possible contre le rocher de façon à pouvoir, le cas échéant, nous y retenir.

Le *Linceul* passé, l'inclinaison toujours croissante des rochers que nous traversons nous force bientôt à remonter jusqu'à une corde horizontale qui nous remet sur l'arête. La marche de tout à l'heure reprend alors, encore plus émouvante; car ici les blocs dont est hérissée la crête ont des proportions de véritables tours.

Bientôt nous arrivons à une brèche assez profonde qui nous sépare de la Grande-Tour, le dernier bastion de cet immense mur crénelé.

De nouveau il nous faut quitter l'arête, de nouveau uue corde fixée au rocher nous montre le chemin. La descente est ici moins aisée, car si la qualité de la pierre est meilleure qu'en haut, la corde, par contre, descendant obliquement le long du rocher, est une gêne plutôt qu'un appui.

Aussi les guides de Valtournanche ont-ils donné à ce passage le nom de Mauvais

pas qu'il mérite bien autrement que l'inoffensif rocher voisin de la Mer de glace décoré du même nom.

Le couloir relativement peu incliné qui suit le vallon des Étançons ne présente aucune difficulté sérieuse. La traversée de la base de la Grande-Tour, par contre, demande assez de soins en raison de l'étroitesse de la corniche qu'il faut suivre et du mauvais état dans lequel le rocher se trouve partout ici. Le passage n'est heureusement pas long, et bientôt, à un tournant du rocher, nous apercevons les deux cabanes italiennes. La première, *Capanna alla gran Torre*, située au pied même de la Grande-Tour, n'est plus guère fréquentée, en raison de l'humidité que produit la neige amoncelée tout autour; la seconde, par contre, perchée cinquante mètres plus bas sur un rocher s'avançant au-dessus de l'abîme, est assez confortable. On y accède directement

par les degrés de la Tour, série de plaques assez raides et glissantes auxquelles plusieurs cordes sont fixées.

Arrivés vers une heure à la cabane, nous y faisons une courte halte, tant pour attaquer nos provisions que pour admirer la vue, unique en son genre.

Nous sommes ici en plein royaume de la pierre : de quelque côté que notre regard se porte, ce sont partout les mêmes formes étranges, taillées au hasard, dans le rouge brun du rocher. Devant nous, merveilleuse entre toutes, la Grande-Tour, étonnante épave de formations passées laissée au seuil de ce monde de ruines comme pour en garder l'entrée; plus loin, montant en brusques saccades vers le sommet, la Crête du Coq, mur gigantesque à crénelures fantastiques, série incroyable de formes tordues et tenaillées par le temps, maintenues là-haut par un inconcevable prodige d'é-

quilibre. A droite, à gauche, tout n'est que ruines, et de ce délabrement général, de cet amoncellement inerte de rochers sans vie se dégage, toujours persistante, énervante, cette idée de désolation et d'abandon absolus qui continuellement force notre regard à aller chercher pour s'y reposer les vertes prairies et les bois de mélèzes du riant Valtournanche.

Les premiers pas après la cabane sont trompeurs : un bon petit névé, quelques plaques sans importance; toute difficulté semble dès à présent passée. L'illusion, malheureusement, ne dure guère, et bientôt, à un tournant de rocher, nous nous trouvons de nouveau face à face avec la réalité représentée ici par une cheminée absolument verticale, taillée à vif dans l'énorme tour de pierre qui supporte la cabane.

Ce passage connu sous le nom de *la Cheminée* a aussi son histoire. C'est là que

longtemps vinrent se briser les efforts des premiers explorateurs du Cervin. C'est là que périrent le 7 août 1893, victimes de leur témérité, le jeune André Seiler, neveu de l'hôtelier de Zermatt, et son guide Biener. Leurs compagnons, qu'ils avaient laissés au pied de la Cheminée, les virent passer dans les airs à quelques mètres d'eux toujours attachés ensemble, et aller, de ricochet en ricochet, s'ensevelir dans une crevasse du glacier du Lion.

La descente, facilitée ici comme ailleurs par une corde à nœuds rivée à la pierre, ne présente d'ailleurs pas de difficulté extraordinaire, d'autant plus que les rochers qui de toute part vous entourent sont plutôt une aide qu'un embarras.

Une fois en bas, nous traversons un névé triangulaire qui de gauche à droite nous conduit à des rochers plus praticables. Puis, la descente recommence monotone,

interminable, énervante par la continuité de difficultés, peu importantes, il est vrai, mais se succédant sans relâche. A chaque instant, on peut se croire à quelques minutes du col; le moment d'après, un tournant vous dévoile une nouvelle série de rochers à descendre. Comme échelle de comparaison nous avons, en face de nous, la tête du Lion (3,723 mèt.), magnifique rocher remarquable par sa forme étrange et sa structure en couches de schiste infiniment minces et irrégulières qui le font ressembler à un de ces gâteaux désignés par les pâtissiers sous le nom de mille-feuilles. Longtemps nous en dominons encore le faîte, puis, peu à peu, à mesure que nous descendons, le Lion dresse sa tête, de plus en plus orgueilleuse.

Enfin, de plaque en plaque, de cheminées en cheminées, après avoir pendant plus d'une heure usé nos mains aux innom-

brables cordes dont on a ici, à tort et à travers, chargé la montagne, nous prenons pied sur le col (3,577 mèt.). Il est près de 2 heures, et il nous reste encore mille mètres à descendre pour arriver au glacier du Mont-Cervin ; mais, tout à la joie d'avoir atteint le but immédiat de nos efforts, nous ne pensons guère à ce qui nous reste à faire.

Le col du Lion ! Je n'essayerai même pas dans les lignes que je lui consacre de célébrer dignement les beautés pour ainsi dire classiques de ce passage fameux entre tous. Qui ne connaît, pour l'avoir vue au moins en image, cette étroite bande de neige, lancée d'un rocher à l'autre comme un pont suspendu entre deux abîmes béants ?

De quelque côté qu'on regarde, tout ici est merveilleux. Devant nous, ce sont les prodigieux pans de rochers absolument verticaux de la tête du Lion ; derrière nous,

les grandes plaques, les ruines étonnantes du Cervin. A droite, du côté suisse, en nous penchant au-dessus d'une corniche de neige, nous apercevons, à mille mètres au-dessous de nous, les crevasses bleues et vertes du glacier de Tiefenmatten. A gauche, entre deux murs de rocher rouge, un long couloir blanc conduit jusqu'au glacier du Mont-Cervin. Ajoutez à cela, d'un côté, les merveilles de la Dent Blanche, du Rothhorn et du Gabelhorn, de l'autre, les charmants paysages du Valtournanche ayant en arrière-plan les vertes montagnes d'Italie, et vous aurez une faible idée de ce qu'est le col du Lion.

C'est ici que, prenant à gauche pour descendre sur le versant italien, nous quittons la ligne de l'arête frontière suivie jusqu'à présent depuis le sommet du Cervin dans la direction Est-Ouest.

La traversée du col du Lion comme col,

c'est-à-dire du glacier du Mont-Cervin à celui de Tiefenmatten, d'Italie en Suisse, n'a été effectuée que deux fois (1).

Si en effet l'ascension du côté italien n'est qu'un jeu pour un touriste entraîné, la descente du côté suisse, par contre, est, avec son couloir de glace presque à pic et ses rochers en complète décomposition, un des chemins les plus dangereux et les plus difficiles qui aient été suivis jusqu'à ce jour.

Pour nous heureusement qui le prenons en arête, le col se montre vraiment bon enfant.

De l'autre côté, par exemple, la marche redevient difficile; tandis qu'à notre gauche une pente de glace de 45 degrés mène tout droit à l'abîme, à droite nous sommes forcés de longer les rochers verticaux, quelquefois

(1) La première par l'Anglais Mummery, la seconde par l'Allemand Gussfeldt.

même surplombants, qui forment la base de la tête du Lion. Souvent, ces rochers forment des angles saillants ; souvent, au contraire, ils se creusent en grottes remplies de neige. Aussi n'avance-t-on qu'avec la plus grande prudence, un à un, de façon qu'une partie de la caravane soit toujours prête à retenir l'autre. Dans les rochers nous voyons des anneaux avec des restes de cordes qui doivent grandement faciliter ce passage. Cette année, malheureusement, la neige a tout emporté, et on n'a pas songé à en mettre de nouvelles. La traversée peut aussi, paraît-il, être beaucoup plus longue quand l'état de la neige vous force à tailler des marches tout du long. En ce cas, elle peut même être dangereuse, comme le prouve un accident dont Whymper, lors d'une de ses premières tentatives, faillit être victime. L'Anglais descendait tout seul du col du Lion quand, en

essayant de tourner un des coins saillants de la montagne, il perdit pied et s'en alla par bonds progressifs descendre un couloir qui l'eût directement mené à un précipice, si, au dernier moment, un rocher providentiel ne l'avait retenu par le pan de son veston !

La traversée, malheureusement, ne dure guère longtemps. Je dis malheureusement ; car, malgré les difficultés ici accumulées, cette marche entre d'énormes pans de rochers bruns étrangement gercés par des siècles de convulsions et d'intempéries et, d'autre part, d'insondables précipices aux parois revêtues de neige et de glace, est des plus grandioses.

Encore quelques pas, et nous contournons l'arête sud de la tête du Lion ; puis après quelques plaques de neige sans importance nous commençons la vraie descente par une de ces petites arêtes de pierres taillées en

escalier qui forment ici, pour ainsi dire, l'armature de la montagne. Bientôt d'ailleurs celle que nous suivons obliquant par trop vers les précipices de la gauche, il nous faut passer par un autre que Whymper a baptisé *the great Staircase*... Ce nom est peut-être un euphémisme ; mais, n'ayant guère été gâtés jusqu'à présent sous ce rapport, nous trouvons le grand escalier tout à fait digne de cette désignation. Aussi la marche s'accélère-t-elle, surtout grâce à quelques glissades, un peu mouillées, il est vrai, que nous effectuons sur de bonnes plaques de neige, et bientôt nous rencontrons les premières traces du chemin qui mène à Breuil. Nous ne devons malheureusement pas le suivre longtemps : notre but immédiat étant le glacier du Mont-Cervin, qui s'étend le long de la montagne du côté italien et en forme la base sud-est, il faut prendre à gauche.

De nouveau la marche devient plus dure : coup sur coup nous descendons plusieurs ravins presque à pic, remplis d'atroces cailloux, véritable supplice pour les pieds. Aussi est-ce avec un joyeux hourra que nous saluons les premières plaques de neige du glacier du Mont-Cervin : il est 3 heures et demie.

Courte halte pour goûter, exactement au-dessous du col du Lion. Là-bas, sur la Crête du Coq, nous apercevons d'imperceptibles silhouettes qui se détachent sur le ciel bleu, sans doute les deux caravanes que nous avons laissées derrière nous.

Rien à dire des deux heures suivantes. Montée pénible, horriblement fastidieuse sur la neige fondue de l'immense glacier qu'il nous faut traverser pour regagner la Suisse. Pour rompre la monotonie du chemin, le Cervin, il est vrai, est là, avec ses flancs abrupts surgissant tout à coup à

quelque cent mètres de nous de leur piédestal de neige et de glace. C'est la première fois que de ce côté le monstre se présente à nous : aussi ne nous lassons-nous pas d'admirer ce monde étrange de rochers de toutes formes, de toutes couleurs, sillonné de longs couloirs de glace et d'immenses plaques de neige.

Un regard aussi pour la route que nous venons de suivre ! Voici le sommet ! Vu d'ici, il a un air de plate-forme contrastant étrangement avec celui que, de Zermatt, on est habitué à lui voir. Voici la ligne merveilleuse se détachant sur l'horizon : l'Épaule, l'arête Tyndall scintillante de neige glacée, la Crête du Coq plus délabrée que jamais, la Grande-Tour avec ses deux cabanes, le col du Lion sur un fond de ciel noir. Est-il possible que vraiment nous ayons été là-haut !

Enfin vers 5 heures et demie nous arrivons au pied du Furggenjoch, et, après quel-

ques minutes de rude escalade, au col lui-même, situé au pied de l'arête est du Cervin et frontière de Suisse.

Là, une déception nous attend. Nous comptions ne faire qu'une glissade jusqu'au glacier de Furggen qui en bas étend sa langue blanche vers les pâturages de Zermatt, et voilà qu'il nous faut encore descendre une longue moraine aux pierres roulantes sur laquelle sans interruption les chutes se succèdent.

Heureusement tout a sa fin : un dernier saut par-dessus une énorme crevasse qui nous sépare du glacier, et la course reprend de plus belle sur la glace bien unie, tandis qu'autour de nous les montagnes, aux derniers rayons du soleil couchant, s'embrasent de mille teintes variées.

A 6 heures et demie nous retrouvons le chemin de la moraine que la veille nous avions quitté pour monter au Hoernli, et

à 7 heures nous atteignons l'hôtel du Lac-Noir. Une demi-heure de repos pour boire avec les guides à la santé du géant de pierre qui s'est montré pour nous si aimable, et nous repartons dans la nuit noire à la lumière d'une lanterne que, comme un feu follet, Payot fait danser devant nous.

A 9 heures et demie, enfin, entrée triomphale à Zermatt, où mon frère et ses compagnons étaient, par le versant suisse, arrivés deux heures avant nous.

Nous allons souper et nous coucher. Nous avons bien gagné notre repos : il y a plus de dix-huit heures que nous sommes en route.

Deux jours après, nous quittons Zermatt par le col d'Hérens et encore une fois nous revoyons le Cervin sous un nouvel aspect.

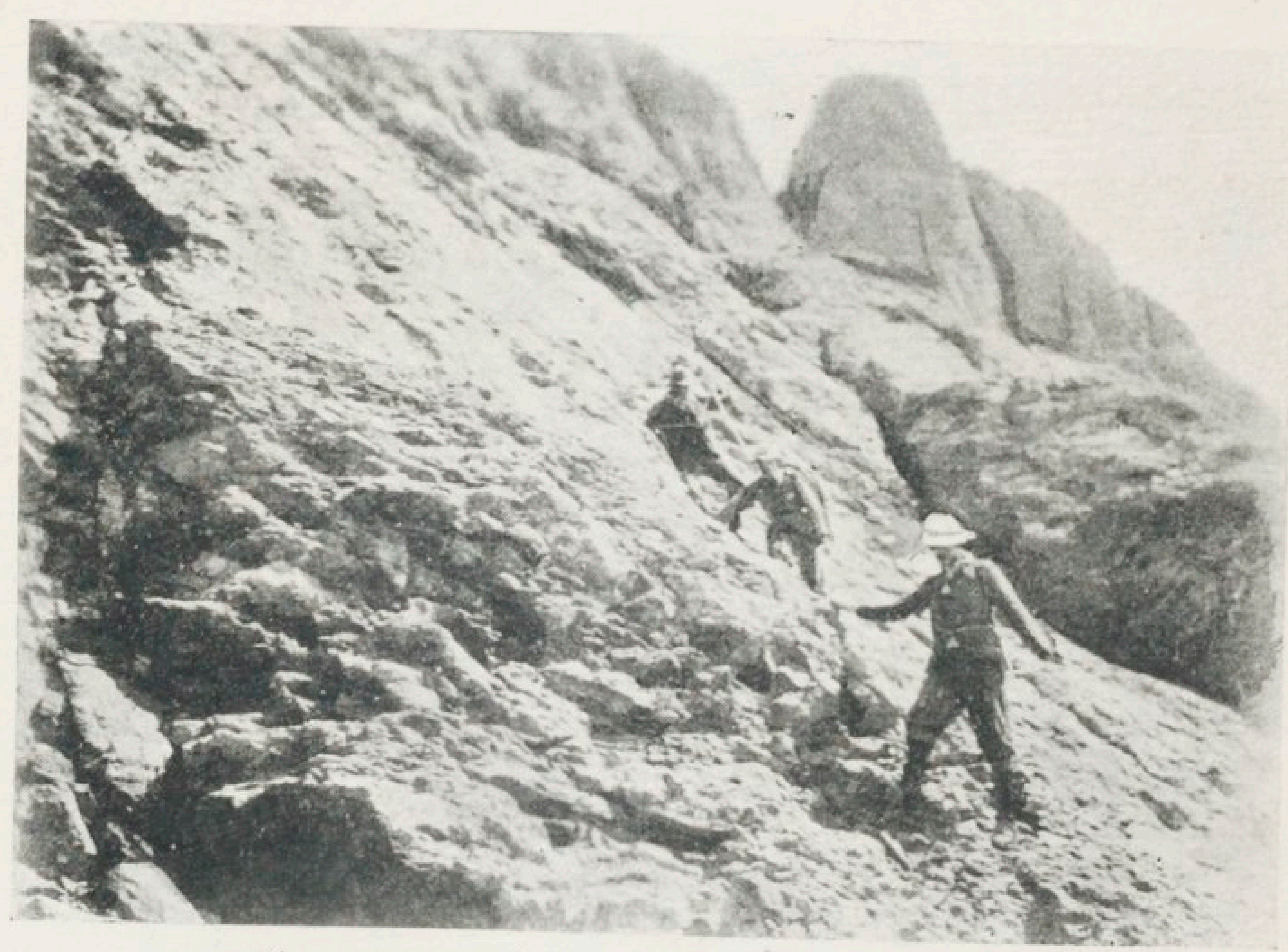
Bien des fois encore, je l'espère, nous apercevrons, surgissant des neiges du Valais,

sa corne gigantesque. Mais désormais ce ne sera plus avec un sentiment de désir non satisfait que nous y porterons notre regard : le Cervin est pour nous entré dans la catégorie des vieilles connaissances.

Juin 1899.



AIGUILLE MÉRIDIONALE D'ARVES : REFUGE DU « *Lyon Républicain* »



AIGUILLE MÉRIDIONALE D'ARVES : DERNIERS PAS SUR LE ROCHER

QUINZE JOURS

DANS L'OISANS

I

L'AIGUILLE MÉRIDIONALE D'ARVES

Lorsque, le 22 août 1899, après une montée de plusieurs heures en voiture, que seul mon respect pour les montagnes de l'Oisans m'empêche de taxer d'ennuyeuse, nous arrivâmes enfin à La Grave, notre premier soin fut, comme il convient, de nous enquérir d'un guide. Le choix, nous l'apprîmes bientôt, ne devait pas être diffi-

cile : des trois guides de première classe que La Grave possède, un seul, en effet, se trouvait libre : Louis Faure, dont la réputation, d'ailleurs, était depuis longtemps parvenue jusqu'à nous. Nous le fîmes donc venir.

Louis Faure, au premier abord, ne paye pas de mine : c'est un petit homme râblé, aux jambes courtes et crochues et à la barbe inculte dont l'ensemble ne prévient pas tout de suite en sa faveur; mais sa renommée universelle nous le recommandait, et nous n'hésitâmes pas à entrer en pourparlers avec lui.

D'abord nos projets : avant tout la Meije, la Grande Meije classique, en col, en passant par les arêtes, puis, s'il nous reste du temps, la Barre des Écrins. Faure trouve cela tout naturel. Et comme excursion d'entraînement, que nous conseillez-vous? — D'un air perplexe, Faure se tire la barbe. Ce ne

sont pas les excursions qui manquent, pour sûr, dans ce pays béni de l'Oisans! Mais voilà : elles sont ou trop longues ou trop courtes. Il y a bien le pic Gaspard... trop long... le Signal de La Grave... trop court... Tout à coup Faure se frappe le front. Et l'Aiguille méridionale d'Arves? Comment n'y avait-il pas pensé? une ascension charmante, ni trop longue ni trop pénible, et pourtant aussi difficile par endroits que la Grande Meije elle-même. Il y a des cheminées, des couloirs, des plaques, des arêtes; et puis, ajoute Faure, il y a la cascade pétrifiée avec la pyramide humaine, un mauvais pas unique dans son genre, impressionnant au possible... Et rien qu'à l'idée de la grande cascade pétrifiée, Faure se trémousse de plaisir. Va donc pour la Méridionale!

Et voilà comment, dès le lendemain de notre arrivée, à 2 heures de l'après-midi,

nous quittions La Grave, mon jeune frère Antoine et moi, accompagnés des deux Faure et de Savoie, un autre guide recommandé par l'hôtel, et munis, en outre des 60 mètres de corde réglementaires, d'un énorme crampon destiné à faciliter la descente de la célèbre cascade pétrifiée. Ne voulant pas, en effet, commencer notre entraînement par une trop longue marche, nous avions décidé de couper l'ascension en deux et d'aller coucher au refuge du « Lyon-Républicain » pour atteindre le lendemain de bonne heure le sommet de l'Aiguille.

Du chemin, rien à dire. Une fois sortis de La Grave, nous traversons le tunnel de la route du Lautaret, puis, prenant à gauche, nous montons à travers des pentes gazonnées assez raides jusqu'à un petit village, le Puy-Golèfre, à partir duquel le chemin redescend vers le fond de la vallée

du Mauriau que nous allons remonter jusqu'à sa source.

2 heures 3/4. — Nous traversons le torrent sur un pont tout vermoulu pour atteindre le village de Pramélier, misérable amas de maisons presque en ruine, et pour le moment entièrement dépourvues d'habitants. Un bon chemin, une route presque, mène de là à un autre village encore plus délabré que le premier; puis la vraie montée commence à travers de grands éboulis formés de pierres tombant des sommets du Golion qui, à gauche, nous dominent. De l'autre côté de la vallée la pointe de l'Argentière et le pic des Trois Évêchés dressent leurs murailles rougies par le temps; devant nous, une longue crête rocheuse formée d'une infinité de couches de schiste superposées en lignes fantastiques est tout ce que nous pouvons voir de la chaîne que, plus à gauche, le col Lombard limite.

La montée, rude et pénible, dure environ trois quarts d'heure; tout à coup, après une dernière escalade dans des éboulis ardoisés, on débouche sur une large vallée faisant avec celle que nous venons de suivre un angle de 90 degrés. Le fond, bordé de tous côtés par des talus empierrés, en est plat et marécageux : on ne se croirait pas à 2,000 mètres d'altitude. Pour terminer notre tâche aujourd'hui, nous n'avons plus maintenant qu'à traverser le torrent, — bain de pieds un peu froid, — pour remonter de l'autre côté sur des pentes gazonnées, jusqu'au tertre qui porte le refuge.

La cabane, un cube en bois recouvert de zinc, est un modèle du genre : on y trouve avec une grande table, un fourneau et d'excellents lits de paille, toute une batterie de cuisine, une pharmacie portative, des verres, des assiettes, des couteaux, en un mot, tout ce dont on peut avoir besoin

pendant les quelques heures qu'on y passe. Aussi la soirée est-elle charmante et le souper, préparé par les guides, délicieux.

23 août, 3 heures du matin. — Nous dormons à poings fermés quand les guides, avec un bruit épouvantable de piolets et de bottes ferrées, viennent nous faire lever. La nuit a été excellente, nous nous sentons frais et dispos.

Petit déjeuner, ficellement des sacs, allumage des lanternes, préparatifs interminables des guides. Quand nous nous mettons enfin en route, il est 4 heures. Il fait d'ailleurs encore nuit, une nuit toute bleue de lune avec des reflets argentés que, du fond de la vallée, le glacier nous envoie. Plus loin, sur la noirceur du ciel étoilé se détachent de grandes formes encore toutes confuses. Ce sont, à gauche, le bec du Golion et l'Aiguille de la Saussaz, à droite les Aiguilles méridionale et centrale d'Arves.

5 heures. — Après une marche rapide sur d'agréables pentes gazonnées, nous atteignons la moraine du glacier Lombard, juste au moment où aux premières lueurs du jour les plaques de l'Aiguille de la Saussaz commencent à s'iriser de toutes sortes de teintes rougeâtres qui, à mesure que nous nous élevons, vont en s'accen tuant. La montée tout d'abord ne présente guère de difficultés, nous suivons le plus souvent de longs filons d'ardoise dans lesquels les clous de nos bottes ont bonne prise; mais bientôt les pentes que nous traversons deviennent de plus en plus raides; il nous faut continuellement chercher un chemin praticable, et pour cela monter et redescendre sans cesse. Aussi, dès que nous le pouvons, prenons-nous le glacier. Le dégel n'a pas encore commencé, et la glace bien unie nous permet d'avancer vite et sans fatigue pendant plus d'un quart

d'heure, après quoi la pente devenant par trop forte, il nous faut grimper par les rochers, parfois peu commodes, de la rive gauche jusqu'à une sorte de petit plateau, porteur d'un charmant névé. Quelques minutes de marche facile dans la neige, une petite escalade dans de bons éboulis, solidifiés par la gelée, et nous sommes au col Lombard, où nous faisons une courte halte.

De l'autre côté du col, à quelques centaines de mètres au-dessous de nous, nous apercevons les chalets de Rieu-Blanc, perdus dans de vastes pâturages. C'est là, paraît-il, qu'on passe la nuit quand on vient de la vallée d'Arves.

A gauche se dresse tout d'une pièce l'Aiguille de la Saussaz dont l'ascension, malgré ses plaques, d'apparence inaccessible, n'offre guère de difficulté ; nous ne lui payons qu'un maigre tribut d'attention,

tout occupés que nous sommes de la Méridionale, notre but d'aujourd'hui.

Pendant que nous nous reposons, Faure nous explique le chemin à suivre : ça commence là devant nous, par ces vilains éboulis mouvants, puis vient une bonne petite cheminée pas méchante. Et plus loin? — Plus loin, ma foi, il n'y a plus qu'à monter droit devant soi, face au mur, par ce long couloir qui, là-haut, aboutit à l'arête. Une plaisanterie d'ailleurs que ce couloir en comparaison de ce qui nous attend de l'autre côté... Mais assez causé! Nous verrons bien par nous-mêmes.

Le commencement de l'ascension est facile : un grand cailloutis inoffensif à traverser, une bonne petite cheminée à escalader, et nous sommes sur une sorte de terre-plein, moitié rocher, moitié éboulis, qu'il nous faut prendre pour atteindre l'Aiguille proprement dite. La pente n'est

guère rapide; néanmoins la montée est pénible, d'autant plus que Faure, qui en plaine se traîne plutôt qu'il ne marche, grimpe ici avec l'agilité et la vitesse d'un chamois. Aussi bénissons-nous le moment où, arrivés au pied du fameux couloir, nous sommes forcés de nous arrêter pour nous attacher.

L'opération terminée, nous nous remettons en route, cette fois, Dieu merci, avec moins de précipitation. En effet, nous n'avançons guère plus d'un à la fois, ayant soin de laisser autant que possible la corde tendue entre nous. L'escalade n'a d'ailleurs rien d'excessivement ardu, le rocher, un rocher oolithique aux prises bien marquées, nous permettant à chaque moment de placer pieds et mains en toute sûreté. A mesure que nous avançons, cependant, le couloir se rétrécit, et bientôt nous nous trouvons enfermés entre deux parois verti-

cales qui ne nous laissent voir au-dessus de nos têtes qu'un étroit bandeau de ciel. La neige s'est amassée au fond du couloir et s'y est peu à peu transformée en glace; pour nous permettre d'avancer, les guides sont obligés de tailler à coups de piolet un véritable escalier.

Puis, la neige cessant, l'escalade recommence, plus ardue que jamais; bientôt même la pente devient telle que pour pouvoir nous élever, il nous faut alternativement placer les pieds et les mains dans les saillies dont, heureusement pour nous, les deux parois, à ce moment à peine distantes d'un mètre, sont abondamment pourvues. Encore une rude grimpade verticale face au rocher, et, après un dernier rétablissement assez difficile, nous atteignons l'échancrure de l'arête par laquelle nous devons passer sur l'autre versant. Le coup d'œil est unique dans son genre : devant nous,

le vide ; au-dessous de nous, à mille mètres de profondeur peut-être, un petit glacier sur lequel nous pourrions jeter une pierre ; à droite, à gauche, deux pans de rocher absolument lisses et verticaux ; derrière nous, le couloir terrible que nous venons d'escalader. Et c'est par cette fenêtre ouverte sur d'insondables précipices, dans un mur absolument à pic, qu'il nous faut sortir. La chose, à première vue, paraît impossible, et pourtant déjà Faure a enjambé l'arête et, collé comme une mouche au rocher, commence avec des mouvements de reptation ridicules à traverser vers la gauche.

Après le traditionnel : « Ça y est-il? — Oui. — Avancez », mon frère à son tour disparaît. Comme dans tous les endroits de ce genre, la difficulté est plutôt morale que matérielle : les saillies du rocher, bien qu'imperceptibles, offrent une excellente

prise, et n'était l'abîme épouvantable au-dessus duquel on s'agite, personne ne songerait à trouver ce passage dangereux. Nous ne sommes d'ailleurs qu'au commencement des difficultés.

Après la courte traversée que je viens de décrire, nous nous trouvons en effet tous réunis sur une sorte de grande dalle, inclinée de 45° vers l'abîme, et limitée à sa partie supérieure par une autre dalle, surplombante, d'une hauteur de 3 à 4 mètres. Par où allons-nous maintenant passer? Faure ne tarde pas à répondre à la question. Après un court conciliabule, Prosper se met à quatre pattes contre le rocher, et son père, montant sur ses épaules, parvient à se cramponner à la partie supérieure de la dalle, puis, par un rétablissement magnifique, disparaît à nos yeux. Pendant quelques minutes nous l'entendons grimper au-dessus de nos têtes; le signal donné, mon frère dispa-

raît à son tour, hissé par une force invisible.

Puis, c'est le tour d'Augustin, notre valet de chambre, et ainsi de suite. Grâce à la corde qui à chaque instant nous fixe solidement au rocher, le danger est minime ; quant à la difficulté, il en est autrement, et je crois que ni à la Meije ni au Cervin on ne trouve d'endroit nécessitant un effort aussi grand et aussi prolongé.

Le premier rétablissement surtout est un exercice de gymnastique de tout premier ordre, la corde en cet endroit ne pouvant servir qu'à empêcher une chute. La partie supérieure de la dalle est moins difficile ; c'est une plaque extrêmement inclinée et absolument lisse, au haut de laquelle l'ascensionniste essoufflé et haletant trouve quelques saillies lui permettant de prendre un repos bien mérité en attendant les autres. A noter la configuration curieuse de cette

plaque toute bosselée par les œufs de l'oolithe dont l'Aiguille tout entière est formée. C'est cette configuration bizarre qui a valu à ce mauvais pas le nom, peu justifié d'ailleurs, de cascade pétrifiée.

Après la cascade pétrifiée, l'ascension n'est plus qu'un jeu, bien que plusieurs des plaques qu'il nous faut encore escalader aient plus de 50 degrés d'inclinaison. Seule une petite cheminée presque verticale et sans prises demande quelque attention. Bientôt nous atteignons l'arête qui mène au sommet, et, quelques minutes après, le sommet lui-même formé d'une longue crête toute vermoulue et ébréchée par la foudre et les intempéries. — Du col Lombard, l'ascension nous a pris un peu plus d'une heure et demie, soit en tout trois heures trois quarts depuis la cabane.

En ce qui concerne le panorama qui nous entoure, la vue de l'Aiguille Méridionale

n'est pas aussi intéressante que d'autres. La plupart des montagnes sont trop loin; et celles mêmes qu'on a en face de soi, comme la Meije et les Écrins, ont, vues de plus bas, un aspect autrement grandiose. Comme vue de précipices, par contre, la Méridionale est unique, et je ne connais guère de sommets où on ait plus vive et plus présente l'idée du vide qui vous entoure : aussi est-ce avec un vrai sentiment de malaise que nous voyons nos guides, que rien n'effraye, se promener les mains dans les poches sur cette arête en lame de couteau, entre deux abîmes au fond desquels nous guettent à droite les crevasses du Glacier d'Arves, à gauche les éboulis que nous traversions il y a deux heures.

Une avalanche de pierres provoquée à dessein nous donne une idée encore plus vive de ce que serait une chute; à deux mètres de nous les pierres disparaissent,

et après quelques secondes reparaissent en bas sur le glacier en faisant des bonds de plusieurs centaines de mètres. Tel fut il y a deux ans le sort d'un alpiniste français, M. Joseph Roche, qui, ayant commis la folie de vouloir faire l'ascension seul et sans guide, glissa au delà de la cascade pétrifiée en passant sur des dalles inclinées et extrêmement lisses par le chemin dit : Chemin Thovraut.

Nous restons environ une demi-heure au sommet, jouissant, dans la contemplation des précipices qui nous entourent, de la victoire remportée.

Le temps est merveilleusement beau, et c'est avec un plaisir toujours neuf que nous retrouvons sur le bleu immaculé de l'horizon la longue chaîne de nos vieilles connaissances : Mont Blanc, éblouissant de neige; Cervin, noir et gigantesque; Mont Rose, énorme dans sa ronde bonhomie.

De l'autre côté, nos ambitions de demain ! La Meije, avec son long mur crénelé que, si souvent, nous avons salué de loin, la Meije, après le Cervin, notre idéal unique ; plus loin, dans l'épanouissement de son éblouissante beauté, la Barre des Écrins, célèbre par les récits de Whymper ; puis le Pelvoux, le Pic sans Nom, l'Aile Froide, les Bancs..., tout au fond, l'immuable Viso, plus isolé que jamais.

A 8 heures et demie enfin, bien à regret, nous nous remettons en route. La première partie de la descente est facile. En un quart d'heure, nous sommes au haut du mauvais pas. Là, il faut nous arrêter et nous détacher pour recommencer, en sens inverse, la manœuvre de la montée. Le premier, Prosper Faure, est descendu à bout de corde ; puis, une fois celle-ci remontée, les autres suivent. La descente, bien que moins fatigante que la montée, n'en est pas

moins extrêmement pénible : les prises sont rares et difficiles à trouver, et par moments on est littéralement suspendu dans le vide, position que la corde, vous sciant les côtes, contribue à rendre rien moins qu'agréable. Enfin, d'en bas, un encouragement parvient jusqu'à nous : « Ça y est ? Passez seulement la jambe par-dessus la grande pierre ! » C'est Prosper-échelon qui parle. Bientôt une main bienfaisante s'empare de votre pied et le place sur quelque chose de mou, qui est une épaule. Vous n'avez plus qu'à vous laisser glisser à droite, et vous êtes en bas, où à votre tour vous jouissez du spectacle ridicule qu'offrent ceux qui vous suivent.

Quant au dernier de la cordée qui est resté en haut pour nous soutenir, l'opération est un peu plus compliquée : il faut d'abord qu'il fasse remonter toute la corde, la passe dans un anneau antérieurement fixé au

rocher et en renvoie un des bouts à Faure qui le saisit, et le laisse filer à mesure que son collègue descend suspendu à l'autre bout. Une fois l'opération terminée, on n'a qu'à ramener le tout à travers l'anneau en tirant par un bout, ce qui à vrai dire ne se fait pas aujourd'hui sans de grands efforts, la corde s'étant prise dans les rochers d'en haut. Un moment même nous croyons qu'il va falloir que Savoie remonte ; heureusement, après quelque temps, tout cède, et nous pouvons nous rattacher pour continuer la descente, qui, une fois la grande plaque traversée et la partie supérieure du grand couloir descendue, n'est plus qu'un jeu. Seules, les pierres qui de temps en temps arrivent d'en haut nous conseillent la prudence.

A 10 heures nous sommes de nouveau au col, d'où nous pouvons tout à notre aise contempler le chemin parcouru. D'ici, il a

l'air encore plus difficile que lorsqu'on s'y trouve.

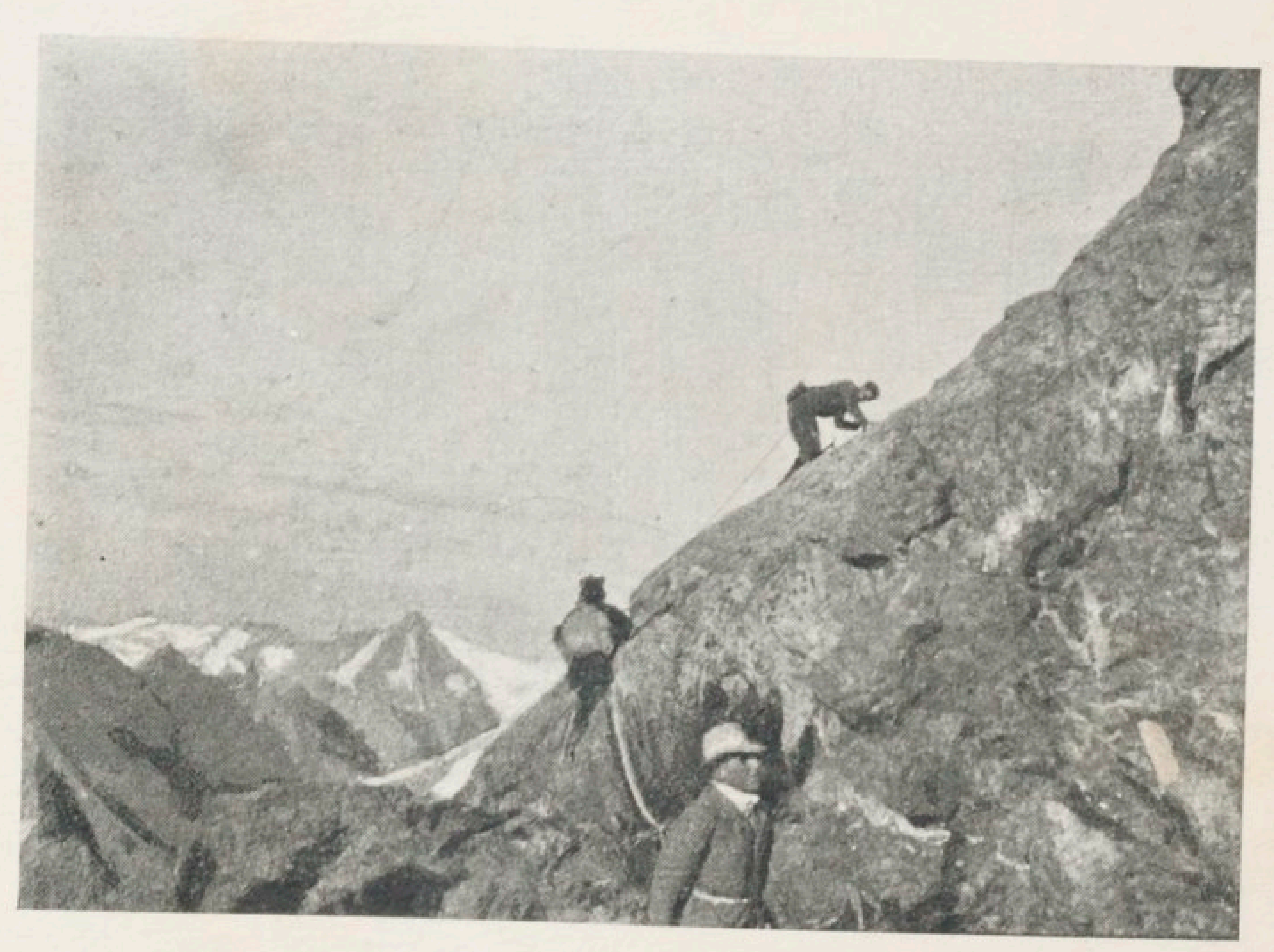
A 10 heures et demie nous nous remettons en route et, après avoir dévalé à toute rapidité les premières pentes de neige, nous nous engageons sur le glacier transformé par la chaleur du jour en véritable rivière. Nous en sommes quittes pour un bon bain de pieds qui laisse d'ailleurs des regrets une fois que nous nous trouvons engagés sur l'interminable moraine à laquelle, pendant plus d'une heure, nous sommes condamnés. La montée nous a paru autrement facile !

Enfin à midi nous atteignons le fond de la vallée, et quelques minutes après la cabane du « Lyon-Républicain », d'où, après nous être reposés une heure, nous repartons de plus belle. A partir de cette cabane, le chemin est excellent. Nous passons le ruisseau à gué, descendons en courant les pre-

miers éboulis, traversons sans nous arrêter les différents villages de la vallée du Vénéou, et à 2 heures faisons notre entrée dans La Grave, enchantés de notre ascension, qui, comme escalade de rocher, est certainement un des modèles du genre!



LA MEIJE (VUE PRISE DE LA GRAVE)



LA MEIJE : ARRIVÉE AU CAMPEMENT DU GLACIER CARRÉ

II

A LA MEIJE

Voici bientôt vingt-cinq ans que, pour la première fois, un alpiniste intrépide, M. Boileau de Castelnau, foula de son pied victorieux la cime jusqu'alors réputée inaccessible de la Meije. Depuis lors, l'ascension a été répétée plus de cent fois et décrite plus souvent encore; et pourtant, malgré les années révolues, la glorieuse muraille n'a rien perdu de sa célébrité d'antan. A l'encontre du Cervin, le dieu d'il y a vingt-cinq ans, que déshonorent, maintenant, chaque année, des centaines de vulgaires

touristes, la Meije, elle, est restée ce qu'elle était jadis, l'apanage des vrais alpinistes, l'ascension difficile par excellence, l'ambition suprême de celui dont la devise est : « Plus difficile, toujours plus difficile ! »

Pour bien s'expliquer cette renommée extraordinaire, pour vraiment comprendre ce qu'est une ascension à la Meije, il est tout d'abord nécessaire d'avoir une idée exacte de la configuration de la montagne. A l'encontre de la plupart des grands pics rocheux qui, le plus souvent, sont des pyramides plus ou moins tronquées, la Meije, en effet, pourrait plutôt être assimilée à une longue muraille de 1,000 mètres de hauteur dont le faîte crénelé, d'une longueur de près de 1 kilomètre, s'étendrait du Pic-Ouest, ou Grand-Pic de la Meije (3,987 mèt. d'altitude), au Pic-Central, ou Doigt-de-Dieu (3,970 mèt.). Un troisième pic, la Meije-Orientale, ne fait, à propre-

ment parler, plus partie de cette muraille dont le sépare une brèche profonde.

Comme toute muraille, la Meije a deux faces : une face nord, recouverte de formidables pentes glacées, couronnées de rochers, qui domine la vallée de la Romanche, et une face sud, tout en rocher et presque verticale, qui ferme le vallon des Étançons.

De ces deux faces, c'est la face nord qui, à première vue, semble se prêter à une ascension, en raison de ses pentes glacées toujours plus praticables que des pans de rochers ; le Grand-Pic lui-même, tout en pierre, ne paraît guère terrible quand on le regarde de La Grave ; mais quand on examine la montagne de plus près, on se rend vite compte que son seul point vulnérable de ce côté est le Pic-Central, d'où pour atteindre le Grand-Pic il faut suivre sur toute leur longueur les arêtes, chemin vertigineux et hérissé d'obstacles

qui longtemps rebuta les plus audacieux.

Aussi bien est-ce la face sud qui, malgré son inaccessibilité apparente, conduisit les premiers explorateurs à la victoire et, pendant plusieurs années, resta la seule route suivie. C'est seulement en 1885 que les frères Zsigmondy, en une ascension restée célèbre, réussirent, au prix d'efforts inouïs, à forcer la route des arêtes, route qui depuis a été souvent préférée à l'ancienne. Actuellement, suivant la mode du jour, la Meije se fait ordinairement en col : en ce cas les préférences vont pour la montée à la face sud, plus intéressante comme escalade, tandis que les grands névés de la face nord, fastidieux à la montée, facilitent au contraire grandement la descente.

Voilà comment, étant à La Grave, nous nous décidâmes, au lieu d'attaquer l'ennemi de front, à le tourner par l'aile gauche, en nous rendant vulgairement en

voiture à Saint-Christophe, pour de là gagner à pied la Bérarde et le refuge du Châtelleret, point de départ de l'ascension par la face sud.

26 août 1899. — 2 heures et demie de l'après-midi. — Devant l'hôtel Juge, en face de la Grande Meije, tout étincelante de soleil dans un ciel bleu marin, de grandes guimbardes attelées de petits chevaux de montagne efflanqués nous atttendent. Les derniers préparatifs sont faits, les sacs bouclés, les cordes — il y en a des kilomètres! — enroulées.

Un dernier adieu, plus émouvant pour ceux qui restent que pour nous qui partons, et le convoi se met en branle, au petit trot, sur la route nationale de Bourg-d'Oisans. De cette route, je n'ai rien à dire : pour les lecteurs qu'intéressent les descriptions de beautés naturelles telles que ruisseaux, cascades, galeries, pierres à formes

humaines, etc., je les renvoie aux guides Joanne ou Bedeker, où ils trouveront des détails à profusion. Deux heures après notre départ de La Grave, nous quittons la vallée de la Romanche pour remonter celle du Vénéon, et à 7 heures, après une longue et fastidieuse montée au pas, nous arrivons à Saint-Christophe, où nous trouvons heureusement, à l'hôtel Pierre Turc, bon gîte et bon souper.

Le lendemain dimanche, lever à 8 heures, puis grand'messe à la paroisse. A 11 heures, déjeuner; à midi et demi, départ à pied.

Le chemin de la Bérarde que nous suivons porte dans les guides de voyage le titre de « chemin muletier », et, de fait, deux mules y font quotidiennement le service de la poste entre l'hôtel de la Bérarde et Saint-Christophe. Nonobstant, il faut avouer que le plus souvent ce chemin manque d'agréments. Sans compter les horribles cailloux

dont il est pavé et qui vous font vivement penser aux horreurs des moraines, le tracé, qui pis est, en est ici déplorable. Tour à tour, sans raison apparente, il nous fait grimper aux flancs abrupts de la montagne, puis redescendre jusqu'au torrent pour remonter ensuite de nouveau.

Après le village de Champforaut (trois quarts d'heure) la vallée heureusement s'élargit tout en changeant de direction vers l'est, et nous pouvons, pendant quelque temps, suivre les bords du Vénéon, recouverts de grandes plaques gazonnées. Aux *Étages* (2 heures) la montée recommence, sérieuse cette fois à travers de grands éboulis encombrés d'énormes rochers. Cela ne dure heureusement que trois quarts d'heure, et à 3 heures un quart (deux heures trois quarts de Saint-Christophe) nous débouchons sur la Bérarde, misérable hameau composé de quelques vieilles cabanes, d'une chapelle

de Notre-Dame des Neiges et d'un hôtel, construit il y a peu d'années.

A la Bérarde, nous ne nous arrêtons que juste le temps nécessaire pour ravitailler la caravane, et à 3 heures trois quarts nous nous remettons en route.

Le chemin qui de la Bérarde mène au refuge du Châtelleret ne présente aucune particularité notable. Nous traversons d'abord quelques cultures, de minuscules champs de blé jalousement entourés de murs en pierre, puis de grandes plaques gazonnées sur lesquelles la marche est facile. Dix minutes après notre départ, nous passons sur un pont le torrent de Bonne-Pierre et entrons définitivement dans le vallon des Étançons, étroite vallée rocailleuse et désolée formant, avec celle du Vénéon que nous quittons, un angle de plus de 90 degrés.

4 heures. — Première difficulté. Il s'agit de traverser le torrent des Étançons

dont la rive droite se trouve être à partir d'ici plus praticable que la rive gauche sur laquelle nous nous trouvons. Pas de pont, pas de pierres permettant de passer à pied sec. Comment faire? Nos guides se dévouent sans hésiter.

Faure et Savoie ôtent leurs bas, relèvent leurs pantalons jusqu'aux genoux, chargent chacun l'un de nous sur leurs épaules et s'engagent résolument dans le torrent. L'opération n'est guère facile : l'eau est profonde et le courant très fort; mais nos guides en ont vu bien d'autres et nous déposent sans encombre sur l'autre bord.

A partir de là la marche devient pénible ; nous sommes en pleine moraine, une moraine atroce comme toutes les moraines, tapissée de cailloux pointus et roulants, sur lesquels chaque pas demande un effort. A droite, à gauche, les murailles rocheuses qui limitent e vallon se resserrent, plus escarpées, plus

dénudées que jamais, à peine garnies çà et là de maigres touffes de rhododendrons desséchés. On se croirait à l'entrée de l'enfer de Dante.

4 heures et demie. — Première apparition de la Meije. A un tournant du vallon l'immense muraille, tout à coup, se dresse devant nous, tout embrasée des derniers feux du soleil couchant : apparition fantastique, stupéfiante, dont aucune photographie, aucun tableau, ne pourrait rendre la grandeur sublime. Instinctivement nous nous arrêtons et, pendant quelques minutes, restons en contemplation devant la montagne de nos rêves. Puis, après avoir pris une photographie, nous continuons la voie douloureuse de la moraine. Le supplice heureusement tend à sa fin. Bientôt les guides nous montrent, à quelques centaines de mètres de nous, un monticule verdâtre surmonté d'un grand bloc

de rocher qui cache, paraît-il, le refuge. Encore un quart d'heure de cailloux pointus, et nous en sommes quittes pour la journée.

La cabane, modeste construction en bois, enclavée entre deux immenses blocs de rocher descendus des flancs de la montagne, ne paye guère de mine à l'extérieur. L'intérieur par contre est fort bien installé, et nous y trouvons, outre un grand lit de paille, des couvertures, une batterie de cuisine complète, du bois, des bouteilles... vides et une pancarte rappelant les peines sévères encourues par deux jeunes gens de la Bérarde, coupables de s'y être approprié deux bottes de paille.

Pendant que les autres guides s'occupent de faire du feu pour cuire la soupe, Faure nous fait la nomenclature de la Meije et des pointes qui l'environnent.

Voici, tout à gauche, au-dessous du glacier des Étançons, la Brèche de la Meije

qui sépare la Meije du Rateau. A droite de la Brèche, une petite aiguille, le Doigt, dont une des arêtes, prolongée et élargie, forme le Promontoire, immense éperon de pierre s'avançant vers nous sur le glacier des Étançons. Plus à droite encore, le glacier Carré, suspendu à une altitude de 3,700 mètres entre le Pic de même nom (3,860 mèt.), le Doigt et la Meije Occidentale. A droite du Grand-Pic, une entaille profonde : la brèche Zsigmondy. C'est par le grand couloir qui y aboutit que les frères É. et O. Zsigmondy et le Dr Schulz opérèrent en 1885, peu de jours après leur fameuse ascension par la route des Arêtes, la tentative au cours de laquelle Émile Zsigmondy perdit la vie. Au prix d'efforts inouïs les trois ascensionnistes étaient parvenus à une centaine de mètres de la brèche, quand une plaque absolument verticale leur barra la route. É. Zsigmondy

qui conduisait l'expédition se fit alors attacher au bout de la corde longue d'une vingtaine de mètres et continua seul à grimper. Quelques minutes après, ses compagnons, figés d'horreur, le voyaient passer à quelques mètres d'eux se débattant dans le vide. La corde, beaucoup trop longue, ne put résister au choc, et le malheureux s'en alla en quelques bonds tomber sur le glacier des Étançons, où on retrouva le lendemain son corps affreusement mutilé.

A droite de la brèche Zsigmondy, Faure nous montre les quatre fameuses dents de l'arête; plus à droite encore, le pic Central ou Doigt de Dieu dont l'extrême pointe surplombe la face sud; puis, séparé de la Meije Centrale par une brèche profonde, le pic Oriental peu imposant à côté des deux autres; plus à l'est encore le Pavi (3,837 mèt.) et le pic Gaspard (3,880).

La nomenclature terminée, Faure nous explique l'itinéraire de demain. Pour commencer, la moraine, la même moraine qu'aujourd'hui, aussi atroce, aussi fatigante, puis le glacier jusqu'au pied du promontoire. Là, la vraie ascension commence. « Cette longue raie noire que vous apercevez à gauche du promontoire, c'est le grand Couloir, un bon bout de grimpade, assez éreintant, mais qui n'est guère méchant. En haut, là où le soleil tape maintenant, c'est la Pierre humide (Pyramide) Du Hamel. — Et puis? — Et puis, ma foi, cela devient sérieux. Il y a d'abord la muraille Castelnau, cette grande plaque au-dessous du glacier Carré qu'on met deux heures à grimper. C'est le plus vilain de l'ascension. On monte d'abord à droite, puis on revient tout à gauche jusqu'à ce petit point blanc, le pas du Chat. Une fois là, on est en quelques minutes sur le glacier Carré, et l'ascen-

sion n'est plus qu'un jeu. Un seul mauvais endroit encore avant le sommet : le Chapeau du Capucin, qu'on ne peut pas voir d'ici. Pour la descente, il n'y a qu'à suivre les arêtes jusqu'au Pic-Central, un bon petit travail de trois heures, au bout duquel vous ne vous trouvez que 17 mètres plus bas qu'avant. »

Le temps malheureusement nous inspire de vives inquiétudes. A l'ouest, derrière la tête de la Meije, de lourds nuages s'amassent, et la Meije elle-même est couronnée de petits flocons couleur de rouille qui ne disent rien de bon. Enfin, on verra assez demain, comme dit Faure.

Le souper, servi par le grand écuyer Savoie, est, comme toujours, excellent. Aussi y faisons-nous consciencieusement honneur. Après quoi, nous allons nous coucher, car demain il faudra se lever de bonne heure.

Minuit, l'heure des esprits et des revenants ! Avec un bruit épouvantable de ferraille entre-choquée, les guides, lanterne en main, viennent nous tirer par les pieds. Contrairement à leur habitude, ils sont très pressés, car la journée sera longue. Aussi les préparatifs d'ordinaire interminables sont-ils, aujourd'hui, singulièrement abrégés. A peine avons-nous le temps de nous habiller et d'avaler quelques tasses de café bouillant, que déjà Faure, qui ne tient plus en place, donne le signal du départ.

Minuit et demi. — Un temps merveilleux, une nuit profonde, toute constellée d'étoiles dont l'une, plus brillante que les autres, semble, au-dessus du Grand-Pic de la Meije, vouloir nous indiquer la direction à suivre. Ici, au fond de la vallée, tout est obscurité et mystère ; à peine aperçoit-on çà et là, voilées de vagues buées blanches, d'étranges formes de rochers perdus dans

la moraine. Là-haut, au contraire, sous la clarté bleuâtre de la pleine lune invisible, les crêtes toutes irisées de lueurs étranges se profilent en clair sur le ciel immuablement noir.

L'un derrière l'autre, sans mot dire, nous avançons, telle une troupe d'âmes en peine condamnées à errer sans repos, sur les cailloux pointus de la moraine. Dans le vallon, affreusement désolé, encaissé entre d'immenses murailles que l'obscurité rend encore plus sinistres, on n'entend que le bruit du torrent et celui de nos piolets frappant la terre en cadence. Sans le savoir, chacun subit l'influence étreignante du milieu étrange dans lequel nous nous trouvons.

1 heure et demie. — Après avoir pendant quelque temps suivi le côté gauche de la vallée, nous nous engageons sur une espèce d'arête rocailleuse qui masque à travers la moraine le prolongement du promontoire et

la sépare en deux parties symétriques. Les pierres ici sont fixes et arrondies; aussi la marche devient-elle plus facile.

2 heures et demie. — Nous atteignons le pied du promontoire, que, du reste, nous allons, pour le moment, laisser sur notre droite pour prendre le glacier. Le jeu maintenant va devenir plus sérieux. Aussi Faure, après avoir échangé son chapeau de feutre contre sa toque des grands jours, une espèce de bonnet de nuit, rappelant vaguement la forme d'une chéchia arabe, s'arrête-t-il pour nous attacher.

Première cordée : Faure, mon frère Antoine et P. Faure. Deuxième cordée : Savoie, mon valet de chambre Augustin, moi et le porteur.

Pour aborder le glacier, il nous faut commencer par escalader, à l'aide de marches taillées par les guides, un mur de glace de trois ou quatre mètres de hauteur, esca-

lade qui ne laisse pas d'être assez incommode en raison du peu de prise qu'offrent les échelons. Une fois sur le glacier, la marche continue de plus en plus difficile. A chaque moment nos guides sont obligés de jouer du piolet, et plusieurs fois il nous faut, en sautant, franchir des crevasses d'une largeur respectable.

La lune heureusement nous éclaire maintenant directement, irisant les masses de glace qui nous entourent d'étranges reflets d'opale.

3 heures. — En longeant la ligne d'intersection du glacier et du rocher, nous atteignons une sorte d'encaissement de la montagne bordé de pans de rochers verticaux de trois ou quatre mètres de hauteur. C'est ici le Carrefour, l'endroit où commence l'ascension proprement dite.

L'ascension! Nulle part ailleurs, je crois, cette expression n'est aussi justifiée qu'ici:

comme début, une escalade absolument verticale de plusieurs mètres qui nous met sur une petite plate-forme entourée de rochers; on y vient parfois, paraît-il, passer la nuit. Pour en sortir, une cheminée très étroite et très raide, puis une grande plaque lisse qu'il faut traverser de droite à gauche en se collant au rocher.

On se trouve alors dans un couloir, le grand couloir, taillé dans la face gauche du promontoire et remontant du glacier des Étançons jusqu'à la pyramide du Hamel. C'est là que périrent, en 1896, victimes d'un faux pas, MM. Thorant et Sayernes, deux alpinistes célèbres qui, après une heureuse ascension de la Meije, furent pris à la descente par le mauvais temps et durent pendant la nuit abandonner le bivouac qu'ils avaient établi au haut du promontoire.

L'ascension du couloir, bien que grandement facilitée par les bonnes prises que

rencontrent partout ici les pieds et les mains, n'en est pas moins fatigante, en raison surtout du train que Faure mène en tête. Pas un moment il ne s'arrête, pas une fois il n'hésite. En avant, toujours en avant. Cela en devient éreintant!

Enfin, après une dernière escalade, encore plus dure dans les rochers qui dominent le couloir, nous débouchons sur une plate-forme d'environ deux mètres de rayon. Au milieu, un petit édicule de pierres en ruine. C'est la pyramide (Pierre humide, disent les guides) Du Hamel, érigée en 1876 par l'alpiniste de ce nom, le premier qui atteignit ce point et ouvrit ainsi les voies à ses successeurs. (3,580 mètres d'altitude.)

Entre le rocher vertical qui limite au nord la plate-forme et l'abîme absolu qui nous sépare du glacier des Étançons, nous faisons une courte halte pour déjeuner. Déjà, aux premiers rayons du soleil levant, la Grande

Meije commence à se teinter de rose, tandis que là-bas le fond de la vallée dort encore dans l'obscurité bleuâtre.

Le temps continue à être merveilleux; seuls quelques petits nuages roux commencent à poindre derrière la Barre des Écrins. « Mauvais signe », opine Faure. Il se pourrait bien que nous eussions la neige avant longtemps. En tout cas, il vaut mieux nous dépêcher. En avant donc!

Faure, pour plus de sûreté, nous attache tous ensemble à la même corde, puis, après s'être enfoncé jusqu'aux yeux son bonnet de nuit, dont le pompon rouge prend un air de combat, il donne le signal du départ.

Pendant quelques minutes nous suivons vers la droite une corniche assez facile, bien que large à peine d'un demi-mètre. Tout à coup le pompon de Faure commence à s'agiter. D'un œil scrutateur il sonde la muraille qui d'une pièce s'élève à notre

gauche, hoche plusieurs fois la tête, consulte Savoie en patois, finalement se décide, se cramponne à des aspérités à peine perceptibles et disparaît à force de poignets derrière une plaque surplombante.

Pendant quelque temps nous l'entendons grimper au-dessus de nous. Puis, plus rien... Un silence inexplicable! Enfin, au bout de quelques minutes, une voix d'âme en peine, qui semble tomber du ciel, parvient jusqu'à nous et engage en un langage mystérieux un long dialogue avec Savoie, dialogue que malheureusement nous sommes hors d'état de suivre. Nous finissons cependant par comprendre que le brave homme a fait fausse route et qu'il demande, avant de redescendre, qu'on tienne la corde bien tendue. Son souhait est facile à réaliser, et bientôt nous avons la joie de voir paraître au-dessus de nos têtes deux énormes semelles ferrées que suit le reste du malheureux guide,

suant sang et eau et pestant contre son erreur.

Il nous faut, pour réparer la faute commise, revenir un peu sur notre gauche : Faure se remet à grimper de plus belle, cette fois-ci avec succès, car bientôt nous entendons son fameux : « Allez-y », et mon frère hissé par une force invisible disparaît à son tour. C'est le commencement de l'escalade de la célèbre dalle Castelnau, une paroi de rocher absolument verticale de 200 mètres de hauteur qui exige plus de deux heures d'efforts intenses et d'attention continue. La tâche d'ailleurs, quand on est en route, semble, comme toujours en pareil cas, bien moins dure qu'on ne l'avait supposé tout d'abord. Cela vient de ce que le rocher, qui de loin a l'air absolument lisse, est, en réalité, zébré en tous sens de fentes plus ou moins larges dans lesquelles mains et pieds trouvent toujours de bonnes prises.

Après le premier mauvais pas, viennent quelques mètres d'escalade relativement aisée, face au rocher, puis de nouveau il nous faut faire halte ! Une grande plaque absolument inattaquable nous barre la route. Pas une saillie, pas une entaille ! A 1 mètre 50 centimètres de distance, seulement deux petites fissures à peine perceptibles, courant parallèlement vers la gauche. Faure, qui sait à quoi s'en tenir, n'hésite pas : dans la fissure supérieure il enfonce ses mains, dans l'autre ses pieds, et commence de la sorte à traverser la dalle ; bientôt nous le voyons disparaître derrière une proéminence de rocher et quelques instants après reparaître trois ou quatre mètres plus haut, juste au-dessus de l'endroit où nous nous trouvons : « Avancez ! » C'est maintenant notre tour !

Malgré la corde qui, solidement fixée au rocher, donne une garantie absolue en cas

de chute, la traversée de la grande dalle n'en est pas moins, sinon dangereuse, du moins très difficile. Collés contre le rocher comme des mouches, ne tenant en réalité que par l'adhésion des mains et des pieds à la pierre, nous pouvons nous attendre d'un moment à l'autre à lâcher prise. Enfin, après quelques mètres de cet exercice palpitant, une fissure verticale se présente suffisamment large pour qu'on puisse s'y introduire et s'élever à force de poignets jusqu'à une espèce de replan où nous attendent les autres. Encore une petite cheminée, et nous nous trouvons sur une plate-forme relativement large qui nous permet de nous reposer un instant. C'est sur cette plate-forme, généralement désignée sous le nom de campement Castelnau, que les premiers ascensionnistes durent passer, par un froid de 11°, la nuit qui suivit leur victoire. On sort du campement par une étroite corniche

courant vers l'est jusqu'à un renfoncement de la montagne d'où, en levant la tête, on aperçoit presque verticalement au-dessus de soi les immenses stalactites de glace qui bordent le glacier Carré ; puis, par une nouvelle corniche encore plus étroite, on revient vers l'ouest jusqu'à l'arête, considérablement élargie, qu'on suit pendant quelque temps. C'est le Dos d'âne, la partie la plus facile de cette escalade vertigineuse de deux heures, pendant laquelle seules les difficultés continuelles à vaincre vous empêchent d'éprouver l'influence fatale du vide absolu qu'à chaque instant vous avez au-dessous de vous. Bientôt malheureusement il faut quitter l'arête pour passer, en traversant une grande plaque lisse, sur la face ouest du promontoire. On arrive ainsi à un grand rocher surplombant la Brèche de la Meije, qui vous barre le passage : c'est le célèbre Pas du Chat.

Il y a deux façons, nous explique Faure, de passer le Pas du Chat : debout en rentrant le ventre et en s'accrochant aux aspérités de la pierre, ou bien à quatre pattes en passant sous le rocher sur une dalle très inclinée et absolument lisse. C'est à cette seconde méthode, la plus originale, que nous nous arrêtons ; les guides préfèrent la première.

Sans la corde ce passage serait sans doute horriblement dangereux, et on risquerait bien, au moindre faux pas, d'aller en quelques secondes faire connaissance avec les crevasses du glacier des Étançons ; en réalité, cependant, grâce aux deux guides qui vous tirent impitoyablement, l'un par devant, l'autre par derrière, au point de vous empêcher d'avancer, le danger, il faut l'avouer, n'existe plus guère que dans notre imagination.

Le Pas du Chat une fois franchi, on

revient vers l'est par une série de cheminées et de couloirs plus ou moins difficiles ; une fois à la hauteur du glacier Carré, on traverse horizontalement vers la droite jusqu'à une sorte de grande roche moutonnée, absolument lisse, qu'il faut descendre à quatre pattes. Cette opération peu difficile terminée, on se trouve sur une charmante corniche de quatre à cinq mètres de long sur 75 centimètres de large, qui semble aménagée exprès pour qu'on s'y repose. Nous en avons d'ailleurs besoin après les efforts des deux dernières heures. Halte donc ! Vite les sacs sont débouclés, les provisions étalées sur une pierre, et là, à 3,750 mètres d'altitude, entre les pans de rochers abrupts du Doigt et l'abîme qui nous sépare de la pyramide Du Hamel, nous faisons un des plus charmants déjeuners qui se puissent rêver. Entre temps, Faure nous fait observer que d'ici il est impossible de rien aper-

cevoir du chemin que nous venons de suivre : nous le surplombons.

Le temps, cependant, tout à l'heure si radieux, commence à se gâter pour de bon ; déjà au fond de la vallée de gros nuages s'amoncellent, et des pointes qui nous entourent, seule, la Meije reste découverte. La chéchia de Faure elle-même commence à s'agiter : il va falloir nous dépêcher.

La traversée du glacier Carré, aujourd'hui recouvert d'une bonne couche de neige molle dans laquelle on enfonce tant qu'on veut, n'est guère difficile, bien que fatigante. Nous le montons en biais, de l'ouest à l'est, pour gagner à sa partie supérieure la Brèche qui sépare le pic du glacier Carré de la Grande Meije.

8 heures trois quarts. — La Brèche ! Devant nous tout à coup un panorama nouveau se découvre : la vallée de la Ro-

manche avec ses gais villages, La Grave avec son hôtel d'où l'on doit nous observer au moyen du télescope, les Aiguilles d'Arves, nos connaissances d'hier; tout au fond les Alpes de Savoie et du Valais.

L'escalade recommence : nous suivons autant que possible l'arête qui forme un des côtés de la Brèche, mais en nous tenant sur le versant sud, le versant nord étant ici absolument à pic. La montée, bien que pénible à cause de la continuité de l'effort, ne présente aucune difficulté sérieuse, l'arête formant un excellent escalier, dont le seul tort est d'avoir des marches un peu trop hautes.

8 heures trois quarts. — Nous arrivons à l'endroit où, l'angle de l'arête augmentant tout à coup, il devient impossible de continuer à la suivre. C'est ici qu'en 1877 M. de Castelnau crut un moment devoir abandonner l'entreprise si bien commencée. C'est en vain que plusieurs fois un guide,

P. Gaspard, rassemblant toutes ses forces, essaya de s'élever à force de poignets contre les rochers qui leur faisaient face. Chaque fois il dut redescendre, vaincu par la difficulté. Enfin, il eut une inspiration ! Le versant nord !

C'est, en effet, par le versant nord, quelque impossible que la chose puisse paraître à première vue, qu'il nous va falloir passer. A notre gauche, une grande dalle lisse, inclinée de plus de 50 degrés, conduit jusqu'à l'arête. Faure se met à quatre pattes, escalade par un prodige d'adhésion la dalle et se met à cheval sur l'arête formée ici d'un rocher rougeâtre en lame de couteau qui porte, dans les guides et les récits d'ascension, le nom suggestif de « Cheval rouge ». Puis il hisse mon frère, le fait mettre à califourchon derrière lui, se lève, se cramponne au rocher qui lui fait face et disparaît sur le versant nord

à nos yeux ahuris. Quelques instants après, la corde qu'il a laissée derrière lui se met à filer, entraînant Antoine.

A son tour Prosper passe, puis Savoie, puis moi. Pas facile à enfourcher, ce diable de Cheval rouge! Et une fois qu'on est en selle, quelle situation! Au sud votre jambe droite à demi séparée du corps pointant sur la Bérarde; au nord la gauche, pendant inerte dans le vide! Enfin, après quelques instants, qui vous paraissent des siècles, de cette situation intolérable, le traditionnel : « Avancez! » retentit, et la corde qui vous broie les os commence à vous tirer inexorablement contre la pierre qui vous fait face. Il faut alors, sans perdre de temps, car la corde est sans pitié, saisir tant bien que mal les premières saillies venues, et traverser les pieds pendant encore dans le vide un ou deux mètres sur l'autre versant. Cela fait, vous vous trouvez au-dessous

d'un rocher surplombant : le Chapeau du Capucin. De nouveau la corde se tend, de nouveau il faut obéir et escalader avec son aide le terrible Chapeau au haut duquel vous avez du moins la joie de retrouver, suant et soufflant comme vous, vos compagnons de chaîne.

Notre tâche est heureusement terminée : quelques petits efforts, quelques minutes d'escalade aisée le long de l'arête, et nous sommes au sommet, le sommet fameux entre tous du Pic Oriental de la Meije (3,987 mètres).

Qui n'a jamais accompli d'ascension difficile ne peut se rendre compte de l'instant de joie intense, de bonheur sans mélange qui suit l'arrivée au but. En un moment, fatigue, faiblesse, ennui, sont oubliés ; on ne songe plus qu'aux difficultés vaincues, aux tours de force accomplis, au triomphe présent. Instinctivement, le regard se porte

sur les précipices qui vous entourent, et l'on se demande avec un certain orgueil : Est-ce bien par là que nous avons passé ?

Notre triomphe, malheureusement, ne dure guère. Le temps, en effet, déjà menaçant tout à l'heure, ne fait maintenant qu'empirer de minute en minute. Déjà, là-bas, sur les parois de la Barre des Écrins, de longues traînées blanches indiquent la neige, et, autour de nous, de gros nuages massés en formes fantastiques semblent ne plus attendre qu'un signal pour nous donner l'assaut.

Soudain, un coup de vent, venant on ne sait d'où, nous enveloppe : c'est le commencement de la tourmente. En un instant, avant que nous puissions nous en rendre compte, une infinité de petits nuages, sortis comme par enchantement de la montagne elle-même, nous entourent, nous débordent, montant, redescendant,

tournoyant dans une danse échevelée.

Autour de nous, tout est blanc; de temps en temps seulement une des dents de l'arête apparaissant là où l'on s'y attend le moins met une fugitive tache noire dans ce voile de coton.

Faure nous rassure; ce n'est, paraît-il, que du brouillard. Néanmoins, nous dit-il, « rapport au vent qui pourrait se lever », il vaut mieux partir.

En avant donc! Vite, nous nous rattachons et, dans le même ordre que précédemment, nous nous remettons en route. Les premiers pas sont relativement faciles : une petite cheminée, quelques petits éboulis à descendre. Tout à coup, un arrêt se produit. D'un geste impérieux, Faure nous rassemble sur une plate-forme, à peine assez large pour nous contenir tous, nous détache, puis, après nous avoir recommandé de nous tenir immobiles, se laisse plonger à

bout de corde. Quelques secondes se passent, un formidable : « Ça y est ! » retentit, et la corde, délestée de son fardeau, remonte prendre le prochain voyageur. Le plongeon d'une dizaine de mètres de profondeur ne présente, grâce à celle-ci, qui, d'ailleurs, vous scie les côtes, aucune espèce de difficultés. A la montée, au contraire, ce passage doit être un des plus difficiles de la Meije. Une fois en bas, nous nous rattachons de nouveau, — ça commence à devenir assommant, — et repartons de plus belle. Quelques éboulis, puis une grande plaque inclinée, assez peu commode à descendre, et nous sommes au fond de la brèche Zsigmondy (trois quarts d'heure du sommet).

Le temps heureusement s'est un peu amélioré et le brouillard en partie dissipé. Nous en profitons pour faire halte et prendre le repos qui nous était dû au sommet. Les guides nous montrent à notre droite le

couloir où, une cinquantaine de mètres plus bas, périt Émile Zsigmondy.

La brèche dans laquelle nous nous trouvons n'a guère plus de deux mètres de largeur. On en sort en escaladant un ou deux mètres de rocher, après lesquels on n'a qu'à suivre pendant quelques instants l'arête, ici à peu près horizontale et suffisamment large pour permettre de marcher commodément. On arrive ainsi au pied de la première dent de l'arête, sorte de tour aux murs absolument verticaux et presque lisses qui tout à coup vous barre le passage. A droite, c'est l'abîme; à gauche, une pente de glace de 50 degrés sur laquelle Faure est tout étonné de voir des marches taillées au piolet : car il paraît que jamais on ne passe par là. Quant à nous, qui selon la tradition devons continuer à suivre l'arête, il nous faut, coûte que coûte, forcer la terrible première dent.

Comme toujours, c'est Faure qui, en tête, attaque la difficulté. Rassemblant toutes ses forces, il se hisse tout d'abord verticalement jusqu'à une fissure courant vers la gauche, puis, se cramponnant à cette fissure, se met à traverser, le dos tourné vers l'abîme, le rocher qui à gauche lui barre le passage. Nous le voyons ainsi disparaître, emportant une corde supplémentaire destinée à nous faciliter l'opération, puis, quelques instants après, l'entendons s'installer au-dessus de nous. Prosper, malheureusement, qui tient le bout inférieur de la corde supplémentaire, la lâche bêtement au moment décisif, ce qui la rend inutile.

Grande colère du père Faure, dont nous entendons les imprécations sans voir qui les profère; puis long et inutile colloque entre lui et Savoie, qui voudrait ravoir la corde. Enfin le temps se gâtant de nouveau

et la neige commençant à tomber, il faut bien se décider à se passer de cette corde supplémentaire, ce qui ne nous empêche pas d'arriver tous sains et saufs au sommet de la dent. Nous ne nous y arrêtons guère, la tourmente redoublant à chaque instant de violence. Faure lui-même, si tranquille tout à l'heure, commence à être inquiet. Il y a, paraît-il, de l'orage dans l'air, et les orages sur les arêtes sont terribles. En avant donc!

La descente de la première dent n'est qu'un jeu. On a tellement parlé de ces malheureuses arêtes, on en a si souvent décrit les horreurs qu'on ne se représente plus leur traversée que comme le passage du Niagara sur une corde tendue. En réalité, n'étaient les abîmes vraiment effrayants qui vous entourent, surtout du côté sud, personne ne songerait à y trouver le moindre danger. Autrement difficile et dangereuse

est, par exemple, la traversée de l'arête Tyndall au mont Cervin.

L'escalade de la seconde dent ne présente guère plus de difficultés. On monte entre la crête du rocher et une corniche de neige qui forme la partie supérieure des pentes de glace de la face nord. Plus on avance, et plus cette corniche devient haute.

Après la seconde dent, nous nous trouvons dans un vrai chemin creux bordé de deux murs, l'un de pierre, l'autre de glace, d'une hauteur d'au moins 1^{m}, 50.

La troisième dent est moins commode. L'arête, ici entièrement dépouillée de neige et large d'à peine 60 centimètres, répond bien à l'idée que d'avance nous nous en étions faite. Parvenus au haut de la dent, nous en redescendons par quelques rochers assez difficiles pour remonter ensuite à la quatrième dent relativement facile. Là, il nous faut quitter l'arête interrompue par

une large et profonde brèche et descendre en taillant des marches dans une pente glacée de 60 degrés jusqu'au fond de la brèche. On regagne ensuite l'arête dont les rochers surplombent ici le glacier des Étançons, et quelques minutes après on est au Pic Central (3,970 mèt.). Trois heures de chemin pour descendre 17 mètres!

La vue du Pic Central sur le reste de la Meije, le Grand Pic, les Arêtes, doit être par le beau temps grandiose au possible. Aujourd'hui, malheureusement, le brouillard de plus en plus dense couvre tout de son immuable manteau, supprimant jusqu'à l'horreur de l'abîme qui au sud nous sépare du glacier des Étançons; pour un peu on se laisserait tomber dans ce lit de plume si merveilleusement blanc.

Le Pic Central lui-même est une petite plate-forme d'à peine deux mètres de diamètre, sur laquelle il doit être délicieux de

se reposer par un beau soleil au-dessus des précipices qui de tous côtés vous entourent. Pour nous, que la neige chasse devant elle, il n'y a pas de repos : à peine sommes-nous arrivés qu'il faut partir.

Cette fois, c'est la vraie descente qui commence.

Nous faisons d'abord quelques pas sur la neige, puis par une série de corniches courant tantôt sur le versant N.-E., tantôt contre l'arête E. de la montagne, descendons plusieurs grandes plaques, qui rappellent, quoique plus faciles, celles de la muraille Castelnau. Encore un grand couloir absolument vertical à descendre, en faisant comme pour le Grand Pic la manœuvre de la double corde, et nous sommes au Pic Central proprement dit, dans une large échancrure de l'arête. A signaler la perte d'un piolet que mon frère laisse tomber en descendant le dernier couloir et qui s'en

va tournoyant et bondissant se planter dans le glacier du Tabuchet.

La neige cessant de tomber, nous profitons de cette accalmie pour ouvrir nos provisions : c'est notre premier repas depuis le glacier Carré, ce sera aussi vraisemblablement le dernier avant La Grave. Le moment est donc venu de boire avec du vin d'Asti à la santé de nos braves guides. Il est environ une heure après midi.

Mais voici la neige qui bientôt reprend de plus belle et nous force à interrompre notre joyeux festin.

En route donc! Nous ne sommes pas encore au bout des difficultés. Loin de là! La pente de 50 degrés qu'il nous reste à descendre pour atteindre le glacier du Tabuchet est la partie sinon la plus difficile, du moins la plus désagréable de la descente.

Comme toujours, c'est à Faure qu'incombe la plus rude besogne. Le dos tourné à la

montagne, les pieds ancrés autant que possible sur une surface glissante n'offrant aucun appui, il est obligé pour nous rendre le chemin praticable de tailler dans la glace vive un véritable escalier. Pendant qu'il travaille, nous attendons dans une immobilité absolue, sans autre soutien que nos piolets enfoncés jusqu'au manche, puis, dès qu'une marche est terminée, nous avançons d'un pas pour reprendre aussitôt notre immobilité première. La difficulté n'est pas grande, mais avec la neige qui vous fouette le visage et pénètre vos vêtements, avec le froid qui de minute en minute va en augmentant, notre situation n'est guère enviable. Elle le devient de moins en moins à mesure que nous descendons : peu à peu nos oreilles, puis nos mains et nos pieds commencent à geler; nous finissons par perdre entièrement le sens du toucher. Et c'est en cet état qu'il nous faut pendant de

longues minutes rester immobiles, puis avancer en évitant de faire le moindre faux pas !

Aussi bénissons-nous Dieu quand, après trois quarts d'heure de ce supplice, nous prenons pied sur le glacier du Tabuchet. Nous allons pouvoir nous mouvoir enfin, courir, nous réchauffer !

Vive le glacier !

Les difficultés sont maintenant passées, Faure lui-même le proclame en remplaçant par un feutre mou tiré des profondeurs de son sac la chéchia des grands jours.

Avant de repartir, nous opérons le sauvetage du piolet de mon frère resté par un heureux hasard planté dans la neige à une centaine de mètres de l'endroit où nous sommes ; puis, une fois entièrement dégelés, nous nous mettons en route. Le glacier est aujourd'hui excellent ; aussi le reste de la descente n'est-il qu'une course effrénée dans la neige profonde, avec chutes, glis-

sades, culbutes et les autres agréments de ce genre de sport.

Tout d'abord nous allons droit devant nous, face à La Grave; puis, obliquant un peu à droite, nous longeons une grande arête rocheuse émergeant du glacier dont la partie supérieure porte le nom de « Rocher de l'Aigle ». C'est là, paraît-il, qu'on veut établir un refuge destiné à faciliter l'ascension du côté de La Grave.

Le point culminant de cette arête, le Bec-de-l'Homme (3,457 mèt.), ainsi que sa partie inférieure, le Pic-de-l'Homme, sont deux buts d'excursions très fréquentés.

A 3 heures un quart, trois heures environ après notre départ du Pic Central, nous arrivons au haut des séracs du glacier du Tabuchet, séracs qui nous forcent à passer sur les rochers de la base du Pic-de-l'Homme. Ces rochers, en grande partie de structure schisteuse et, par le fait, extrêmement

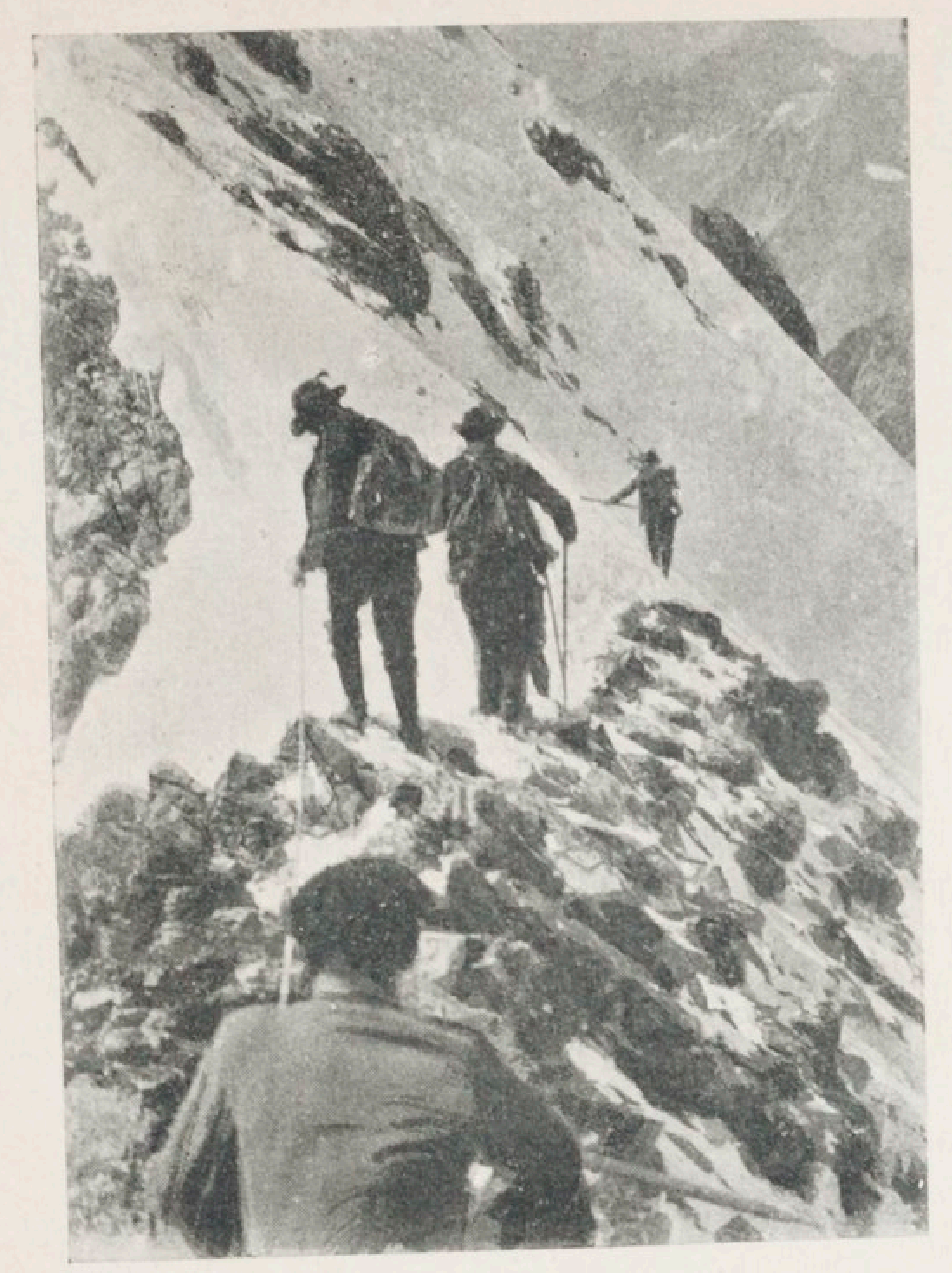
glissants, n'ont rien d'attrayant; aussi nous empressons-nous, dès que cela se peut, de les quitter pour reprendre le glacier. Une demi-heure plus tard, nous sommes sur la moraine.

Le reste de la descente n'offre plus aucun intérêt. Nous suivons d'abord d'interminables éboulis, entremêlés de pentes gazonnées qui ne valent guère mieux, puis pendant quelque temps une sorte de contrefort schisteux qu'on quitte pour descendre, vers La Grave, par un bon chemin muletier.

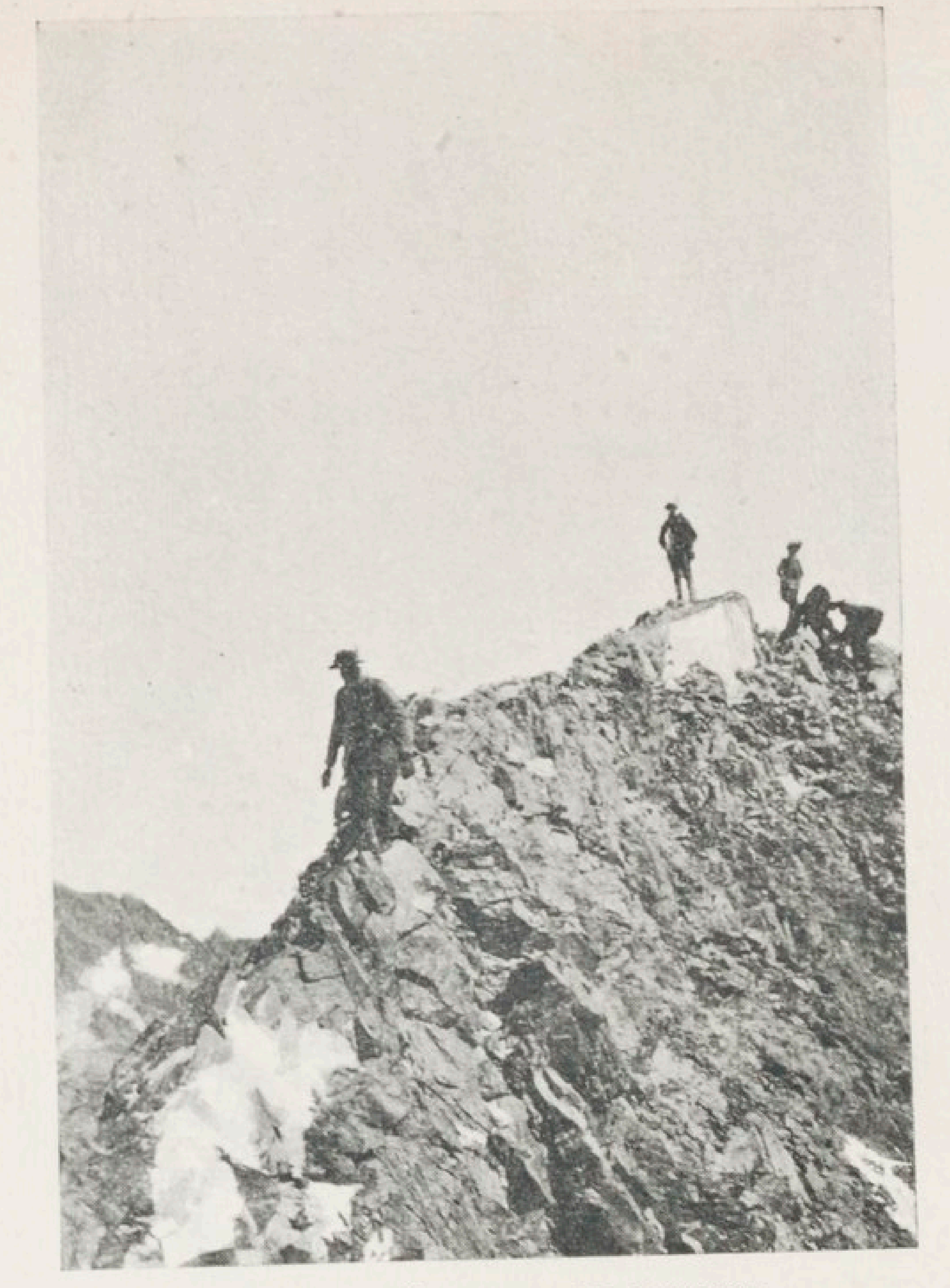
A 6 heures, enfin, nous traversons la Romanche, et, à 6 heures un quart, nous faisons notre entrée triomphale à l'hôtel Juge, salués par le tonnerre et la pluie.

Là-haut, les arêtes de la Meije, que nous avons quittées il y a six heures, sont déjà toutes blanches. Quelle chance, tout de même, que l'orage n'ait pas éclaté plus tôt!

Pour conclure, voici mon impression sur la Meije : c'est bien l'ascension la plus difficile que j'aie faite ; mais certaines de ses difficultés, surtout la traversée des arêtes, ont été singulièrement exagérées.



BARRE DES ÉCRINS : AU HAUT DE LA GRANDE MURAILLE DE GLACE



BARRE DES ÉCRINS : LE SOMMET

III

LA BARRE DES ÉCRINS

1er septembre 1899.

Déjà longue et fatigante par elle-même, l'ascension de la Barre des Écrins constitue, pour qui prend La Grave comme point de départ, un véritable voyage. Pour arriver à La Bérarde il nous faut commencer par traverser la fameuse Brèche de la Meije (1) (3,369 mèt. d'altitude), qui, bien qu'elle soit le plus court chemin entre les deux localités susnommées, n'en demande pas moins sept heures de rude montée dans les ébou-

(1) Située entre la Grande Meije et le Râteau.

lis et les rochers des Enfetechores, et quatre heures de non moins rude descente sur les pentes crevassées du glacier des Étançons et les cailloux pointus de sa moraine.

A partir de La Bérarde le chemin devient meilleur : c'est un charmant sentier muletier courant le long du Vénéon, à travers de grands éboulis et de vertes plaques de gazon. Il n'en faut pas moins deux bonnes heures de marche pour atteindre le refuge du Carrelet où l'on passe la nuit. Et c'est ainsi que, partis à 2 heures du matin de La Grave, nous n'arrivons à ce refuge qu'à 6 heures du soir, après quatorze heures de marche effective (1).

La cabane, pittoresquement située à un quart d'heure du Vénéon, au pied de grands

(1) Pour cette ascension, je n'avais avec moi que mon valet de chambre, Augustin Damen, l'excellent guide Louis Faure et son fils Prosper Faure.

rochers escarpés, présente tout le confort dont est susceptible ce genre d'établissement.

Nous venions à peine de nous y installer quand nous vîmes successivement arriver une charmante jeune Anglaise que nous avions déjà vue à La Grave, miss Gertrude B..., ses deux guides, Mathon père et fils, et deux Allemands, grands « *sans guide* » devant l'Éternel, dont on nous avait également déjà parlé. Tous nous devions tenter le lendemain l'ascension des Écrins. L'entente fut donc facile, et, après un excellent souper pris en commun, nous ne tardâmes pas à aller nous coucher, pour profiter des quelques heures de répit que les guides daignaient nous accorder avant le départ.

Court repos : car dès minuit et demi on vient sans pitié nous arracher au sommeil, et à une heure, après le café et les biscuits réglementaires, nous nous mettons en

route, miss G. B. et les Mathon en tête.

Les premières heures de l'ascension ne présentent ni difficulté, ni intérêt. C'est d'abord une rude grimpade dans une interminable moraine; puis, une fois le glacier du Vallon atteint, il nous le faut traverser dans toute sa largeur, en prenant comme direction le pic Coolidge (1), magnifique muraille de roches faisant suite au sud à la chaîne des Écrins. Dans la nuit sans lune qui nous enveloppe, les grandes formes des montagnes ne nous apparaissent d'ailleurs que comme de vagues silhouettes démesurément grandies et rapprochées par l'obscurité régnante.

En bas, sur le glacier, les lumières vacillantes de nos lanternes suffisent à peine à éclairer le chemin que nous suivons, et

(1) Ainsi nommé en l'honneur du grand alpiniste anglais W.-A.-B. Coolidge, qui en fit la première ascension.

pourtant, malgré la monotonie de la route, nous ne nous ennuyons guère. La neige parfaite permet à nos trois caravanes de marcher le plus souvent côte à côte, et la conversation, qu'elle soit en anglais, en allemand ou en français, ne languit pas un moment.

6 heures du matin. — Après avoir contourné la base du pic Coolidge et du Fifre (1), traversé vers la gauche la partie supérieure du glacier, puis un vallon, et franchi deux grandes rotures, nous arrivons au col des Avalanches (3,611 mèt. d'altitude), étroite fenêtre ouverte, entre la base sud des Écrins (pic Lory) et la base nord du Fifre, sur un monde nouveau de montagnes et de glaciers, qu'en ce moment même le soleil levant dore de ses premiers feux.

(1) Situé entre le pic Coolidge et les Écrins.

Là commence la vraie ascension. Dans la paroi du rocher, presque verticale, qui nous fait face, un grand couloir s'ouvre dans lequel, après avoir surmonté à coups de piolet une petite pente de glace assez raide, nous nous engageons les uns après les autres, pour nous trouver d'ailleurs tous réunis quelques mètres plus haut, sur une plate-forme relativement spacieuse. C'est l'endroit que les guides ont choisi pour nous attacher. Nous en profitons pour prendre notre premier déjeuner et essayer de nous réchauffer un peu, car le froid qui, par le col des Avalanches, nous arrive en grandes bouffées est maintenant extrêmement vif.

6 heures et demie. — Nous nous remettons en route, miss G. B., vraiment remarquable alpiniste, et les Mathon toujours en tête, et, laissant le couloir principal à gauche, escaladons une première cheminée

presque verticale dans laquelle il nous faut plusieurs fois nous arrêter pour attendre que nos compagnons nous fassent place. Puis, après quelques rochers peu difficiles, nous devrons gravir en le contournant un énorme rocher lisse, dit rocher blanc, dont la partie supérieure surplombe le col des Avalanches. Pour faciliter ce passage, le Club alpin y a placé un câble d'acier d'une cinquantaine de mètres de longueur; mais par le froid qu'il fait aujourd'hui, il vaut presque autant ne pas s'en servir.

Après ce mauvais pas, nous passons heureusement sur le côté sud de la montagne et le soleil maintenant déjà haut sur l'horizon ne tarde pas à réchauffer nos membres congelés. Les deux autres caravanes en profitent pour prendre un peu de repos; nous préférons continuer notre route, et ainsi nous nous trouvons en tête. Les difficultés sont pour le moment

passées : nous n'avons plus qu'à contourner un grand dos d'âne descendant vers le glacier noir, à traverser quelques plaques sans importance, et nous prenons pied sur le petit glacier des Écrins (à une heure trois quarts du col).

Là, l'ascension recommence, et Faure qui marche en tête doit à chaque instant tailler des marches dans la glace. De plus, nous sommes obligés de traverser un espace labouré par les pierres que le dégel détache du pic Lory et qu'à chaque instant nous entendons, tels des projectiles, siffler à nos oreilles. La zone dangereuse n'est heureusement pas large, et bientôt, après un quart d'heure de montée dans un couloir de neige, nous quittons le glacier pour reprendre les rochers de la rive droite par lesquels lentement nous nous élevons vers le pic final. Ici, malheureusement, notre marche est de nouveau retardée par la crainte d'envoyer

des pierres à ceux qui nous suivent : pour continuer notre route, il nous faut attendre qu'ils soient à l'abri.

Enfin, nous parvenons à l'arête qui descend du pic final! Plus de dangers : les pierres que nous détachons encore s'en vont en deux ou trois bonds prodigieux s'engloutir dans les profondeurs du glacier noir. L'arête, en revanche, n'inspire aucune confiance : entre deux précipices effrayants, pas à pas nous avançons sur des pierres branlantes qu'un rien, semble-t-il, suffirait à précipiter dans l'abîme. Heureusement, en une demi-heure de cet exercice de danseur de corde, nous atteignons un premier sommet et, après quinze mètres d'une arête plus branlante encore, le pic final de la barre des Écrins.

En quelques minutes, les deux autres caravanes nous rejoignaient, et, commodément installés au soleil à 4,110 mètres

au-dessus du niveau de la mer, nous faisions honneur à un excellent déjeuner.

Nous restâmes ainsi deux délicieuses heures au sommet, doucement caressés par les rayons du soleil, dans la contemplation muette de notre sublime entourage de pics et de glaciers. Au ciel, pas un nuage ; sur les montagnes, pas un brouillard.

A cent, deux cents kilomètres de nous, de vieilles connaissances surgissaient avec leurs formes caractéristiques, leurs détails bien connus : d'abord la grande masse toujours dominante du Mont-Blanc, le Grand Corbin, la corne toujours impressionnante du Cervin, le Mont-Rose, le Viso solitaire... plus près nos conquêtes d'hier : le grand mur crénelé de la Meije, les trois aiguilles d'Arves, sœurs par la hardiesse de leurs formes et leur légendaire inaccessibilité ; enfin, tout près de nous, autour de nous, l'imposant massif du Pelvoux avec

ses sommets noyés dans la neige, le Pic sans nom, les sombres escarpements de l'Ailefroide séparés du cône pointu du mont Dolent par la chaîne des Bancs.

A midi enfin, nous nous décidons à partir et, pour redescendre par la face nord de la montagne, nous nous engageons, les Allemands cette fois-ci en tête, sur l'arête qui, de l'est à l'ouest, relie le pic final des Écrins au Dôme de neige du même nom. N'étaient les précipices qui de part et d'autre bordent l'arête, les difficultés ne seraient guère sérieuses. Presque partout, en effet, le rocher est bon, et, sauf une petite brèche qu'il faut franchir d'un saut, il n'existe guère de mauvais pas. C'est seulement lorsqu'il s'agit de quitter l'arête pour attaquer à droite la grande pente de glace formant la face nord de la montagne, que le jeu devient sérieux : nous nous en apercevons aussitôt au ralentissement subit

de la caravane de tête à laquelle est échue la pénible mission de tailler les marches. C'est alors que nous comprenons pourquoi nos guides, tout à l'heure si pressés de partir, ont passé le pas aux deux Allemands, qui d'ailleurs s'acquittent consciencieusement et sans rechigner de leur ingrate besogne. Quant à nous, il nous faut patiemment attendre sur l'arête balayée par le vent du nord que l'escalier soit prêt, et c'est seulement trois quarts d'heure plus tard qu'à notre tour nous nous ébranlons.

Terrible, cette face nord de la Barre des Écrins dont déjà Whymper (1) dans ses *Scrambles amongst the Alps* a d'une façon saisissante décrit les dangers! Sur une pareille pente de glace, de plus de 50 degrés, la corde elle-même serait, en cas de glissade, sans utilité. Aussi prenons-nous

(1) Qui en a fait la première ascension.

toutes les précautions possibles, n'avançant jamais qu'un à un et nous ancrant solidement à chaque marche sur nos piolets enfoncés jusqu'au manche. Malgré tout, la couche de neige ou plutôt de poussière de neige, par endroits assez profonde, qui recouvre la glace ne nous inspire guère de confiance, et les guides ne cessent de nous exhorter à la prudence. Au-dessous de nous, nous entendons les coups de piolet des deux Allemands, plus près les dialogues parfois assez vifs de miss G. B. et du père Mathon.

A mesure que nous descendons, la pente devient de plus en plus raide, la couche de neige sur laquelle nous marchons de plus en plus mince. Par surcroît, le soleil ayant disparu, le froid se fait de plus en plus sentir, et le vent chargé d'une poussière d'infimes cristaux de glace vient nous geler les pieds et les mains.

Aussi est-ce avec un soupir de soulage-

ment que nous saluons la grande roture qui limite à sa base la pente de glace sur laquelle, depuis plus de trois quarts d'heure, nous peinons, et pourtant cette roture, dont le bord supérieur surplombe d'environ trois mètres la partie inférieure du glacier, n'est guère facile à franchir : c'est un véritable exercice d'acrobatie pour lequel il faut, avec l'aide de la corde, s'accrocher aux aspérités de la paroi de glace surplombante, suivre sous cette paroi une étroite corniche de neige et enfin sauter le reste de la roture pour tomber dans les bras du guide de tête.

Miss G. B., qui nous précède, exécute cette opération avec une maëstria vraiment remarquable; nous la suivons, et la course recommence sur la neige du glacier dans laquelle à chaque instant on enfonce jusqu'au milieu du corps. Les difficultés ne sont d'ailleurs pas encore terminées. Il nous reste à traverser une seconde roture plus

difficile encore que la première. Ici, impossible de tergiverser avec l'obstacle : il faut faire un saut d'environ deux mètres de profondeur sur un de largeur.

Prosper Faure, qui tient la tête de la cordée, s'élance le premier, mais, ayant mal calculé son élan, s'en va tomber trop loin sur la pente de glace, glisse et entraîne avec lui le malheureux Augustin, qui, forcé de sauter, tombe dans la roture. A mon tour, je perds pied et suis entraîné vers la fatale crevasse; mais Faure le père, réunissant toutes ses forces, réussit à m'arrêter, et le reste de l'opération se fait sans encombre. Néanmoins nous avons perdu un quart d'heure, et les autres sont déjà loin.

Devant aller coucher à Val-Louise, ils ont pris à droite par le glacier Blanc; quant à nous, il nous faut après quelques centaines de mètres de glissades dans la neige remon-

ter à gauche jusqu'au col des Écrins (3,415 mètres).

Il est 3 heures. De loin, nous apercevons nos compagnons d'ascension, auxquels, brandissant nos piolets, nous disons : « Au revoir ! »

La descente du col des Écrins, assez difficile, s'effectue en partie par le couloir de glace presque à pic qui mène au glacier de Bonne-Pierre, en partie par les rochers de la rive droite. En arrivant en bas, nous contournons d'abord ces mêmes rochers, puis par de bonnes pentes de neige une énorme roture infranchissable; après quoi on suit pendant une demi-heure environ le glacier de Bonne-Pierre, zébré de petites crevasses parallèles heureusement faciles à sauter.

Au glacier, malheureusement, succède la moraine, et cette moraine, sorte de grande digue formée d'éboulis, n'est peut-

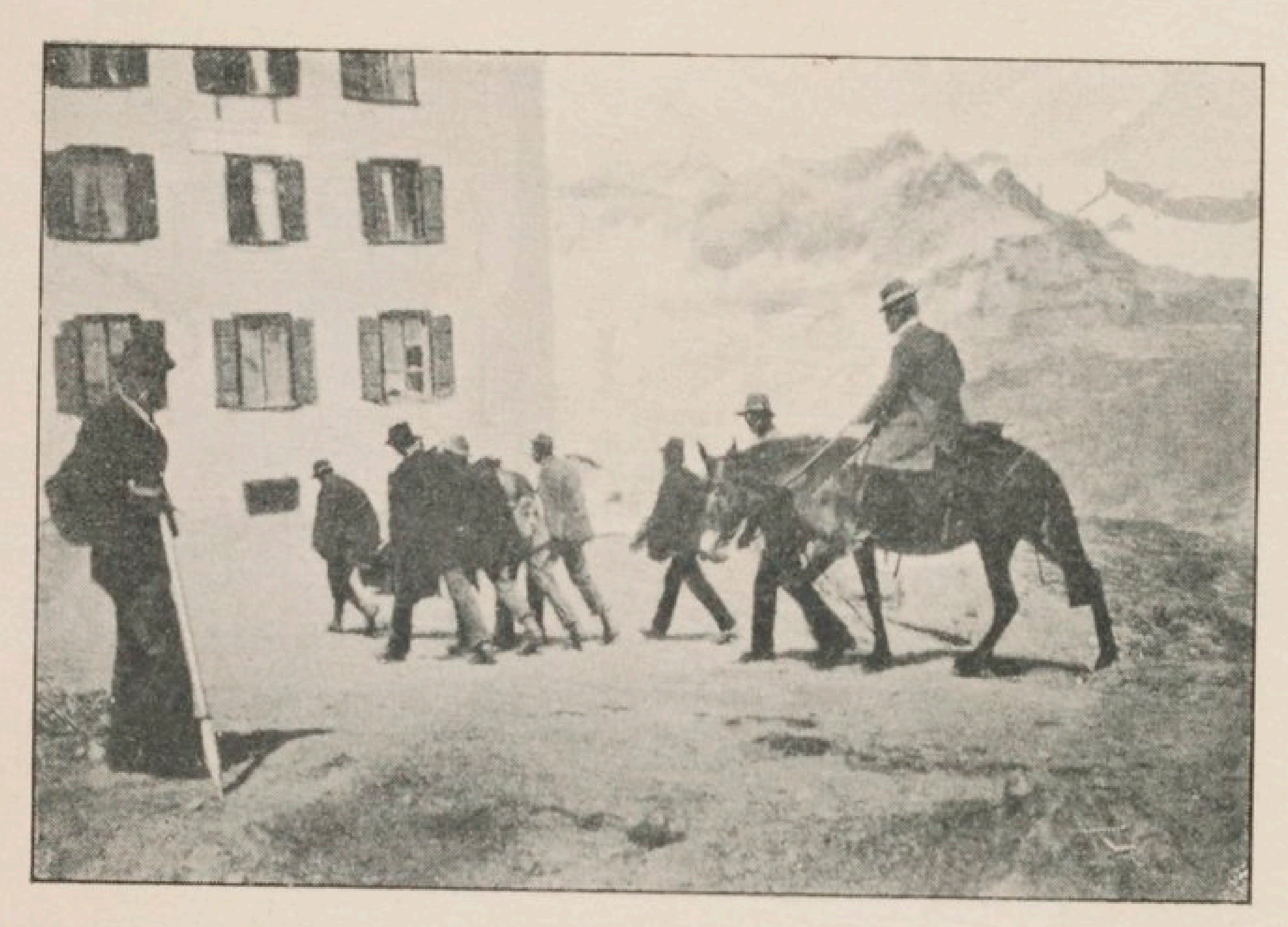
être comparable qu'à celle du Triolet, dans la chaîne du Mont-Blanc. Pendant une heure et demie, il nous faut, sans trêve ni répit, chercher à travers les blocs énormes un chemin à peu près praticable, puis descendre le long du torrent de Bonne-Pierre, par des pentes extrêmement raides et, qui pis est, recouvertes de cailloux affreux. Enfin, à 6 heures et demie, à la tombée de la nuit, nous rejoignons le refuge du Châtelleret sur le chemin de la Meije, et un quart d'heure après l'hôtel de La Bérarde.

Notre expédition avait depuis La Grave duré près de quarante-deux heures, dont trente-deux environ de marche effective et dix de repos.

Le lendemain, entièrement refaits par une bonne nuit de sommeil, nous quittions dès 6 heures La Bérarde et, en trois heures, à pied, gagnions le bourg d'Arud, d'où

une voiture nous transportait à Saint-Christophe. Pendant ce temps, sur la Barre des Écrins se déchaînait un orage qui, la veille, aurait pu avoir pour nous de fâcheuses conséquences.

FIN



ARRIVÉE DE LA CARAVANE D'AMIS AU LAC NOIR

(31 août 1898)

Toutes les photographies reproduites dans ce volume ont été prises par les princes Antoine et Louis d'Orléans au cours des ascensions dont le récit est réuni ci-dessus.

TABLE DES MATIÈRES

PARIS
TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie
8, rue Garancière.

